This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

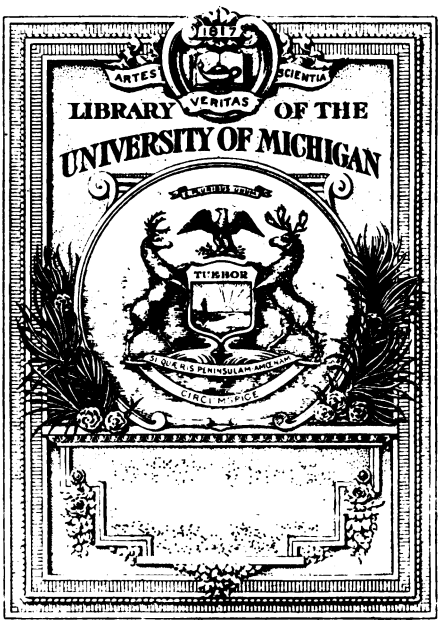
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SUSPICE CIRCUMSPICE

C323

par
Guillard de Beaurieu

848
B38

Beaurieu, Gaspard Guillard de

LE PORTE-FEUILLE AMUSANT,

OU

NOUVELLES VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

Par l'Auteur de l'ÉLEVE DE LA NATURE.

A PARIS,

Chez COSTARD, rue S. Jean-de-Beauvais.

M. D C C. LXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

C'est par erreur que le bas des Pages se trouve signé Tome I. *Cet Ouvrage n'a qu'un Volume. Si le Public en est satisfait, l'Auteur s'empressera de lui témoigner sa reconnoissance par des augmentations qu'il publiera par Supplément.*

Rom. Lang.
Queuil
1-18-33
27562

PRÉFACE.

IL me reſtoit de mes amuſemens littéraires, & de ce que je devrois peut-être appeller les égaremens de ma jeuneſſe, beaucoup de morceaux détachés. L'amour-propre m'a perſuadé que quelques-uns pourroient être agréables ou utiles. Je les ai un peu revus; il y en a même que j'ai eu le courage de lire avec une certaine attention, & ceux-là, je les ai élagués : j'en ai fait auſſi quelques nouveaux; car on renonce difficilement à la manie d'écrire comme à toute autre. Elle m'agite cependant beaucoup moins que jamais, depuis un an que je me livre aux travaux champêtres. Je m'apperçois que pour être heureux, & ſe rendre vraiment utile à la Société, il faut faire un bon métier, labourer la terre, &c. &

du reſte, écrire *ſi peu que rien*, à moins que l'on ait, ou le génie de ROUSSEAU, de VOLTAIRE, de BUFFON; ou ce qui vaut encore mieux, les très-ſages vues politiques de l'*Ami des Hommes*, & de ſes aſſociés.

J'apprends cette belle vérité à quarante-cinq ans : c'eſt un peu tard; j'invite les jeunes gens qui ſe laiſſent décevoir par l'éclat d'un laurier ſtérile, & que l'on n'obtient pas aiſément, à quitter cette carriere épineuſe: je leur répéte avec effuſion de cœur, le conſeil de notre divin LA FONTAINE:

Eh! mon ami, jouis dés-à-préſent.

Il eſt affreux d'être continuellement trompé par l'eſpérance, & de mourir ſans avoir vécu; c'eſt cependant ce qui arrive à bien des Ecrivains, d'ailleurs très-eſtimables. Toute leur fortune eſt un tombeau, ſouvent même ils ne l'ont pas.

NOUVELLES VARIÉTÉS *LITTÉRAIRES.*

N°. I.

LA NYMPHE EUROPE ENLEVÉE ET CONSOLÉE,

Hiſtoire traduite d'un très-ancien Manuſcrit Latin, commençant par ces mots : « Ceci eſt la traduction d'une » Hiſtoire écrite en Langue Phénicienne. » (1)

MOI *Cadmicus*, homme d'armes & très dévoué ſerviteur du frere

(1) Il eſt fort agréable de tenir les choſes de la premiere main; ainſi j'eſpere que le Lecteur verra avec plaiſir ce qu'un témoin oculaire, & qui paraît fidéle, dit de l'enlévement d'Europe. Sa narration a un air de ſimplicité, de franchiſe qui inſpire la confiance.

d'Europe (1), certifie à la postérité que les circonstances qui accompagnerent & suivirent l'enlévement de la sœur de mon bon Maître, furent telles que je les vais raconter.

Cette Princesse avoit des yeux de gazelle, un teint de lis & de roses, la ceinture de Vénus, le souris de l'Amour. Un jour d'Eté qu'elle se promenoit avec tout cela sur le bord de la mer, vers les quatre heures du matin, (c'est le tems des meilleures aventures) elle vit venir plusieurs jolies filles qui jouoient ordinairement avec elle, ou dans le palais d'Agenor son pere, ou dans les bosquets & les prairies d'alentour.

Elles n'étoient pas seules ces filles, mais elles suivoient en ce moment un troupeau de taureaux & de vaches qu'elles menoient paître. Les bergeres & le troupeau avoient un air de gaieté qui faisoit plaisir à voir.

Europe sautant, dansant, fut à la rencontre de ses compagnes, leur montra des fleurs qu'elle venoit de cueillir; elles lui en montrerent aussi, & lui en firent des guirlandes.

(1) On voit ici que Cadmus, frere d'Europe, avoit donné à cet homme une partie de son nom, ce qui prouve qu'il l'aimoit beaucoup,

J'étois au bord d'un fossé où je coupois du jonc pour faire un petit panier à la Reine, mere d'Europe, & je regardois toute cette belle jeunesse.

Voilà que tout d'un coup un grand taureau blanc se met à faire des ruades, à baisser sa tête entre ses jambes, à frapper l'air de ses cornes & de sa queue; il ressembloit à la Pytonisse quand elle va prononcer des oracles, excepté qu'il ne mugissoit pas.

Certain dogue, l'un des gardiens du troupeau, vint à lui, & parut vouloir le morigener, même il cherchoit à lui donner un coup de gueule. Le taureau regarda le chien, & celui-ci tournant la tête, se retira l'oreille baissée. Ah! ah! me dis-je, voilà un taureau qui a l'air imposant, j'aime cette fierté.

Le moment d'après il parut inquiet, rêveur; je l'observai, il ne ruminoit pas, & j'avois peine à concevoir un taureau pensif hors le tems où il alonge un peu la tête, & remue négligemment les mâchoires pour ruminer.

Le moment d'après je crus m'apercevoir qu'il regardoit avec attention les jeunes filles qui environnoient Europe. Je ne pouvois démêler dans ses yeux s'il en fixoit une particuliérement; je vous avouerai même que je ne soup-

çonnois là rien.... En y réfléchiſſant, je trouvois fort étrange qu'un taureau rêvât ſans ruminer, & qu'il regardât ſi long-tems des filles.

Le moment d'après il partit au petit galop d'un air aſſez leſte, même léger & gracieux; ſes pas ſuivirent la route que ſes yeux & ſon cœur leur avoient tracée.... (Oui ſon cœur; oui, je ne pouvois pas encore me le perſuader, mais bientôt j'en fus trop aſſuré.)

Le moment d'après il arrive où étoient les jeunes filles; chacune ſe demande à qui il eſt, on n'en ſait rien, & cependant on le reçoit, on lui fait fête: il a un caractere de douceur que n'ont ordinairement pas ſes ſemblables.

Je m'approche alors pour voir ce qui arrivera de tout cela; le ſuperbe animal devient un agneau ſous les mains délicates qui le touchent, il ſe laiſſe mollement tomber ſur ſes genoux, il mange des fleurs qu'on lui offre, il dirige vers la Princeſſe un regard tendre qui la fait rougir, & qui paraît lui plaire. Moi, je ſuis également ſurpris de voir & un taureau ſi galant, & une jeune fille bien élevée, ſi ſenſible à la galanterie d'un taureau.... Elle folâtre autour de lui, elle paraît enivrée d'un caprice que je ne conçois pas; elle le

baiſe aſſez bruſquement entre les cornes, lui jette ſur la tête une guirlande dont elle venoit de ſe parer, ſaute ſur ſon dos & y reſte aſſiſe..... Bon, me diſais-je, elle va paſſer là quelques inſtans, le taureau ne la regardera plus, & ce jeu finira.

Je me trompois, le taureau ſe releva auſſi doucement qu'il s'étoit agenouillé; il tourna la tête vers celle qu'il étoit ſi ravi de porter ſur ſa large croupe, il lécha ſon joli pied, il continua de la regarder fort amoureuſement, & tout ce manége m'étonna beaucoup.

Europe, ainſi placée au milieu des jeunes filles, reſſembloit à Vénus au milieu de ſes nymphes, ou plutôt elle paraiſſoit être leur ſœur cadette, mais en même tems la reine de la beauté : il n'y avoit dans tout cela que le taureau qui n'eût pas un air de famille; & cependant en vérité, il faut convenir que pour un taureau il étoit bien aimable, bien ſéduiſant... Qu'Europe, en ce moment étoit belle! ſes blondes treſſes flottoient ſur ſon ſein palpitant & demi-nud, ſes joues, ſon front s'animaient du vif incarnat de la pudeur, de l'inquiétude & de l'amour. Ses grands yeux bleus ſe tournoient tendrement vers ſes compagnes, ſa

bouche entr'ouverte reſpiroit la volupté & attiroit tous les cœurs.

Nous la regardions, nous la priions de ſe jetter à bas, elle ſembloit le deſirer & le craindre. Elle n'eut pas le loiſir de délibérer davantage; le taureau part avec la vîteſſe d'un cerf: Europe nous tend les bras, il ſe jette dans la mer qui commençoit à s'agiter. Vainement aurois-je voulu la pourſuivre... Ah! m'écriai-je, ah! Jupiter, ſauve-la... Je n'avois pas beſoin de l'en prier, il y étoit trop intéreſſé.... Oui, ce taureau, c'étoit un dieu, c'étoit Jupiter lui-même, comme je l'ai ſu depuis, & comme on verra bientôt.

Elle continuoit d'implorer du milieu des flots nos inutiles ſecours, nous étions accablés de douleur de ne la pouvoir ſauver.... Une flamme deſcendue des cieux environna ſa tête, les flots ſe calmerent tout d'un coup, nous la perdîmes de vue en un inſtant; mais le double prodige que nous venions de voir nous raſſura, & nous ne doutâmes plus qu'il n'y eût dans cet événement quelque choſe de divin.

Je n'entreprendrai pas de vous décrire la douleur de la famille d'Europe, il ſuffira que vous ſachiez que Cadmus, peu ſatisfait d'un ſonge agréable où

Mercure lui étoit apparu lui montrant sa sœur entre les bras de Jupiter, prit la résolution de la chercher par-tout. Il me fit l'honneur de m'associer avec cinquante autres de ses plus fidéles sujets à cette glorieuse entreprise.

Nous partons sur un vaisseau, car nous n'avions pas lieu d'espérer qu'un dieu voulût nous porter à l'autre bord ; il étoit au contraire assez vraisemblable qu'il traverseroit nos desseins.

Mais c'est un grand honneur de lutter contre un Dieu. (1)

Après bien des perquisitions, après bien des courses, après avoir consulté l'oracle & suivi une geniſſe qu'il nous avoit indiquée (2), nous rencontrons Europe seule assise sur le penchant d'une colline au bord d'un lac ; elle paraissoit fatiguée, abattue, & cet état lui prêtoit encore de nouveaux charmes.

---

(1) Il y a eu comme cela dans tous les tems, de ces preux Chevaliers qui ne craignent ni les dieux, ni les hommes, ni qui que ce puisse être. O mes amis, soyons un peu poltrons, & vivons plus long-tems ; n'aimons à lutter que contre le malheur, le vice & le crime.

(2) Le texte d'Ovide (Métamorph. liv. 3.) est d'accord en cet endroit, comme en beaucoup d'autres, avec celui-ci.

En nous voyant elle pleura, puis elle reçut nos embraſſemens, puis elle nous regarda avec une tendreſſe mêlée de honte, puis elle nous fit en ces termes l'hiſtoire de ſa *déconvenue*.

Lorſque mon redoutable & cher taureau eut commencé à ſe mettre à la nage, il me parla. « Je ne ſuis pas, me » dit-il, ce que je vous parais être, » & vous ſerez bientôt la plus heureuſe » des femmes. » Il prononçait à peine ce dernier mot que nous étions déja à l'autre bord, c'eſt-à-dire, que nous avions fait près de deux milles ſtades, il s'arrêta un moment, & m'aſſura qu'il alloit me faire repoſer dans le plus beau lieu du monde : (c'eſt celui où vous me voyez.) Nous y étions déjà avant que j'euſſe pu lui répondre comme mon cœur me l'inſpiroit, que le plus beau lieu du monde étoit pour moi, ma patrie, & le ſéjour de ma famille.

Arrivé ſous cet ombrage, il s'incline pour me laiſſer deſcendre ; je tourne la tête, & je vois..... un homme.... Ah ! quel homme ! il ne me fut pas difficile de le reconnaître pour un dieu ; il me prouva bien mieux encore qu'il en étoit un, lorſqu'après mille ſoupirs, mille amoureux ſermens, il eut vaincu ma réſiſtance.... C'eſt une choſe fâcheuſe

d'être enlevée & preſque violée; mais quand on l'eſt par un dieu, on a bien des motifs de conſolation..... Je lui demandai comment il ſe nommoit, il me dit en appuyant un baiſer bien ferme ſur mes lévres, l'*Amant d'Europe*; & il diſparut.

Dès que je fus rendue à moi-même, je fis les plus triſtes réflexions. Ah! m'écriai-je, c'eſt peut-être quelque dieu ſubalterne, quelque fleuve, quelque ſilvain.... Eh! quand ce ſeroit un dieu du premier ordre, ſuis-je moins déshonorée! ai-je moins perdu ma mere & ma patrie!... Ah! malheureuſe, que vais-je devenir dans une terre étrangere, inconnue, & qui, peut-être, ne produit que des monſtres!... Oui, qu'ils viennent me dévorer ces monſtres, qu'ils viennent terminer mes douleurs, mais qu'ils viennent vîte, qu'ils n'attendent pas que le chagrin, la fatigue, aient épuiſé les ſucs de ma chair, que mes yeux & mes joues ſe creuſent, que je ſois flétrie. Ah! qu'ils viennent me dévorer belle encore.... ou s'ils tardent, cette ceinture qui heureuſement me reſte, je la changerai en un affreux cordon qui me délivrera de la vie.

J'exhalois ces folles imprécations lorſque Vénus & l'Amour qui m'écoutoient,

me dirent en ſouriant : Quoi ! vous ne voulez pas être aimée du pere des dieux ? vous ne voulez pas être ſon épouſe & la divinité de pluſieurs grands peuples ? vous ne voulez pas que la plus belle partie de la terre vous adore, & qu'elle porte votre nom ? Cela s'appelleroit pouſſer un peu trop loin la pruderie (1).... mais nous ne ſaurions le croire : vous êtes digne ſans doute de la préférence que Jupiter vous accorde ſur tant d'autres mortelles, & vous ſaurez en profiter.... Quant à vos regrets pour votre famille, ils ſont juſtes ; mais auſſi leur ſource tarira bientôt.... Je me livrois, ajouta Europe en ſoupirant, je me livrois à cet eſpoir flatteur lorſque je vous vis auprès de moi.

Cette hiſtoire nous fit grand plaiſir, nous fûmes tous du même avis que l'Amour, & l'Amour auroit pu ſe paſſer de notre ſuffrage, il avoit déjà bien perſuadé la Princeſſe, il l'avoit bien conſolée. Cadmus acheva de la ravir d'aiſe, en lui diſant que le même oracle qui nous avoit dit comment nous

(1) Horace avoit ſans doute lu l'hiſtoire que je traduis ici : on trouve mot pour mot, dans une de ſes Odes, le diſcours d'Europe ; mais ſi bien rendu !

la trouverions, nous avoit dit auſſi que le deſtin vouloit que ſon pere, ſa mere, ſes ſœurs & ſes compagnes la vinſſent trouver dans l'iſle de Créte où nous étions alors ; qu'enſuite elle les tranſporteroit ſur les bords de la Méditerranée, & que là cette petite colonie formeroit un peuple immenſe.

Europe nous invita à retourner bien vîte à Tyr, pour lui ramener, comme le vouloit l'oracle, ce qu'elle avoit de plus cher au monde, du moins après Jupiter, (car toutes réflexions faites elle l'aimoit beaucoup depuis leur arrivée ſur cette colline.)

Les héros veulent du tapage, des jeux guerriers, Cadmus nous fit faire de beaux exercices de toute eſpece pour amuſer ſa ſœur qui me parut s'en amuſer aſſez peu. Nous nous échauffâmes à courir, à combattre, & nous eûmes ſoif. Il falloit, pour avoir de bonne eau, aller à la fontaine de Mars qui n'étoit pas fort éloignée de l'endroit où nous étions. Je partis avec deux de mes camarades ; nous n'avions pas fait vingt pas, que Cadmus nous appella, & nous dit : J'y vais avec vous, je veux ſavoir ce que c'eſt que cette fontaine de Mars, ſon nom m'intéreſſe. Nous arrivons : un monſtre d'une figure

horrible, mais pas plus grand qu'un cheval, gardoit cette fontaine; il eut la témérité de nous montrer les dents... Ah! ah! mes amis, nous dit Cadmus, il faut ici faire un coup de main, la gloire m'en appartient: auſſi-tôt il tend ſon arc & tue le monſtre (1). L'oracle de la fontaine (car il y a par-tout des oracles en Crête) mugit ces mots: « Arrache-lui les dents & ſéme-les » auprès de ta ſœur. » Alors nous coupons la tête de l'animal, nous empliſſons nos outres, nous allons rejoindre nos camarades, & ſemer des dents autour d'Europe.

Pendant que nous dînions, nous vîmes germer des pointes de lances, enſuite ſortir de terre des caſques, & enfin des hommes tout armés. Nous venons, dit Cadmus, de faire avec des dents, ce que Deucalion & Pyrra ont fait avec des pierres. Nos hommes ſeront, je m'en flatte, moins cruels que les leurs, & ſeront braves; oh! braves, ſans contredit, car le dragon étoit à la fontaine de Mars. Donnons-les pour époux aux

(1) Ovide au lieu de tuer le monſtre, lui fait dévorer les compagnons de Cadmus. Il faut avouer que les Poëtes ſont un peu exagérateurs, & que le galant Ovide aimoit le carnage.

jeunes filles que nous allons amener de Tyr ; je reſte ici avec mon ami Cadmicus, pour les gouverner, & pour ne pas laiſſer tout-à-fait ma ſœur à leur diſpoſition : partez, dit-il, & ramenez bientôt la colonie.

Dès que nos compagnons furent au large, les fils de la terre parurent vouloir ne point nous reſter ſoumis : l'inſolence eſt ordinairement le partage des hommes nouveaux. Nous étions bien décidés à ne pas leur céder : mais l'Amour s'en mêla, & tout alla bien. D'abord ils voulurent ſe diſputer la poſſeſſion d'Europe, & quoiqu'elle fut aſſurée du ſecours de Jupiter & du nôtre, elle frémit, elle leur tendit les bras en pleurant, elle les conjura, (ils entendoient la Langue Phénicienne) elle les conjura de ſe regarder comme freres, de ne point s'entre-détruire, & de ne lui faire aucune violence ; elle leur repréſenta qu'on alloit leur amener des femmes. Ils ne purent réſiſter ni à ſa douceur, ni à ſes larmes, ni à la ſolidité des motifs qu'elle leur alléguoit, tant la raiſon & la beauté ont de pouvoir ſur des cœurs qui n'ont pas encore ce qu'on appelle l'uſage du monde.

Pendant plus de huit jours que nous

attendîmes la colonie, Cadmus ne fut occupé que du ſoin de former ce qu'il appelloit ſes *Européens*, nom qu'il avoit imaginé pour plaire à ſa ſœur, & qui en effet lui plaiſoit beaucoup.

Tous les ſoirs au lever de l'étoile de Vénus, tous les matins à ſon coucher, & quelquefois auſſi dans le jour, une muſique céleſte & des parfums délicieux rempliſſoient l'air qui nous environnoit ; un doux ſommeil fermoit alors nos paupieres ; & nous ſavions, Cadmus & moi, ce que cela vouloit dire : Europe le ſavoit encore mieux. Nous lui trouvions toujours, en nous éveillant, beaucoup de gaieté, des couleurs vives, un air de volupté, & de langueur.

A l'arrivée d'Agenor, de ſa famille, & des jeunes Tyriennes, vous jugez quelle dût être la joie de tous les cœurs, & comme on s'embraſſa, & comme on s'épouſa, & comme on fut heureux : Jupiter préſidoit lui-même à notre bonheur.

Un tems viendra peut-être où l'on aimera à faire de longues hiſtoires, chargées de détails inutiles (1) ; aujourd'hui

(1) Cadmicus, tu es bon Prophéte, ta prédiction a été vérifiée dans pluſieurs des ſiecles

nous les aimons courtes & ſerrées. Je vais finir celle-ci par dire en peu de mots comment Jupiter faiſoit de fréquentes viſites à Europe ; quelle forme il prenoit pour cela, comment il lui fut attaché, comme il revint toujours à elle, quoiqu'il promenât quelquefois ailleurs ſa divine inconſtance ; je dirai enfin quels furent les enfans qu'elle eut de lui.

Les dieux ont, comme nous, deux maîtres, la deſtinée & l'amour ; la douceur de l'empire du dernier eſt bien propre à leur rendre ſupportable les arrêts de l'autre. Ils aimeroient mieux renoncer à la divinité qu'à l'amour ; & en vérité s'il eſt permis à un ſimple mortel de pénétrer dans leurs affaires, il me ſemble qu'ils raiſonnent pour le moins auſſi bien en cela que dans tout le reſte.

Jupiter étoit de plus en plus amoureux, de plus en plus aſſidu auprès d'Europe, parce qu'elle joignoit aux charmes réunis de Vénus & des Graces, tous les talens aimables des Muſes, & rien de la morgue, de la fierté de Junon, ni de

---

qui ont précédé le nôtre, mais nous commençons heureuſement à aimer comme toi la briéveté, le ſimple expoſé des faits.

l'air acariâtre & récalcitrant des Furies. Il ſavoit mieux que perſonne combien il étoit difficile de trouver ſur la terre, & même dans les cieux, une femme parfaite.

Le deſtin, quoiqu'il commande aux dieux même, quoiqu'il les entraîne malgré eux dans le tourbillon général, dans l'éternelle rotation des mondes, ſe plaît néanmoins à leur laiſſer gouverner comme ils veulent, le petit globe de la terre; & tout le bien qui s'y fait, eſt leur ouvrage. Le bien eſt dirigé par leurs mains, & le mal leur échappe, comme la nuit vient néceſſairement à la ſuite du jour.

Le pere des dieux qui veut notre bonheur, & qui ne le veut pas ſeulement par amour pour nos femmes, mais par une véritable amitié pour toute notre eſpece, avoit réſolu dès le moment qu'il enleva Europe, de faire naître d'elle le peuple le plus nombreux, & en même-tems le plus éclairé & le plus humain de toute la terre. Il avoit chargé Vénus & ſon fils de le lui dire.

Tous les jours il la vient voir ſous la forme d'un beau jeune homme vêtu en Berger. Son habit dont il change quelquefois la taille ou la couleur, eſt toujours fort galant, fort agréable. Nos

jeunes gens prennent plaisir à le considérer & à l'imiter, je crains que ce goût ne fermente dans nos descendans, & ne les rende frivoles. (1)

Des collines & des vallées où notre nouveau peuple commence à se répandre, on voit souvent le beau Berger qui entre dans le palais d'Agenor, situé sur une haute montagne. On se prosterne quand on l'apperçoit, on se dit l'un à l'autre : Vois-tu *Jupiter*, ou vois-tu l'*Amant d'Europe* ? car ces deux noms nous sont également familiers, & nous paraissent également respectables.

Le premier enfant qu'Europe mit au monde, étoit un fils ; il avoit la plûpart des traits du dieu à qui il devoit le jour. Dès qu'il eut environ trois mois, il commença à marquer un goût décidé pour trois sortes de plaisirs, c'étoit de jouer ou avec les belles tresses de cheveux qui tomboient sur le sein de sa mere, ou avec l'épée d'Agenor, ou avec la houlette de Jupiter, sur laquelle Vulcain avoit gravé une aigle que cet enfant ne se lassoit d'admirer.

Rien n'étoit plus vif, plus tendre que les caresses qu'il faisoit à sa mere.

(1) Et vous direz que Cadmicus n'étoit pas Prophete ?

Un jour qu'elle le tenoit dans ſon ſein, qu'il la baiſoit, qu'il la regardoit de l'air le plus affectueux, elle dit à Jupiter, qui étoit ravi de ce ſpectacle d'amour ſi digne d'un dieu : Je mourrois ſi vous ne me conſerviez cet enfant, il m'eſt mille fois plus cher que moi-même ; voyez la douceur de ſes yeux, la majeſté de ſon front, comme il vous reſſemble ! J'eſpere, ajouta-t-elle, qu'il ſera *bon*, qu'il ſera *franc*.—Tu l'as nommé, ma chere Europe ; & ſa race portera éternellement ce nom. Oui, je veux qu'il ſoit le pere des Rois d'un grand peuple qui ſe nommera les *Francs*, & qui méritera de ſe nommer ainſi.

Quelque tems après Europe ſe promenant avec ſon fils, apperçut deux aigles qui voloient enſemble. L'un étoit celui de Jupiter, & l'autre un de ſes amis (car les animaux ſont pour le moins auſſi capables d'amitié que les hommes) : ils virent un pigeon pourſuivi par un vautour.

L'aigle de Jupiter reçoit l'ambroiſie de la belle main d'Hébée ; c'eſt-là ſa ſeule nourriture. Son ami n'avoit pas faim, & l'aigle eſt généreux quand il n'eſt pas preſſé du beſoin de manger.

Ils réſolurent de ſauver le pigeon ; ils ne doutoient pas que cela ne plût

beaucoup à Europe, & que le vautour ne trouvât facilement ailleurs une autre proie. Ils le chaſſerent du côté de la Princeſſe & le forcerent d'abandonner la tremblante colombe qui alla ſe réfugier dans ſes bras. Elle la reçut, ſon fils & elle lui firent quelques careſſes; les aigles vinrent, ils furent auſſi careſſés; Jupiter arriva dans ce moment, & dit: Je vais, belle Europe, te dévoiler l'avenir. Ton fils ſera doux, ſenſible, tendre comme toi & la colombe; il ſera fier & noble comme moi & l'aigle; tu ſeras bientôt mere d'un ſecond fils dont le nom ſera tiré de l'événement qui vient de ſe paſſer. (1) Ce fils, que nous aimerons autant que le premier, aura les mêmes qualités que lui; il ſera auſſi, comme lui, la tige d'une race immortelle de grands Rois..... Le deſtin veut (je n'en ſais pas la raiſon) que les hommes ſoient encore barbares pendant pluſieurs ſiecles, & que les deſcendans de nos deux fils ſoient longtems en guerre; mais il m'a promis qu'après le nombre des ſiecles preſcrits dans le grand livre, les hommes commenceront à être paiſibles & heureux, & que l'aurore de cette révolution ſera

(1) *Aves tres*, (trois oiſeaux.)

une alliance ſolide, immuable, formée entre les deſcendans de nos deux fils aînés. Cette alliance commencera par le mariage du petit-fils d'un Roi adoré de ſes ſujets, avec la fille d'une Reine... Que de choſes j'aurois à dire, ſi le deſtin me le permettoit!

Europe paſſa très-gaiement le reſte de cette ſeconde groſſeſſe..... Elle eut encore pluſieurs autres enfans de Jupiter, & cela n'altéra ſenſiblement ni ſa beauté, ni ſes traits (les dieux ne gâtent rien); il ne l'auroit d'ailleurs pas moins aimé pour cela: il s'attachoit de plus en plus à elle chaque fois qu'il en avoit un nouvel enfant. Ce ſentiment eſt ſi naturel, ſi juſte! Il n'y a cependant peut-être qu'un dieu qui ſoit capable de l'éprouver dans toute ſa force.

Environ deux ans après la naiſſance de ſon ſecond fils, Europe en mit au monde un troiſieme dont elle accoucha ſur un rocher où elle ſe promenoit. Vous jugez bien que Jupiter ne manqua pas de ſe trouver encore auprès d'elle en ce moment, & de partager ſa joie. Cet enfant, dit-il, ſe nommera *Saxon* (1), ſes deſcendans régneront

(1) Du Latin *ſaxum*, pierre.

dans deux pays maritimes, dont l'un ſera nommé Angleterre, & l'autre Bretagne. Des Saxons de Bretagne ſortira une race que j'aimerai particuliérement, & que néanmoins je paraîtrai négliger un peu pendant pluſieurs ſiecles; mais quoique placée à quelques degrés au-deſſous du rang ſuprême d'où elle ſera déchue par des révolutions, elle conſervera toujours l'héroïſme & les vertus ſublimes faites pour le trône; & ſemblable à un chêne qui, après avoir été coupé, produit une branche qui devient elle-même un nouvel arbre, on verra enfin cette race auguſte.....

Il reſte à la fin du Manuſcrit Latin, cinq ou ſix lignes que le tems a effacées, de maniere qu'on ne peut plus les lire.

N°. II.

ENTRETIEN

D'UNE MERE AVEC SA FILLE,

Sur le bonheur de la Campagne. (1)

IL y a quelque tems qu'une bonne payſanne de Picardie arriva fort allarmée à Paris où ſa fille étoit *en maiſon* depuis deux ans. Elle avoit chargé quelqu'un de veiller ſur ſa conduite; elle recevoit de tems en tems de ſes nouvelles, elle avoit lieu de croire qu'elle étoit ſage; mais la tendreſſe maternelle eſt inquiéte, ſoucieuſe, un rien lui fait peur, & preſque toujours elle a raiſon de craindre, ſur-tout dans une ville comme Paris.

Cette femme, nommée *Fanchon*, eut avec *Jeannette* ſa fille, une converſation que je vais rapporter. Leur abord fut triſte, la mere pleura; la fille qui commençoit à faire la demoiſelle, rougit, & parut craindre qu'on ne vît avec

(1) Cet Entretien, dont il eſt parlé dans la Préface, fut imprimé au mois d'Avril 1770.

elle ſa mere vêtue en ſimple payſanne. Celle-ci, occupée du ſeul amour qu'elle avoit pour ſa fille, ſe jetta dans ſes bras en ſanglottant, & lui dit :

Ah ! ſi tu ſavois combien j'ai penſé à toi, combien de fois j'ai pleuré depuis que tu nous as quittés !

JEANNETTE.

Je vous en remercie, ma mere, j'ai beaucoup penſé à vous auſſi ; mais je m'en ſuis fait une raiſon : quand je me ſuis vue à Paris, & que j'y étois bien, cela m'a déterminé à y reſter : je m'y trouve à préſent mieux que jamais.

FANCHON.

Ce mieux là ne vaut ſouvent rien.... Vraiment oui, ma fille, je viens d'apprendre que tu es mieux que jamais, & c'eſt là ce qui me fait frémir pour toi. Juſqu'à préſent tu avois demeuré chez un honnête Marchand de drap ; tu portois des caſaquins, des juſtes, & j'étois contente. Je viens d'apprendre que tu as changé de maiſon, que tu es chez un Marchand de ſoieries, de modes ; que tu as des deshabillés garnis ; je me ſuis écriée : Il faut que je l'aille chercher bien vîte, elle aura pitié de moi ; elle eſt perdue ſi elle reſte encore long-tems à Paris.

JEANNETTE.

Vous vous trompez, ma mere, on n'eſt pas perdue pour cela; je ſerais fâchée d'être moins honnête fille que je l'ai toujours été; mais dans vos villages on croit que la parure eſt un crime.

FANCHON.

Eh! ma pauvre enfant, dans nos villages, on voit clair depuis le matin juſqu'au ſoir; & dans ton Paris, il faut de la lumiere en plein midi: on n'y voit preſque jamais le ſoleil.... Que je te trouve changée en tout, ma Jeannette, & que tu me fais de peine! tu étois ſi gaie, ſi *mignarde* chez nous, & à préſent tu as toujours un air ſérieux. Les gens de notre pays, qui viennent quelquefois te voir, me l'ont dit, & cela leur déplaît pour toi-même autant que pour eux; ils voudroient te voir d'auſſi bonne humeur que tu étois chez nous; tu ne faiſois que rire & chanter dans ce tems-là.... Tu es toujours jolie; mais tu es pâle, ta chair n'eſt plus ſi ferme ni ſi fraîche: tu étois ſi gentille avec ton petit bonnet rond, ton corſet de ſiamoiſe blanche, à mouches, & ton jupon de baſin d'Hollande; à préſent te voilà toute en falbalas, toute en rubans. Ah! Jeannette, que tu as tort! on a beau faire, ce ne ſont-là que des chiffons, & qui

ne

ne rendent point jolie... Ma Jeannette, reviens au village, reviens avec ta mere.

JEANNETTE.

Mais pourquoi donc voulez-vous que je retourne au village ? je m'y ennuyerai : je ſuis accoutumée à Paris ; la vie y eſt plus douce, plus agréable ; pourquoi voulez-vous que j'aille me remettre dans la miſere ?

FANCHON.

Dans la miſere ! tu te trompes, ma fille, les choſes ſont bien changées, & le Seigneur de notre paroiſſe nous aſſure que ce ſera encore mieux bientôt. (1) Il n'y a preſque plus de terres en friches dans nos cantons, tout le monde y a de quoi vivre en travaillant ; les Fermiers ont plus de grains, plus de beſtiaux qu'ils n'en avoient, & tout le village s'en reſſent. Il n'y a plus de Fermiers dépointeurs (2),

(1) Lorſque cet Entretien fut imprimé, en 1770, on eſpéroit éprouver dans toute leur étendue les bons effets de la liberté du Commerce. Ils ſont un peu reſtreints, mais ce n'eſt ſans doute pas pour long-tems.

(2) Dans ce pays, les anciens Fermiers ont faits les bâtimens de leurs fermes ; ils ont creuſé les puits & planté les arbres ; & par conſéquent ceux qui les *dépointent*, c'eſt-à-dire, qui enchériſſent ſur eux pour les déplacer, font une choſe injuſte. Voyez les *Ephémérides du Citoyen*, vol. 5. pag. 121, de l'année 1769.

de ces Fermiers qui faiſoient tant de tort ... Pourquoi veux-tu reſter toujours dans ton malheureux Paris ?

JEANNETTE.

Les gens de la campagne ſont impolis & groſſiers ; je ne pourrai pas vivre avec eux.

FANCHON.

Oui : mais ils ont une ſi bonne franchiſe ; & puis, tiens, tu verras qu'ils deviennent moins groſſiers à meſure qu'ils ſortent de la miſere ; je ſens ça par moi-même ; car, quoique j'aie bien du chagrin de ne te plus voir avec nous, je ſuis toute autre depuis un an que ton pere & nous nous avons de l'ouvrage à la ferme, & que nous vivons bien. Nous avons arrangé proprement notre maiſon, notre jardin ; ſi tu y venois, tu trouverois tout ça bien agréable .... Et je ne t'ai pas dit le plus beau, je le gardois pour la fin, car je veux abſolument te réſoudre à revenir ... Je vois déjà des larmes dans tes yeux ; c'eſt bon ſigne .... Ecoute, tu te ſouviens de Pierro Dubois, qui te faiſoit l'amour quand tu es partie.

JEANNETTE, *ſoupirant.*

Oui, ma mere !

FANCHON.

Eh bien ! il t'aime encore, il a pleuré

quand il a ſu que je te venois voir ; il m'a dit, tâchez de la ramener ; elle a très-mal fait de nous quitter : *mais à tout péché miſéricorde* ; ſi elle veut revenir, je l'aimerai comme autrefois, & j'eſpere qu'elle vous remerciera toute ſa vie de l'avoir ramenée.

JEANNETTE, *pleurant.*

N'étoit-ce pas aſſez de votre amitié, pour me déterminer à vous ſuivre ? .... Dites-moi quelque choſe de ma ſœur, vous ne m'en avez pas encore parlé.

FANCHON.

Elle deſire bien auſſi de te revoir, la pauvre enfant : elle voudroit bien que tu *fois* auſſi heureuſe qu'elle ; elle a épouſé ce brave homme qui avoit ſa maiſon au bout du verger de ton oncle : il venoit de tems en tems à Paris, & il ne pouvoit pas y reſter plus de huit jours, parce qu'il s'y ennuyoit trop : il n'y eſt pas venu depuis qu'il eſt marié, & n'y viendra gueres à préſent qu'une fois l'année ; il y a environ dix mois qu'il a épouſé ta ſœur ; elle eſt accouchée depuis trois ſemaines, elle ſe porte bien & ſon enfant auſſi. Son mari l'aime plus que jamais, ça fait un très bon ménage .... Ah ! ma pauvre Jeannette, que je voudrois bien auſſi te

voir mariée ! que je voudrois bien tenir un de tes enfans dans mes bras ! Depuis que tu es à Paris, je demande à tout le monde ce que c'eſt que Paris, & j'apprens des choſes qui me font frémir. Souvent on ne s'y marie que pour avoir l'air d'être marié ; on y fait peu d'enfans, encore ſont-ils la plûpart infirmes & mal-ſains, & on m'a appris depuis peu pourquoi ils le ſont (1)..... Ah ! Jeannette ! ah ! ma fille ! reviens avec moi au village, aie pitié de ta mere.

JEANNETTE.

Nous partirons enſemble ; oui, ma mere, nous partirons dès demain.... Ce n'eſt pas que j'aie à craindre le malheur dont vous me parlez ; mais je

(1) Combien d'autres motifs cette bonne mere auroit pu employer, ſi elle avoit mieux connu Paris ? Elle auroit pu dire encore à ſa fille : Il n'y a point d'accident, point d'affaire fâcheuſe, à quoi l'on ne puiſſe s'attendre tous les jours dans cet affreux tourbillon, où, malgré l'ordre & la lumiere qu'un grand Magiſtrat fait y porter, les honnêtes gens ſans intrigue & ſans protection, ſont ſouvent fort à plaindre. Paris eſt un cahos compoſé de tous les peuples ; on peut s'y cacher, & c'eſt ſouvent un grand mal : on ne ſe connaît pas les uns les autres, on ne s'aime pas.

me rends à votre amitié, & je m'y rends de tout mon cœur.

FANCHON.

Viens, ma fille, viens; tu feras notre bonheur, tu seras heureuse avec nous. Si tu voyois ta sœur comme elle est embellie; si tu voyois avec quel plaisir elle alaite son enfant, & le porte dans ses bras, tu en serois jalouse; mais, viens, tu ne tarderas pas à être mariée aussi..... On a à présent dans notre village une bonne maniere de gouverner les enfans. On ne les serre plus dans leur maillot, on les lave au lieu de les essuyer, on ne leur met plus de corps; tout cela fait qu'on les voit croître & se fortifier tous les jours.... Cinq ou six voisines se joignent ensemble; il y en a toujours au moins une qui garde les enfans, tandis que les autres vont au travail; elle les laisse jouer, se rouler dans une chambre, ou sur l'herbe, quand il fait beau, & jamais ils ne pleurent ni ne sont malades.

JEANNETTE.

Je connais cette méthode, j'ai lu quelques bons livres où il en est parlé... Je me reproche de n'avoir pas assez desiré, en les lisant, de retourner au village, & d'y aller suivre ce qu'ils enseignent; mais la vanité commen-

çoit à l'emporter dans mon cœur, ſur les ſentimens les plus doux que la Nature inſpire .... J'ai ſenti encore quelques autres fois le deſir de revivre à la campagne, & vous auriez peine à croire où cela m'eſt arrivé ; c'eſt à la Comédie : on m'y mene de tems en tems ; j'ai vu pluſieurs pieces où le bonheur de la campagne eſt bien repréſenté ; comme *Annette & Lubin*, *les Moiſſonneurs*, *la Roſiere de Salanci*, *&c.*

FANCHON.

Je ſuis bien aiſe qu'on faſſe des Comédies de la Roſiere ... Tu nous raconteras cela chez nous ; mais ſouviens-toi que ce ne ſont à Paris que des images, que ce ſont chez nous des réalités, & que le corps vaut mieux que l'ombre : tu as vu la Roſiere ſur un Théatre où elle n'étoit pas ; viens plutôt, viens être toi-même la Roſiere.

JEANNETTE.

Helas ! en eſt-on digne encore, quand on a pu aimer Paris ?..... Le jour que je vis repréſenter les Moiſſonneurs, un homme fort ſage diſoit à un autre auprès de qui il étoit : cette Piece augmente beaucoup l'envie que j'ai depuis long-tems de vivre à la campagne ; je le pourrai bientôt, & je n'en laiſſerai certainement pas échap-

per l'occaſion. Paris eſt un gouffre où la ſanté & la fortune s'abîment enſemble ; il y arrive de toutes les parties de l'Europe de nouveaux habitans qui y viennent, au lieu de ſe multiplier, s'anéantir ; tout y eſt dépravé, tout y eſt mal-ſain .... Quand habiterai-je dans les champs une cabane agréable ? Le vent paſſe au-deſſus des cabanes, le tonnerre les reſpecte ; & ſi la terre tremble, elle ne les renverſe point, elle ne fait que les balancer un peu. (1) On ſentit l'hiver dernier, un léger tremblement de terre à Paris ; il peut

(1) L'homme qui avoit dit cela, parloit avec enthouſiaſme, & Jeannette qui le répete ſi fidélement à ſa mere, avoit de la mémoire & même de l'eſprit.... C'eſt parce qu'elle avoit de la mémoire & de l'eſprit, qu'elle va ſe déterminer tout d'un coup à retourner au village; c'eſt parce que la plûpart des gens de la campagne qui ſe naturaliſent à Paris, y perdent la mémoire & le peu de bon eſprit que la Nature leur avoit donné, qu'ils y reſtent. Jeannette au contraire ſe ſouvient que l'on eſt parfaitement heureux à la campagne quand on n'y éprouve pas les horreurs de la miſere. Elle raiſonne aſſez pour voir combien elle pourroit être plus heureuſe en quittant Paris, où la vanité ſeule la retenoit ; elle n'avoit point l'eſprit faux, elle n'avoit point le cœur dépravé, elle cede à la raiſon & à la vertu.

en venir un plus fort, qui écraſeroit un million d'hommes.

FANCHON.

Je vois à l'air dont tu me racontes le diſcours de ce Monſieur, que tu reviendras avec plaiſir habiter la cabane où tu es née, & je t'aſſure que tu la trouveras bien jolie, & que tu y ſeras bien heureuſe.

JEANNETTE.

Je le crois, & j'y retourne de tout mon cœur : il y a cependant, je vous l'avoue, une choſe que je regrette à Paris ; c'eſt de ne pas voir les fêtes qui s'y feront bientôt, pour le Mariage de Monſeigneur le Dauphin.

FANCHON.

Ah ! mon enfant, que dis-tu ! va, va, nos fêtes vaudront bien mieux que celles de Paris : elles ne ſeront point accompagnées de déſordres, elles ne coûteront rien, perſonne n'y ſera bleſſé, eſtropié, perſonne n'aura à s'en plaindre ; on ſe portera auſſi-bien le lendemain que la veille ; nous boirons de tout notre cœur à la ſanté des jeunes mariés (1) ; nous ſouhaiterons qu'ils nous

(1) Fanchon, ſi elle avoit été plus inſtruite, auroit dit, *des auguſtes époux*, ou telle autre choſe ; mais elle parle le langage du cœur, & ce langage eſt toujours ſimple & familier.

donnent pour maîtres, après le Roi & après eux, des Princes qui leur reſſemblent ; & nous inviterons toute la Jeuneſſe du village, à leur faire de fidéles ſujets, de bons ſerviteurs. Voilà des fêtes qui plairont à Monſeigneur le Dauphin ; il ſait ce que valent ces fêtes-là ; il aime à voir ſe multiplier les gens qui labourent la terre, il a lui-même mené la charrue... Quand il viendra à Compiegne avec le Roi, & qu'en paſſant auprès de chez nous, il verra d'ici à quelques années, trente ou quarante jeunes gens tous du même âge, que nous ferons mettre enſemble pour qu'il les remarque, il demandera ce que c'eſt ; on lui répondra : Monſeigneur, ce ſont des enfans qu'on a faits pour vous & pour les vôtres, en réjouiſſance de votre Mariage ; vous voyez que chez nous la joie produit de bons fruits.... Je voudrois bien qu'on *puiſſe* encore lui dire, en lui montrant huit ou dix mille jeunes arbres de bonne venue ; ces arbres-là, Monſeigneur, nous les avons plantés auſſi du tems de votre Mariage. Ce ſont-là des fêtes qui durent plus d'un jour ; elles ne font que croître & s'embellir, celles-là.

No. III.

SECOND ENTRETIEN

D'UNE MERE AVEC SA FILLE,

Sur le bonheur de la Campagne.

FANCHON.

Eh bien, Jeannette, voudrois-tu retourner à Paris si on te le proposoit ?

JEANNETTE.

Non, ma mere, non sûrement, je ne le voudrois pas, je me trouve si heureuse ! Le bon Pierrot Dubois que je viens d'épouser, m'avoit gardé son cœur, tandis que moi je commençois à ne plus penser à lui dans le tracas d'une grande ville. . . . . Mon Dieu, l'honnête-homme ! qu'il est doux ! complaisant ! & ce qui le rend encore plus aimable, c'est qu'il est fort instruit ; il l'est sur-tout depuis que M. le Curé lui prête de beaux livres qu'il a dans sa bibliothéque ; nous lisons ensemble les dimanches, & un peu tous les soirs. M. de *** (1) commence aussi à

(1) Elle parle du Seigneur de son village.

le prendre en amitié; il lui a dit qu'il l'alloit faire Maître d'école.

FANCHON.

C'eſt une aſſez bonne place, mais on y a bien du mal; les enfans ſont ſi méchans! Il arrive auſſi qu'on le devient ſoi-même à force de les châtier; & puis on n'a plus guere le tems de travailler quand on eſt dans ces places-là: on prend l'habitude de ne rien faire, on devient lâche & pareſſeux.

JEANNETTE.

Mon mari m'a dit tout ça comme vous; mais après il y a bien répondu. Je m'en vais m'en ſouvenir. C'eſt hier en nous couchant que nous en avons parlé. Il faut commencer à inſtruire les enfans à ſix ou ſept ans, pas plutôt; mais il faut, dès l'âge de cinq ans, les accoutumer à de petits ouvrages qui les amuſent, & leur donnent le plaiſir de ſentir ce que c'eſt qu'un tems bien employé. A ſept ans, il faut les occuper un peu plus ſérieuſement; il faut partager la journée entre l'inſtruction, le travail des mains qui en doit remplir la plus grande partie, & des exercices de force ou d'adreſſe qui doivent ſervir de jeux. Il faut être l'ami des enfans en même-tems que leur maître, il faut leur parler peu, toujours ſans

colere, ſans impatience, les obliger à ſe taire quand ils travaillent de tête, en leur parlant alors très-bas; en un mot les veiller ſans ceſſe : il faudroit même qu'ils couchaſſent dans de petites cellules chez leur Maître, & c'eſt une dépenſe peu conſidérable que M. de *** ſe propoſe de faire, moyennant quoi je vous aſſure que les enfans ne ſeront jamais *poliſſons* ni méchans, & qu'il ne faudra guere les corriger. Il les menera tous les jours dans les champs (excepté pendant deux mois d'hiver qu'il employera ſur-tout à l'inſtruction); ils aideront chacun leurs parens dans leurs travaux, & reviendront à lui aux heures marquées. Vous voyez par-là qu'ils ne deviendront point pareſſeux, & qu'il ne le deviendra pas lui-même..... Si vous voulez ſavoir à préſent les choſes qu'il leur apprendra, je vais vous les dire : La lecture, l'écriture, l'arithmétique, le catéchiſme, avec de bonnes petites explications que M. le Curé lui donnera par écrit, & qu'il fera ſouvent lui-même; il leur fera lire auſſi quelques inſtructions fort abrégées ſur les meilleures manieres de cultiver la terre, & d'en tirer profit, &c. &c. Enfin M. le Curé, qui ſait la Muſique, ſe charge de la

leur apprendre, parce qu'il dit que tandis qu'à la ville elle n'inſpire ſouvent que la lubricité & la débauche, à la campagne elle inſpire la vertu.... On s'aſſemblera les dimanches ſur la place, tous les jeunes hommes ſeront vêtus d'un petit habit uniforme, ils feront l'exercice, on tirera un prix, & enſuite on danſera tant qu'on voudra.

FANCHON.

Que les gens de la campagne ſeroient heureux s'il y avoit par-tout, comme ici, un bon Seigneur & un bon Prêtre!... Ah! qu'un bon Seigneur & un bon Prêtre ſont heureux eux-mêmes quand ils ſont le bonheur des autres!

JEANNETTE.

Auſſi, voyez comme M. de *** mene une vie douce & joyeuſe avec ſa famille. Il eſt au milieu de nous comme un pere environné de ſes enfans; & le Curé, on l'aime, il eſt charitable, il ne fait que du bien. Il eſt tranquille dans ſon ménage avec ſa niéce & ſes deux petits neveux..... Il y a des gens qui veulent dire que.... Mais bon!... & puis ce qu'il y a de sûr toujours, c'eſt qu'il eſt très-honnête homme; qu'il n'eſt ni ivrogne, ni fainéant, ni libertin..... Que je ſuis ravie d'être revenue au village, d'être

auprès de vous, d'avoir épouſé un honnête homme ! Que l'enfant que je vais bientôt mettre au monde, ſera heureux ! Avec quel plaiſir je le preſſerai contre mon ſein ! (*Des larmes coulent de ſes yeux.*)

FANCHON.

Ma Jeannette..... Mon enfant, tu pleures de joie : & moi auſſi, tiens, regarde.

JEANNETTE, *ſe précipitant dans ſes bras.*

Ah ! ma mere ! ma mere ! que nous ſommes heureuſes !

N°. IV.

LES BEAUX JOURS DE LA FRANCE,

OU

Révolutions heureuses sous deux des Regnes precedens, et celui-ci.

Il ne ſuffit pas toujours d'être un bon Roi pour pouvoir faire, autant qu'on le deſireroit, le bonheur de ſon peuple : on peut auſſi n'avoir pas les qualités eſſentielles d'un Roi, & ſe trouver dans des circonſtances où le bien ſe faſſe preſque de lui-même ; mais en général il a été vrai juſqu'à préſent que les Rois ont été les principales cauſes de tout ce qui eſt arrivé d'heureux ou de malheureux pendant leurs regnes. Quelques-uns ont trouvé dans l'ignorance & le fanatiſme de leurs ſiecles, des obſtacles à une partie du bien qu'ils auroient voulu faire, & on leur doit autant de reconnaiſſance que s'ils avoient fait tout ce qu'ils deſiroient. Ceux qui par méchanceté (& la méchanceté entend mal ſes intérêts) ont voulu être des tyrans, ont preſque toujours trouvé

dans l'ignorance & le fanatiſme de leur ſiecle, les moyens de l'être; & avec de telles armes, ils auroient pu faire plus de mal qu'ils n'en ont fait, de maniere qu'on doit, à cèrtains égards, leur tenir compte de leur modération.

Quand je dis que les Rois ont été juſqu'ici les principales cauſes des événemens heureux ou malheureux de leurs regnes, je n'entends pas qu'ils le ſeront moins dans la ſuite; ils ſont deſtinés à faire, dans tous les tems, le ſort de leurs ſujets: mais ils ne ceſſeront bientôt plus de nous rendre heureux, au lieu que juſqu'ici, je le répete, ils ont quelquefois fait beaucoup de mal, quelquefois ils en ont fait moins qu'ils n'en auroient pu faire, & ſouvent ils ont trouvé des obſtacles au bien qu'ils ſe propoſoient.

Une nouvelle carriere s'ouvre, un nouveau jour l'éclaire: les Souverains ſont inſtruits, ils veulent que les peuples le ſoient. Ils commencent à ſentir que gouverner une troupe d'hommes ſuperſtitieux & barbares, c'eſt avoir ſans ceſſe des tigres à dompter; qu'il eſt auſſi doux de conduire des hommes libres qui écoutent la voix de la raiſon, de la Nature, qu'il eſt affreux d'avoir à craindre la fureur d'eſclaves toujours

prêts à se révolter, & souvent même lorsqu'on cherche à leur procurer des avantages qu'ils sont incapables d'apprécier. Ils commencent à calculer leurs vrais intérêts, à savoir que leur richesse & leur bonheur dépendent directement & uniquement de la richesse & du bonheur de leurs peuples.

Semblable au fanatisme expirant à la seule vue de la vérité & de la raison, & redoublant ses vains efforts pour les obscurcir du poison qu'il exhale, la fausse politique de la fiscalité, des prohibitions, s'éleve avec fureur contre une politique sage, simple & d'institution naturelle, qui la tue d'un seul de ses regards. Ce moment critique, ce moment terrible est celui où nous vivons; il annonce par la commotion générale qu'il excite, l'aurore d'un beau jour qui va naître pour ne s'éteindre jamais.

Le prix des grains, porté beaucoup plus haut qu'il ne devroit l'être par des monopoles, par des entraves, par des stagnations locales, par des manéges de toute espece; la cherté de la viande, produite par la contrainte des marchés, par des réglemens toujours très-onéreux & incapables de suppléer au bon ordre d'une concurrence libre; les frais immenses de régie de l'impôt indirect,

c'eſt à-dire, de celui qui ſe perçoit ſur d'autres objets que la terre, ſeule ſource des richeſſes (1) ; tout cela, & quelques autres circonſtances qui changeront néceſſairement bientôt, rendent, il eſt vrai, notre ſituation actuelle plus accablante que n'a été celle de nos peres dans les tems les plus déſaſtreux, mais nos maux ont un terme aſſuré, peu éloigné, & les leurs n'en avoient point.

Déjà le Grand Duc de Toſcane a preſque doublé depuis quelques années les revenus & la population de ſes Etats, en ſuivant les principes de la nouvelle politique, ou plutôt de la politique fondamentale & primitive qui avoit été enſevelie depuis l'origine de la ſociété avec beaucoup d'autres vérités utiles, & qui ſort enfin de deſſous le voile épais dont elle étoit couverte. Déjà ces principes ſi clairs, ſi ſolides, ſont auſſi le bonheur de la Suede, du Danemarck, d'une partie de l'Allema-

(1) Les abus de l'impôt indirect, c'eſt-à-dire, de celui qui ſe prend ſur les conſommations, ſont innombrables ; on en voit depuis peu un tableau peint avec la plus grande force dans un Mémoire intitulé, *Conſultation pour Don Pedro d'Alvarada.* J'en mettrai un Extrait à la ſuite de cet article.

gne, ſur-tout de quelques Etats particuliers, tels que ceux du Margrave de *Bade-Dourlach* (1). Si ces mêmes principes n'ont pas encore produit tout leur effet en France, où cependant on peut dire qu'ils ont commencé à être connus, c'eſt qu'il s'y trouve d'anciens obſtacles à vaincre, & qu'une très-grande machine eſt fort difficile à mettre en mouvement.

La lumiere qui nous a conduit, où pour mieux dire, ramenés peu à peu à ces principes, avoit vainement eſſayé pluſieurs fois de percer les ténebres dont nous étions environnés; toujours l'ignorance & la fauſſe politique qui en eſt inſéparable les avoient replongés dans le néant. Ce n'eſt que depuis les Croiſades (& ſur-tout depuis environ 150 ans) que la découverte de l'Imprimerie, les voyages, la communication des différens peuples, & quelques autres heureux effets du hazard, ont opéré par degrés la révolution actuelle.

Il ſeroit agréable de parcourir les principaux événemens qui ont peu à

(1) Toutes les Feuilles périodiques, tous les Journaux, contiennent les preuves de ce que je dis des ſuccès de la nouvelle politique dans les différens Etats de l'Europe.

peu diſpoſé les cœurs & les eſprits au ſyſtême de raiſon, de calcul & de juſtice, qui prévaut aujourd'hui de toutes parts. C'eſt une belle entrepriſe Littéraire que je propoſe à quelqu'un qui auroit plus de talens & moins de pareſſe que je n'en ai, & qui ne préféreroit pas, comme moi, l'Agriculture aux travaux ſouvent ſtériles du cabinet.

Nous pourrions, en remontant même beaucoup plus haut que les Croiſades, trouver de tems en tems dans notre Hiſtoire des traits de lumiere, mais toujours ſi peu durables qu'ils ne ſervent qu'à mieux faire voir l'horreur des ténebres de ces tems de déſordre & de barbarie. Charlemagne nous offriroit en quelques occaſions le modele d'un Souverain qui ſait ſe faire reſpecter de ſes voiſins & de ſes ennemis; mais à la franchiſe, à la loyauté, à la bravoure des anciens Gaulois, il joignoit leur férocité. Il ne fut peut-être jamais plus grand, plus ſupérieur aux préjugés de ſon ſiecle, & même du nôtre qui en a encore beaucoup, que quand il reſpecta de tendres nœuds formés par l'amour entre Imma ſa fille & Eginhart ſon Secrétaire.

De Charlemagne à François I, nous rencontrerions peu d'événemens dignes

d'être admirés, & propres à accélérer les progrès des lumieres. Saint Louis nous en fournit pluſieurs, entr'autres la bonté, la popularité avec laquelle il donnoit des audiences publiques dans le parc de Vincennes, de ces audiences qui ſont d'autant moins fréquentées que les Princes les accordent plus facilement; car perſonne n'oſe être ni déprédateur, ni injuſte, quand il ſait que la voie de la plainte eſt libre. (1)

Charles V & Louis XII pourroient auſſi nous fournir quelques articles à joindre aux développemens ſucceſſifs de la ſaine politique.

François I honora les Lettres, & réforma quelques uſages barbares. Mais la France ne commença à s'éclairer ſur

(1) Ce qui ſe pratique à cet égard en Suede & dans pluſieurs autres Etats, deviendra bientôt général. Voici l'avis imprimé par ordre du Roi de Suede, & affiché aux portes de ſon Palais.

« On avertit le Public que Sa Majeſté a bien » voulu fixer les lundi, mardi & mercredi de » chaque ſemaine, depuis quatre heures du ſoir » juſqu'à cinq, pour donner des audiences pu- » bliques dans leſquelles tous les Sujets de Sa » Majeſté, de quelque qualité & condition » qu'ils ſoient, auront un libre accès auprès de » ſa perſonne, & pourront lui remettre direc- » tement leurs placets ».

les véritables intérêts du Souverain & du peuple, que ſous le regne trop orageux & trop court de Henri IV. Ce ſiecle, s'il ne fut celui ni des Lettres, ni de la Philoſophie ſpéculative, auroit été, & cela vaut beaucoup mieux, celui du bonheur, ſi un monſtre que le fanatiſme avoit rendu furieux, ne nous eût ravi le meilleur des Rois.

Il y auroit peu de choſes à dire de Louis XIII. Louis XIV fut vraiment grand, mais encore plus faſtueux ; les Lettres & les Arts agréables furent beaucoup plus encouragés par lui, que le ſeul Art néceſſaire (1), le ſeul dont s'occupa Henri IV, celui de faire le bonheur des hommes.

L'accord de mille circonſtances favorables, ſemble réunir ſous le regne long & paiſible de Louis XV, tout ce qui peut concourir à perfectionner la Philoſophie & la Politique. Des efforts ſagement dirigés nous meneront au bonheur qu'elles commencent à nous faire voir ; c'eſt beaucoup que de le voir, même de loin, ce ſpectacle en-

(1) La note que j'avois à mettre ici, étant fort longue, je la renvoie à la ſuite de cette Piece, au lieu de la mettre au bas de la page.

courage. C'eſt beaucoup que de ſentir comme on fait aujourd'hui, cette grande vérité ſi bien exprimée par l'AMI DES HOMMES : *Le premier qui a ſemé un grain de bled a fondé les Empires.*

Oui, voilà le fondement de la vraie politique, de cette politique qui entretient depuis tant de ſiecles dans les vaſtes Etats de la Chine, une population & une richeſſe immenſes. Oui, la charrue fonde la proſpérité des Nations, & le Sceptre dont elle ſeule ſoutient l'éclat, lui doit toute ſa protection.

NOTE

Sur ces mots de la page 46, *les Lettres & les Arts agréables furent beaucoup plus encouragés par lui, que le seul Art nécessaire.*

Voici une Fable qui malheureusement convient un peu à notre siecle, mais qui convenoit bien plus encore à celui de Louis XIV : elle est longue, mais agréablement contée. Je viens de la trouver dans le Mercure de France, (1 vol. de Juillet 1771.)

LE CHIEN SAUTEUR.

Aux gages d'un Baron, Seigneur à girouettes,
Qui comptoit pour vassaux sa meute & ses chouettes,
Vivoit un Chien fameux dans tous les environs,
Vrai fléau des renards, ainsi que des larrons,
Héros sur-tout en fait de chasse ;
C'étoit, de pere en fils, le métier de sa race ;
Mais Dom Brulot sur les pas des Césars,
Ne bornoit pas sa gloire à courir les hazards ;
Et parmi les héros, quoiqu'il remplît sa place,
Il s'exerçoit encor à cultiver les arts,
(Il est bon quelquefois de savoir plusieurs rôles.)
J'entends

J'entends les arts que les Chiens du bon ton
Ont ſoin d'apprendre en leurs écoles,
Comme ſe tenir droit, faire cent caracoles,
Paſſer dans un cerceau, ſauter ſur le bâton.
Nota benè, que l'art des cabrioles
Etoit dans ce tems-là, dit-on,
Parmi le peuple Chien la ſcience à la mode.
Chez eux, comme chez nous, c'eſt la même méthode;
C'eſt la mode ici-bas qui décide de tout,
C'eſt elle qui fixe le goût
Tantôt pour les pantins, tantôt pour un pagode.
Selon qu'elle décidera
Coquilles & cryſtaux vont bientôt être en vogue;
Vous aurez foule à l'Opéra,
Demain chez Ramponeau, tel autre *& cætera...*
On en feroit long catalogue.
Adonc notre Farceur s'eſcrimant de ſon mieux,
Jouoit les plus adroits ſous jambe,
Tant il étoit ingambe:
C'étoit à qui pourroit voir ſes tours curieux.
On eût pris ſon chenil pour le cirque de Rome;
A tant par tête il eût fait groſſe ſomme.
Mais c'étoit pour l'honneur & non pour le métal.
Et d'applaudir vous penſez comme
De ſemblable monnoie on eſt fort libéral.
Tant & ſi bien qu'aux tours de paſſe-paſſe
Notre amateur ſe livre tout entier,
Adieu gibier, adieu la chaſſe,

Il quitte tout pour ce nouveau métier,
Plus de garde le jour autour des paliſſades.
Maints écoliers & maints renards,
Tandis qu'il faiſoit ſes gambades,
Croquoient les fruits, les poules, les canards.
Le maître du logis ſe fâche d'importance,
Etrille notre acteur: & par correction,
Pour opérer prompte converſion
Lui fait faire diéte, en rognant ſa pitance.
Maître *Brulot* allant toujours ſon train,
De porte en porte étoit ſans ceſſe en danſe;
On lui donnoit pour récompenſe
Force applaudiſſemens; c'étoit-là tout ſon gain.
Mais pas un os, pas un morceau de pain.
Notre *Eſopus* (1) rêveur & triſte,
Plus décharné qu'un Alchymiſte,
Baiſſe pourtant l'oreille & s'ennuie à la fin
De ce rôle à périr de faim.
Le plus chétif métier, dit-il, nourrit ſon maître,
Mais le mien ſeul conduit à l'hôpital.
Quittons cet art maudit, aux eſtomacs fatal;
Ce n'eſt pas pour ſauter que le Ciel m'a fait naître.
Laiſſons aux Chiens de Dames, aux roquets opulens,
Le ſoin de cultiver ces futiles talens.

(1) Il auroit mieux valu dire Hiſtrion. Le nom d'*Eſope* eſt ſi reſpectable!

On doit *primò*, pour ſon bien-être,
Mettre ſon tems & ſon art à profit,
C'eſt le grand point. Qui n'a pour hypothéque
De ſa *marmite* & ſon crédit,
Que les beaux arts & ſa bibliothéque,
Riſque d'aller nus pieds, d'avoir grand appétit:
De tout tems un Savant fut un gagne-petit.

Par M. GUICHELLET, *Chanoine de Pontdevaux en Breſſe.*

Il ne faut pas conclure de cette Fable, que l'Agriculture ou l'art de ſe procurer des ſubſiſtances, ſoit le ſeul auquel on doive s'attacher. Il s'anéantiroit bientôt, ſi on abandonnoit les arts agréables, du moins ceux qui ne favoriſent pas trop le luxe; (car l'excès du luxe abſorbe & détruit tout.) Sans les arts agréables nous retomberions dans la barbarie, & dans tous les malheurs & tous les crimes qu'elle entraîne. Le fanatiſme armeroit le peuple contre lui-même & contre ſes maîtres; l'ignorance, la tyrannie, ſeroient comme autrefois les plus brillantes qualités de la Nobleſſe..... Il eſt bien étonnant que de nos jours, il ſe trouve encore quelques ennemis des ſciences, des arts paiſibles qui ſemblent déſirer de voir renaître la férocité de nos

peres, & qui pour nous y ramener plus promptement, voudroient que, comme autrefois, un Gentilhomme ne sût pas lire; qu'ils écoutent avec combien de graces & de force, un Gentilhomme qui sait beaucoup mieux que lire, les réfute dans une petite brochure qu'il vient de publier. (*Apologie des Arts*, ou *Lettre à M. Duclos, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française. Paris, chez Monory*, 1772.) Le seul morceau que je vais rapporter de cet ouvrage, peut suffire pour les confondre.

« Un homme à talons rouges se vanteroit d'avoir fait une plate chanson » contre son ami, ou contre sa maî» tresse, & rougiroit d'être cité pour » l'Auteur d'un bon livre. Cependant » César n'a pas eu honte d'écrire ses » Commentaires. Cet ouvrage ne lui » a pas moins acquis de célébrité que » ses conquêtes. Le mérite de l'Au» teur ajoute à celui du Conquérant; » & César étoit assurément d'aussi bonne » maison qu'un Seigneur de la Cour. » Je vous parlerois bien, Monsieur (1), » de Zoroastre, de Sanchoniaton, de

(1) On imagine bien que ce n'est pas à M. Duclos l'un des plus célebres & des plus dignes partisans des Lettres, que l'Auteur

» Moïse, qui ont été des Gentilshommes Historiens & de grands Législateurs ; de Xénophon, de Polybe, de Tite-Live, qui ont été Auteurs & guerriers ; de Cicéron, qui protégeoit des Souverains (1) dont il refusoit les présens ; d'un de nos premiers Rois de France, Chilperic, qui a écrit ou fait écrire sur l'Arithmétique, comme Charlemagne sur l'Astronomie : mais pour vous rapprocher mes autorités, je vous citerai François I, qui faisoit des vers ; le bon Henri IV, des chansons ; Louis XIII, qui, dans sa derniere maladie, mettoit des Pseaumes en musique, &c. &c. &c. »

---

adresse ici la parole. Il lui raconte une conversation qu'il a eue avec un homme de qualité qui connaît trop de beau monde aujourd'hui, & sur-tout trop de Demoiselles, pour pouvoir connaître dans l'antiquité Zoroastre, Sanchoniaton, &c.

(1) Ariobarsam, Roi de Cappadoce.

EXTRAIT du Mémoire dont il eſt parlé dans la note de la p. 42.

CONSULTATION

POUR DON PEDRO D'ALVARADA, Capitaine du vaiſſeau Eſpagnol le *S. Jean-Baptiſte*; & pour les Gens de ſon Equipage, détenus depuis un an dans les cachots de la Commiſſion établie à CAEN.

CONTRE les Employés, Directeurs & Fermiers Généraux du Sel & du Tabac.

« DANS la hiérachie fiſcale de la Ferme, les fonctions ſont différentes & » les rôles artiſtement diſtribués. On » ne parle pas ici des chefs qui donnent de loin le mouvement à toute » la machine, & dont l'unique occupation eſt de faire couler vers leur » voluptueuſe réſidence, les contributions que des armées innombrables » levent ſans ceſſe à leur profit, dans » toutes les parties du Royaume : il » n'eſt queſtion que des ſubalternes,

» qui ſupportent ſeuls la fatigue & le
» danger des expéditions, & dont on
» a ſoin d'entretenir l'ardeur, en leur
» abandonnant une petite portion du
» butin quand les priſes ſont avanta-
» geuſes. Il y a des directeurs qui imi-
» tent tant qu'ils peuvent, la dignité
» immobile & lucrative de leurs maî-
» tres ; il y a des chefs de bande, qui
» s'approprient les dénominations ho-
» norables de *Capitaines généraux*, &c.
» Il y a enfin les ſimples milices,
» connues ſous les noms de *gardes*, de
» *commis*, d'*employés*, qui ſe permet-
» tent trop ſouvent les plus ſcanda-
» leuſes manœuvres, ſous prétexte d'em-
» pêcher la fraude, & des violences cri-
» minelles, pour empêcher, diſent-ils,
» la rébellion.

» Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir des
» meutes pour forcer la proie, & des
» piqueurs pour les gouverner ; les inſ-
» tituteurs de la Régie ont pouſſé plus
» loin leur prévoyance & leur ſaga-
» cité ; on n'a pas toujours du gibier à
» ſuivre : ils ont établi dans chaque
» département une eſpece d'emploi, à
» la faveur duquel ils ſont ſûrs de n'en
» jamais manquer. Il conſiſte à faire
» naître la contrebande, & à préparer
» ainſi une proie factice, mais réelle, aux

» Employés, quand la sageſſe ou la » timidité des Négocians, les réduit » à une trop longue inaction; c'eſt ce » qu'on appelle dans l'argot de la » Ferme, des *affidés*. Ce ſont des hom- » mes qui ſe chargent de toutes les » frontieres ou les côtes du Royaume; » ils vont s'aboucher avec les proprié- » taires des marchandiſes, ils feignent » d'en vouloir acheter, ils jouent pré- » ciſément le rôle de ces animaux » dégradés par l'éducation, qui trahiſ- » ſent leur propre eſpece en faveur de » ſes tyrans. Les Négocians trop ardens » qui ſe laiſſent ſéduire à leurs invi- » tations, ſont amenés peu-à-peu ſous » le filet du chaſſeur; on le baiſſe » à propos, l'oiſeau privé recouvre » bientôt ſa liberté pour recommencer » ſes trahiſons, & les étrangers cap- » tifs déplorent en vain l'imprudence » qui les a perdus » .....

Délibéré à Lucienne (1), *ce premier Octobre* 1771. Signé LINGUET.

(1) Lucienne eſt un village fort orné de belles maiſons, à quatre lieues de Paris.

N°. V.

DES MOUTONS.

C'est une bien bonne espece d'animaux que les Moutons & plus nombreuse qu'on ne pense. On diroit que la Nature a pris plaisir à donner leur benin caractere à beaucoup d'autres especes pour les rapprocher de celle-là; & si elle ne l'a pas donné à un plus grand nombre encore, c'est qu'il faut, dans le système infiniment simple dont elle ne s'écarte jamais, que tout soit balancé; que les animaux féroces soient mis à côté des animaux paisibles, & que toutes les combinaisons soient remplies. Mais elle a réduit à un beaucoup plus petit nombre les especes voraces; & si l'homme veilloit comme il le doit en qualité de co-opérateur de la Nature, à faire regner sur la terre le meilleur ordre possible, on ne verroit des especes qui vivent de sang, que quelques individus qu'il tiendroit enfermés dans des parcs, & qu'il ne laisseroit subsister & se reproduire qu'autant qu'il le faudroit, pour représenter toujours

leur eſpece ; car il ne faut rien laiſſer périr de ce que la Nature a fait.

Pour ſe convaincre qu'elle a rapproché du Mouton tous les autres animaux frugivores, ſans en excepter l'homme, (& c'eſt ſur-tout à lui que j'en veux venir ;) il ſuffit d'obſerver que tous ſont ſimples, crédules ; qu'ils aiment à aller en troupe, à avoir un guide, à ignorer où ils vont, pourvu qu'on les mene ; que quand on a fait paſſer l'un d'eux dans quelque mauvais pas que ce puiſſe être, ils y paſſent tous, duſſent-ils y périr. Voyez les gazelles, les cerfs même, dans la ſaiſon où l'amour ne les iſole pas, les mouflons ou béliers ſauvages ; les daims, les élans, les buffles, ou bœufs ſauvages ; les chevaux, les caſtors (1), &c. &c. & parmi les oiſeaux, les autruches, les outardes, les oyes, les cygnes, les coqs-d'inde, les pigeons, les poules, &c. ; tous ces animaux aiment à ſe raſſembler.

Mais l'homme, cet être ſi perfectible, ce chef-d'œuvre de la création, a

(1) Quelques animaux carnaciers font auſſi des ſociétés, mais qui ne durent qu'autant que la néceſſité de chercher leur proie les leur rend néceſſaires.

abuſé de ſa liberté, de ſes lumieres, il s'eſt laiſſé entraîner dans mille erreurs; & avant de ſonger ſérieuſement à ſe rendre heureux, il ſemble qu'il ait voulu épuiſer tous les travers poſſibles, ſemblable à un jeune inſenſé qui ne veut écouter la voix de la raiſon, qu'après s'être aſſuré par une funeſte expérience, que c'eſt elle ſeule qu'il faut écouter.

Doué par la Nature, de tous les dons du génie, l'homme imite tout ce qu'il veut, fait tout ce qu'il veut; mais il abuſe de ſes talens, quand ils ſont mal dirigés, & ils le ſont ordinairement dans les ſociétés qui ne ſe gouvernent pas ſcrupuleuſement, par la ſainte & immuable loi naturelle. Voici ce qui arrive dans ces ſociétés : les hommes les plus fins, les plus adroits, ſe diſent entre eux, laiſſons la multitude de nos freres, ce qu'on appelle le peuple, être Moutons; & tout en feignant de vouloir les bien conduire, enfermons-les dans des parcs, promettons leur ſûreté, abondance; gagnons par ſéduction & de toute maniere les bonnes gens plus inſtruits, qui voudroient les défendre, leur ſervir de *chiens* (1); & quand tout

(1) L'expreſſion n'eſt pas noble, mais elle eſt juſte.

cela dormira sur la foi des traités, nous dévorerons chiens & moutons, tantôt les uns, tantôt les autres. *

Cette abominable politique est aussi funeste aux chefs qu'au troupeau. Les chefs se divi ent; (car les méchans ne peuvent rester long-tems unis,) ils se déchirent mutuellement tout en déchi-

---

*Après mille ans & plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avec les brebis.
. . . . . .
. . . . . On donna des ôtages,
Les loups leurs louveaux, & les brebis leurs chiens.
L'échange en étoit fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des Commissaires.
Au bout de quelque tems que Messieurs les louvats
Se virent loups parfaits & friands de tuerie,
Ils vous prennent le tems que dans la bergerie
Messieurs les Bergers n'étoient pas,
Etranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrettement,
Les chiens qui sur leur foi reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
La Fontaine, l. 3, Fab. 13.

rant le troupeau, & ils périſſent avec lui.

Maîtres de la terre, preſſez *tèndrement* les mammelles de vos brebis, coupez *avec reſpect* leur laine, traitez-les bien, multipliez-les; ſi vous les écorchez vous commettez un crime; je crois que ce motif ſeul eſt capable de vous arrêter: en voici un autre, je ſouhaite qu'il ne vous paraiſſe pas plus preſſant; vous tuez la poule aux œufs d'or. *

---

* On ſait l'hiſtoire de cet avare mauvais raiſonneur comme ils ſont tous. Sa poule

Pondoit tous les jours un œuf d'or;
Il crut que dans ſon corps elle avoit un tréſor;
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva ſemblable
A celle dont les œufs ne lui rapportoient rien.
La Fontaine, liv. 5, Fab. 13.

N°. VI.

LETTRE

D'Euphemon, Patriarche du Peuple de l'Iſle de la Paix, à Sylvain, ſon ancien compatriote (1) *& ſon ami.*

IL faut avouer que l'eſpece des hommes eſt bien voiſine de celle des ſinges; qu'elle eſt, comme celle-ci, bien mobile, bien légere, bien inconſéquente; mais elle a heureuſement l'avantage que l'autre paraît n'avoir pas, d'être perfectible.

Par un effet de notre légéreté, de notre exceſſive pétulance, nous nous ſommes jettés tout en ſortant des mains de la Nature, dans les ſyſtèmes de religions & de loix les plus abſurdes. Nous avons manqué de logique dans les choſes les plus ſimples & en même tems les plus déciſives pour notre bonheur; & ſi vous en exceptez les Chinois, dont

(1) Euphémon eſt né en France dans la province d'Artois; il écrit à un de ſes amis qui eſt dans ce pays-là.

les Inſtituteurs ont ſuivi, peut-être, autant par hazard que par ſageſſe, quelques-uns des vrais principes de la politique, il n'y a guere de peuple qui, depuis ſon origine juſqu'aujourd'hui, n'ait épuiſé toutes les erreurs, toutes les folies imaginables, & par conſéquent tous les maux qui en devoient réſulter.

Je vais, mon ami, vous expliquer de mon mieux, par un apologue, par un conte, quels me ſemblent avoir été les principes de tous ces *quiproquo* ſi funeſtes que l'on n'a pas ceſſé de faire depuis tant de ſiecles. Cupidité aveugle, mauvais choix des moyens, d'ailleurs inutiles, de la raſſaſier ; voilà les deux principes de nos erreurs : on peut les réduire à un ſeul, *le défaut de logique*. Il falloit, (& avec un peu de logique on auroit ſenti cela) ; il falloit retrancher toute eſpece d'aliment à la cupidité, puiſque, aveugle & inſatiable, elle devoit néceſſairement tout bouleverſer, tout engloutir.

.... Sitis arida poſtulat undam
Et vocat unda ſitim.

Cette horrible ſoif eſt celle des deux chiens qui veulent boire une riviere pour mettre à ſec le cadavre d'un âne ;

c'eſt celle du chaſſeur qui s'amuſe à vouloir tuer une perdrix après un daim, un faon & un ſanglier, (*liv.* VIII. *fabl.* XXVII.) C'eſt celle du malheureux maître de la poule aux œufs d'or, (*liv.* V. *fabl.* XIII.)

Vous voyez que je connais mon LA FONTAINE (il eſt ſous mon oreiller quand je m'endors, il y ſera quand je mourrai); mais vous ne voyez pas encore l'apologue dont je vous ai parlé: attendez un moment, les vieillards ſont un peu verbeux.

Depuis que j'habite le ſéjour de la paix, je trouve fort étrange que dans votre Europe on oſe rire de l'hiſtoire, cependant très-ridicule, d'un homme qui en appuyant ſa canne contre une cheminée, & reculant par ce moyen un fauteuil à roulettes dans lequel il étoit aſſis, croyoit repouſſer la cheminée. Non, cette hiſtoire n'a pas le droit de faire rire en Europe; car elle y eſt malheureuſement celle de la plûpart des particuliers, & même de beaucoup de ſociétés entieres. Voici enfin le petit Conte que je vous ai promis, il fait le pendant de celui-là.

Un homme aſſez aimable & qui ne manquoit pas d'eſprit, mais de juge-

ment, avoit la faibleſſe de ſuppoſer du merveilleux par-tout, & de n'oſer preſque jamais aller à ſon but que par de grands circuits. Il venoit de ſe faire arranger un cabinet pour y lire, y méditer ſeul ; car il liſoit & méditoit beaucoup, & n'en raiſonnoit pas mieux ; (vous concevez que tout cela eſt poſſible) ſa bibliothéque finie & placée, comme il convient, dans le fond de ce petit Cabinet, il y met une table & une chaiſe, y travaille quelques heures & s'en va.

En s'en allant il avoit, ſans deſſein, éloigné la chaiſe de la table, & par conſéquent de la bibliothéque. Il dîne, ſe promene, & rentre dans ſon cabinet. Oh ! oh ! dit-il, voilà ma chaiſe loin de ma bibliothéque, cela eſt fort incommode, & c'eſt un dérangement que je ne puis ſouffrir ; il faut empêcher qu'il n'arrive déſormais. Là-deſſus il rêve un moment, puis avec des taſſeaux de bois & de gros clous, fixe la chaiſe à l'endroit où il l'a trouvée. Alors il appelle des ouvriers, fait démonter ſa bibliothéque & la fait mettre autour de ſa chaiſe. Plus accoutumés à exécuter qu'à raiſonner, les gens qu'il a mandés travaillent ; ce déplacement leur paraît un peu étrange, mais ils ſuppoſent

qu'un Philoſophe, c'eſt-à-dire, un homme qui lit beaucoup, a de grandes idées qu'il n'eſt pas même permis au vulgaire de chercher à deviner; (ainſi le reſpect ſuperſtitieux & aveugle s'oppoſe aux progrès des lumieres : d'ailleurs les ouvriers de ſeule induſtrie vivent autant des folies qu'ils font faire ou qu'ils laiſſent faire, que des choſes utiles qui ſortent de leurs mains, & ils different en cela des ouvriers de production, c'eſt-à-dire, des cultivateurs qui ne vivent que de l'abondance qu'ils nous procurent.) On continue de travailler, d'aſſembler des tablettes; voilà la bibliothéque placée au milieu du cabinet; voilà par conſéquent le cabinet diminué de moitié, & fort ſotement diſtribué. Alors un homme de bon ſens arrive chez le penſeur; (je ne ſais par quelle fatalité ces hommes-là n'arrivent preſque jamais que quand les ſotiſes ſont faites), il voit avec pitié le déſordre du cabinet & de la tête de ſon ami, & lui dit froidement: Vous auriez pu laiſſer la bibliothéque à ſa place, & y porter votre chaiſe..... Vous avez raiſon, s'écria l'homme aux prétendues grandes idées; oui, c'étoit-là ce que je devois faire, & il eut le courage de réparer ſur le champ ſa faute.

Il y a plus de deux mille ans que l'Europe preſque entiere eſt l'homme au cabinet; elle a eu le bonheur de voir naître dans ſon ſein depuis quelques années un petit nombre de bons raiſonneurs, qui ont oſé remonter aux principes les plus ſimples de la ſociété, & qui lui diſent hardiment: Prenez donc garde, vous avez apporté votre bibliothéque auprès de votre chaiſe. Elle héſite encore un peu à les croire, mais elle ne tiendra plus long-tems contre la vive lumiere de l'évidence.

Félicitons-nous, mon ami, d'être nés en France; car la France eſt auſſi la patrie de ces hommes ſi dignes de reſpect qui commencent à éclairer l'Europe, & qui éclaireront bientôt toute la terre. GROTIUS, GRAVINA & SULLY, ont porté un coup-d'œil juſte ſur les vérités fondamentales de la politique. MONTESQUIEU a cru aller plus loin dans la même carriere; il l'a parcourue en aigle, il y a découvert de grands objets de détail, mais il n'a pu ſaiſir l'enſemble du vrai ſyſtème des ſociétés; parce qu'il y avoit apporté un ſyſtème à lui, & qu'en employant ce moyen il eſt impoſſible de ne pas s'égarer dans ſes obſervations. L'AMI DES HOMMES, & les autres inventeurs, ou du moins

reſtaurateurs de l'économie politique, nous ont tracé une route auſſi droite que ſûre, & dans laquelle tout eſt lumineux, tout eſt ſans danger.

Il y a ſur l'origine de cette Science une anecdote que vous pouvez ignorer, & qui m'eſt parvenue dans mon Iſle. Je vais vous la dire, elle fait honneur à une femme : il faut recueillir tout ce qui honore ce ſexe aimable qu'on paraît idolatrer en France, mais qu'on n'aime ni ne reſpecte plus véritablement, quoiqu'il ſoit deſtiné par la Nature à faire le bonheur de tous les peuples chez leſquels il eſt reſpecté, & il préſide aux mœurs.

M. Quenay, Médecin conſultant du Roi, après avoir très-long-tems & très-profondément réfléchi ſur la loi naturelle, & ſur les principes conſtitutifs des ſociétés, a réduit à trois claſſes chaque eſpece d'aſſociation, les Propriétaires, les Cultivateurs, & ceux qui les protégent, ou qui leur ſont utiles de quelque autre maniere que ce ſoit. Il a, d'après cette diviſion, établi une balance dont les propriétaires ſont le point d'appui. On y voit comment ſe fait le reverſement, la réproduction & l'accroiſſement continuel des richeſſes quand l'équilibre eſt bien ſoutenu ; &

comment au contraire, quand il l'eſt mal, la ſource de ces mêmes richeſſes tarit plus ou moins promptement.

Après avoir mis la derniere main à cet ouvrage très-ſimple, mais très-grand, qu'il nomma *Tableau Économique*, il le préſenta à Madame la Marquiſe de POMPADOUR. Elle avoit l'eſprit vif & pénétrant, elle y apperçut, malgré quelques nuages, les vrais principes de l'ordre ſocial. Elle le préſenta au Roi qui, l'ayant examiné avec attention, & ayant vu avec la ſagacité & le tact ſûr qu'on lui connaît, tout le bien qui en pouvoit réſulter, encouragea l'Auteur à le publier, & il le fit.

Mille obſtacles produits par la fatalité, par un enchaînement de circonſtances défavorables, ont empêché juſqu'ici que des commencemens ſi heureux n'aient eu des ſuites plus heureuſes encore; mais ils les auront un jour.

Adieu, mon ami, aimez-moi, & ſoyez ſûr que je vous aime de loin comme de près.

No. VII.

CRITIQUE, CORRECTIONS, VARIANTES ET SUPPLÉMENT

De l'Eleve de la Nature.

LE ſort de cet Ouvrage, comme de beaucoup d'autres, eſt de ne pas finir aſſez tôt. Il y avoit dans la premiere édition une ſeconde Partie qui auroit dû n'y pas être. Il y en a dans celle qu'on vient de faire à Lille, une troiſieme dont on pourroit dire la même choſe, & je me ſuis apperçu de tout cela trop tard.

J'ai voulu, dans cette troiſieme Partie, raiſonner ſur l'amour phyſique & l'amour moral, ſur l'éducation, ſur l'économie politique, &c. : j'aurois mieux fait de peindre ſeulement, que de raiſonner. J'ai hazardé auſſi, dans cette même Partie, quelques idées que j'ai eu étant jeune. Je m'apperçois en y regardant bien, que j'aurois dû les modifier un peu. On décide quand on eſt jeune ; c'eſt en vieilliſſant qu'on apprend à douter.

Depuis environ deux ans j'avois diſpoſé les matériaux de cette nouvelle

édition, lorſqu'on l'a entrepriſe. L'Editeur qui eſt mon ami, a trop reſpecté le manuſcrit dont je l'avois laiſſé le maître. Je voudrois, par exemple, qu'il eût retranché une partie de ce que j'ai dit de l'amour & le parallele faſtueux du rétabliſſement du Roi à Metz, & de la rencontre d'*Ariſte* & de *Julie* dans une iſle déſerte. (2e. *Partie*, *pag.* 120.) Je viens de voir, en parcourant cette nouvelle édition, quelques autres choſes que je ſuis fâché d'y trouver.

Il y en a quelques-unes auſſi que j'aurois voulu qu'on y eût conſervées, telles que l'empriſonnement d'Ariſte, le portrait de Julie qui étoit immédiatement après, & le tableau de quelques lieux champêtres des environs de Senlis (1).

(1) Au moyen de cette ſuppreſſion, il arrive que je ne parle plus que de *Fleurine*, lorſque je dis qu'on voit dans ces lieux des beautés de tout genre. Cela n'eſt pas vrai à l'égard de Fleurine; il y a même moins de belles femmes que jamais, là & dans le reſte de la Picardie, parce que la miſere y regne encore, & que la miſere qui eſt une peſte, enlaidit tout, On prend, dans la plûpart des Etats de l'Europe, des moyens ſimples & faciles de la détruire. Nos enfans ſeront heureux, ils le ſeront pour toujours quand les principes de la politique ſeront bien fixés. Cela doit nous conſoler.

Ces variantes & quelques autres, & deux hiſtoires épiſodiques de la premiere édition, vont former un petit ſupplément à la nouvelle. Ces deux hiſtoires dont je reconnais les défauts dans la Préface, (*page* VII.) ont au moins le mérite de contenir une morale ſage; c'eſt ce qui me détermine à les publier de nouveau..... Ainſi après avoir reconnu que je n'aurois pas dû faire une troiſieme Partie, j'en fais preſque une quatrieme pour réparer ma faute. Voilà comme bien des gens réparent les leurs; mais au moins la mienne eſt de peu d'importance (1).

Une des ſcenes que j'ai ajoutées à la premiere Partie de cette nouvelle édition, eſt celle d'un jeune coucou voulant dévorer ſa mere nourrice; cet article eſt tiré preſque mot à mot de l'hiſtoire du coucou qui eſt dans le troiſieme volume d'un *Cours d'Hiſtoire Naturelle*, que je publiai l'année derniere. (*A Paris, chez Deſaint*, 7 vol. *in*-12. avec figures.)

(1) On trouvera dans le Supplément que j'annonce, quelques morceaux qui pourroient être inſérés dans le corps de l'Ouvrage, ſi on en fait une nouvelle édition.

La

La plus considérable des variantes de *l'Eleve de la Nature*, est l'histoire de la naissance d'ARISTE. Dans la premiere édition je le supposois né de parens accusés d'un crime d'Etat. Sa translation dans une isle déserte étoit la suite de leur proscription. Tout cela est assez naturel. On trouve avec raison qu'il l'est beaucoup moins de supposer, comme je le fais dans la nouvelle édition, qu'un Anglais a fait vœux de rendre à la Nature & d'exposer dans une isle déserte les enfans qu'il auroit au-dessus de six, & que celui-ci a été le septieme. Cette résolution que je suppose avoir été prise par un pere, & même par une mere, n'auroit convenu qu'à de fanatiques Spartiates, qui immoloient à un faux patriotisme les sentimens les plus sacrés de la Nature : mais des hommes sages & sensibles, tels que sont en général les Anglais, ne sont pas capables de tenter, du moins dans une isle déserte fort éloignée, & encore sur un de leurs enfans, une expérience aussi dangereuse. Une reconnaissance & quelques scenes touchantes qui pouvoient résulter de cette nouvelle fable, m'ont séduit & je m'en repens.

Voici quelle étoit l'ancienne version,

ou du moins la voici avec peu de changemens.

Un événement nous allarme.

Il y avoit seize ans qu'*Euphémon* & *Julie* faisoient le bonheur l'un de l'autre dans l'Isle de la Paix : il y avoit treize ans que je partageois & que j'augmentois leur bonheur. Le quatre du mois d'Avril M. D... nous apperçûmes de très-loin un petit objet que je pris pour un arbre flottant : il me paroissoit tout au plus gros comme une moyenne branche ; mais je savois depuis longtemps, & j'avois même appris sans maître, comme je l'ai dit ailleurs, les premieres regles de l'optique. Je vis *Euphémon* & *Julie* trembler, pâlir, se regarder, me regarder aussi ; je vis leurs yeux se mouiller de larmes. Je ne savois qu'en penser..... Est-ce le bonheur, est-ce le malheur qui vient à nous, s'écria *Euphémon*? Quoi donc, lui dis-je, n'est-ce pas un arbre ?— Ah! mon fils, c'est bien autre chose qu'un arbre. Cet objet est vingt fois plus éloigné de nous, & par conséquent vingt fois plus grand qu'il ne te le paraît. En même-tems il tire une lunette d'approche qu'il portoit toujours ;

il me la donna, je regarde, je vois une barque qui vient à nous à pleines voiles. Il regarde à ſon tour, & quelques minutes après me rend la lunette; je regarde encore, & cette barque me paraît plus grande au moins des cinq ſixiemes qu'elle ne m'avoit d'abord paru. C'étoit un vaiſſeau. Ne perdons plus de tems, nous dit *Euphémon*; il eſt vrai que cette iſle ne produit aucun métal, ni aucune des autres choſes qu'on nomme précieuſes, & qu'ainſi nous pouvons eſpérer que l'on n'y viendra pas troubler la paix dont nous jouiſſons. Il faut cependant prendre nos meſures; allez tous deux à la cabane, barricadez-la. Toi, mon fils, tu prendras les armes; toi, ma fille, tu te tiendras près de lui avec tes enfans, & il ſera invincible. Pour moi, j'obſerverai tout, j'irai à la découverte. Si je vois du danger, je tâcherai de regagner la cabane; ſi je ne puis la gagner qu'en vous expoſant, je prendrai un chemin contraire, j'attirerai l'ennemi ſur mes pas, je ferai enſorte que je périſſe ſeul, & je me croirai trop heureux de périr ainſi.... Nous nous jettons à ſes pieds, *Julie* & moi, nous embraſſons ſes genoux; nous le conjurons de ne pas nous abandonner, de ne s'ex-

poſer à aucun péril que nous ne le partagions avec lui, & nous ne deſcendons du rocher pour venir ſauver nos enfans, qu'après qu'il nous a promis qu'il viendra bientôt ſe défendre ou mourir avec nous.

Il ne tarda pas. A peine avions-nous raſſemblé nos enfans, à peine avois-je vérouillé les portes & les fenêtres, & pris les armes, que nous l'entendîmes crier d'une voix haletante: *Réjouiſſez-vous, réjouiſſez-vous, ce ſont des Français.*

Nous courûmes auſſi-tôt le recevoir & l'embraſſer: tous ſes petits-fils, juſqu'à celui qui ne commençoit pas encore à bégayer, s'unirent à nous pour l'accabler de careſſes; il lui tendit ſes petites mains, il lui ſourit, & s'échappa, pour ainſi dire, des bras de ſa mere pour l'aller baiſer: le bon vieillard l'arroſa de ſes larmes, & nous dit: Ah! mes enfans, que la mort me paraîtrait délicieuſe aujourd'hui! quelle volupté ſe répand dans mon ame! j'éprouve combien je vous aime; je ne l'ai jamais ſi vivement éprouvé: j'ai ſenti renaître toute la force, toute l'activité de ma jeuneſſe, dès qu'il a fallu veiller à votre conſervation. J'ai marché preſqu'à découvert juſqu'au bord de la plage,

Ma vue s'eſt auſſi affermie tout d'un coup, j'ai apperçu le pavillon blanc, & je l'ai reconnu de plus loin que je n'aurois fait il y a trente ans..... Allons offrir à nos hôtes les petits ſecours que nous pouvons leur procurer : ce ſont des Français, ce ſont nos amis, nos freres..... Hélas ! pourquoi tous les hommes ne ſont-ils pas amis, ne ſont-ils pas freres?

Je marche le premier avec toute la joie, toute la célérité d'un honnête homme qui a trouvé l'occaſion de ſe rendre utile ; déjà une partie de l'équipage étoit à terre ; on m'invitoit par ſignes à avancer. Vainement on m'auroit fait des ſignes contraires, j'étois ſi aiſe de voir beaucoup d'hommes enſemble, que j'aurois paſſé dans le feu pour les aller joindre. Ce fut bien en ce moment que je ſentis que nous aimons naturellement la ſociété... Mon pere, ma femme & mes enfans me ſuivoient d'un peu loin. Dès qu'ils parurent, tout le monde ſe hâta de retourner à bord. *Mon fils, mon fils*, s'écria le vieillard, va leur dire : *Ne craignez rien, nous ſommes Français, il n'y a que nous dans l'iſle.* Je courus au vaiſſeau, en criant de toute ma force : *Ne craignez rien, il n'y a que nous dans*

l'iſle, nous ſommes Français. On s'arrêta d'autant plus volontiers, que l'on n'avoit voulu que ſe mettre en ſûreté contre une irruption. *Euphémon, Julie* & nos enfans arriverent : on les avoit attendus; ce n'étoit pas à moi que l'on vouloit faire des queſtions; on avoit vu à mon air d'admiration & d'extaſe, que je n'étois pas accoutumé aux merveilles de l'art, & que toutes celles qui s'offroient enſemble à mes yeux m'ôtoient la faculté de répondre. Le capitaine du vaiſſeau demanda à *Euphémon*, s'il étoit vrai que nous fuſſions les ſeuls habitans de cette iſle. *Euphémon* lui aſſura que nous étions les ſeuls. Il lui demanda encore, & en me regardant fixement, ſi nous étions tous Français : je lui répondis, je ſuis Anglais; *Euphémon* me l'avoit dit : il avoit reconnu que je l'étois, par ces mots de l'inſcription dont j'ai parlé, (*du Roi notre gracieux Souverain*). Je ſuis Anglais, mais étroitement allié à la France, en lui montrant *Euphémon* & *Julie*, & mes enfans; & ce qui doit plus encore te ſatisfaire, je ſuis citoyen du monde, quelqu'étendue que tu donne à ce mot. Vous êtes Anglais, reprit-il ? Ce ne peut être que vous qu'il m'eſt enjoint de chercher ici. Depuis quand y

êtes-vous, & comment y avez-vous vécu ?

Toute vérité n'eſt pas toujours bonne à dire. Je m'étois beaucoup avancé. *Euphémon* trembloit pour moi : j'oubliai en ce moment les leçons de prudence que j'avois reçues de lui, & ne croyant pas que l'on pût jamais ſe repentir de trop de franchiſe & de ſincérité, je commençai à répondre à ſes queſtions. J'ai long-temps vécu ſeul dans cette iſle : j'y ai trouvé dans la ſuite deux autres habitans. Ils m'ont appris à parler & à vivre en ſociété ; la leur m'a paru délicieuſe, ſur-tout celle de cette femme. Elle & moi ſommes la tige des jeunes rejettons que tu vois autour de nous. Tu me demandes depuis quel temps je ſuis ici ? J'ai près de trente-ſept ans, & j'en avois quinze lorſque l'on m'y amena. Tu peux deſcendre & t'en aſſurer par une inſcription que tu trouveras là bas. - Une inſcription, reprit-il, en tirant de ſa poche un papier ! Ne commence-t-elle point par ces mots : *Le neuf Mai M. D... en conſéquence d'un ordre du Roi notre gracieux Souverain.* — Oui, oui, elle commence par les mots que tu viens de lire, & finit par ceux-ci : *Nous avons dépoſé dans cette iſle déſerte un priſonnier d'Etat qui n'avoit*

jamais vu le jour, ni parlé, ni entendu parler. Il étoit âgé de quinze ans. N'eſt-ce pas ce que contient ton papier ? — Oui, reprit-il d'un ton ſévère que je ſentois ne mériter pas, & qui par cette raiſon m'offenſoit ; oui, c'eſt-là ce que contient mon papier, & tu es le priſonnier d'Etat que je cherche... Au nom du Roi ton maître & le mien, je t'ordonne de monter dans ce vaiſſeau, & de me ſuivre en Angleterre. — Tu m'ordonnes!.. de la part d'un maître!... Va, je ne connais de maître que Dieu, qui ne m'ordonne rien... (1)

Craignant les ſuites que pouvoit avoir ma réponſe, je courus ſur le rocher voiſin, mais ſans aucun projet décidé, ſans même délibérer ſi j'irois me défendre dans la cabane, ou ſi je prendrois le parti le plus ſûr de me cacher dans le fond de la forêt, car tout cela me paraiſſoit impoſſible : je ne ſauvois en moi que la moindre partie de moi-même: je laiſſois au pouvoir de mes ennemis *Euphémon*, *Julie* & mes enfans : je regardois avec une affreuſe inquiétude ce

(1) Dieu, à proprement parler, ne nous ordonne rien. Les choſes qu'il exige de nous, il en a mis le deſir & ce que l'on peut appeller, le germe dans notre cœur.

qui alloit en arriver. *Euphémon* eut avec le capitaine un entretien assez court & fort paisible, après lequel lui, *Euphémon*, *Julie* & mes enfans, monterent dans le vaisseau. A peine le dernier y étoit entré, que guidé par la fureur j'y étois déjà sauté aussi : — « Indignes » compagnons de ma liberté & de mon » bonheur, vous vous aviliſſez donc » jusqu'à vouloir bien des maîtres ! Des » maîtres qui ordonnent ! Vous mérite» riez que je vous abandonnasse; je » vous suivrai néanmoins, parce que » je vous aime encore; mais je ne ser» virai personne, mais je n'obéirai à » personne ».

Tu juges, tu décides avec trop de précipitation, mon cher *Ariſte*, me dit doucement *Euphémon*. Qu'il te souvienne qu'à l'ombre de ces hêtres, que nous voyons d'ici à la gauche du rocher de Dieu, je t'expliquois dernierement les loix de la société, & que tu fus obligé de convenir que ce n'est pas d'avoir un maître que l'on est malheureux, mais que c'est d'avoir besoin d'un maître. Tu inféras sagement de ce principe, que l'honnête homme n'obéit pas, à proprement parler, quand son maître exige de lui une chose juste, puisque, même sans son maître, il se

ſeroit impoſé cette loi, & que quand ſon maître exige de lui plus qu'il n'a droit d'en exiger, ou il ſe ſouſtrait ſans rébellion, ſans violence à ſon pouvoir, ou s'il ne peut s'y ſouſtraire, ce n'eſt qu'à la néceſſité qu'il obéit; qu'ainſi, de quelque maniere qu'on l'entende, l'honnête homme n'a pas de maître. Tu vois, mon ami, je te rappelle tes principes: employe-les à modérer tes tranſports... Ecoute maintenant.

Si *Willams*, capitaine de ce vaiſſeau, vient de te parler d'un ton ſévere, ce n'eſt pas qu'il ne ſoit ton ami, il t'a vu naître, il a été ſenſible à tes malheurs, il te cherche depuis long-temps; &, malgré le profond ſecret que l'on garde ſur ton ſort, il a découvert ta retraite, il t'y vient chercher, & t'y vient offrir des ſecours. Il croyoit te voir encore tel que tu étois ſorti des mains de la Nature. Il te trouve inſtruit, parlant avec ſageſſe & avec une noble fierté; il veut voir comment, après avoir vécu toujours libre, tu recevrois des ordres que l'on te donneroit impérieuſement. Il t'en donne; tu lui réponds d'un ton ſuperbe qu'il admire, & c'eſt-là qu'il termine cette comédie: je vais te dire les arrangemens que nous avons pris, ſi tu les acceptes.

Le Roi d'Angleterre n'a ni ordonné ni défendu que l'on vînt te tirer de cette isle : sans doute ce Prince ne pense plus à toi. Il t'a abandonné aux soins de la Providence, & se repose sur elle de ton bonheur. C'est de son propre mouvement que *Willams* s'est embarqué sur ce vaisseau Français pour t'emmener en France, t'y faire voir les mœurs des hommes, & si tu veux revenir dans cette isle, t'y ramener. Deux époux avec plusieurs enfans que tu vois l'à-bas sur le tillac, (1) ont mal géré leurs affaires dans les isles, & ce sera sans doute le commencement de leur bonheur ; car, lassés des perfidies, ou plutôt des caprices de la fortune, ils veulent, avec une autre famille qui les va suivre, peupler une isle déserte, & ils choisiront par préférence celle de LA PAIX. J'ai pour garant de ce que je te dis, non-seulement *Willams*, qui me paraît honnête homme, mais ces deux francs & bons *Artésiens* (2), mes

(1) *Euphémon* m'avoit fait des maisons, des villes, des fortereſſes, des vaisseaux de cartes ; & m'avoit appris l'architecture civile, militaire & hydraulique.

(2) *Euphémon*, en me montrant la province d'Artois sur la carte, m'avoit appris depuis longtems que c'étoit son pays.

compatriotes, dont l'exacte probité m'eſt connue depuis long-tems. Ainſi, mon ami, tu peux partir avec *Julie* & quelques-uns de tes enfans; ceux que tu laiſſeras, & moi, ſeront de chers gages qui te feront revenir, & tu formeras des alliances dans les deux familles qui vont s'unir à nous, & cette iſle ſera l'iſle de la paix, de l'innocence, de la population, du bonheur.... Mais il me tarde d'apprendre le commencement de ton hiſtoire que tu ignores auſſi. *Willams* me l'a promiſe; il va nous la raconter.

J'apprends mon Hiſtoire.

Oui, mon cher *Ariſte*, reprit *Willams* en m'embraſſant; oui, je vais te dire l'hiſtoire de ta naiſſance. J'y ai pris trop d'intérêt pour ne la pas bien ſçavoir. Mais aſſure-moi auparavant que tu me pardonnes d'avoir un peu piqué ta fierté. Je voulois voir ſi tu étois digne du ſang dont tu ſors, & ſi tu étois encore bien rempli de l'inſtinct de la Nature qui ne veut point de joug. — Cette même Nature, repris-je en l'embraſſant encore, ſi elle me fait haïr celui qui veut m'impoſer un joug, me le fait aimer dès l'inſtant qu'il re-

connaît n'avoir voulu qu'éprouver ma fierté. — Ces sentimens-là sont bien dignes d'un Eleve de la Nature : je t'aime de tout mon cœur ; je ne te le dirai pas davantage ; les grandes protestations d'amitié ne signifient souvent rien ; mais je saurai trouver des occasions de te prouver la mienne. Tu vas voir, en attendant, comme j'ai profité de celles qui se sont présentées. Ton pere & ta mere tenoient un rang considérable à la cour... Je ne pus m'empêcher de l'interrompre pour lui dire, que cela n'ajoutoit rien ni à mon mérite, ni même au leur (1). Il sourit, & continua. Des troubles s'éleverent, ils prirent parti : ils suivirent l'impétuosité de leur zele pour le Roi, & attaquerent de front un courtisan en faveur. Il commença par rendre leur zele suspect, il y réussit ; il ne lui restoit plus qu'un pas à faire pour le changer du blanc au noir ; il n'y manqua pas, & tes parens furent arrêtés comme criminels d'Etat. Il empêcha soigneuse-

(1) Je savois d'*Euphémon* ce que c'étoit que la distinction des rangs, & je la trouvois fort injuste, & fort peu digne de mon respect, puisqu'elle n'avoit point pour base la beauté, la force, le courage, les talents, les vertus.

ment l'accès du trône à toutes les voix qui pouvoient parler pour eux ; il ſut amener dans leur procès tous les jours de nouvelles longueurs, parce qu'il ſavoit bien, ou qu'il n'y auroit aucunes preuves, ou qu'elles ne ſeroient que contre lui. Ta mere accoucha de toi en priſon ; tu fus ſon premier & ſon unique enfant. Deux autres amis de ton pere & moi fûmes les ſeuls dépoſitaires du ſecret de ta naiſſance ; on vint à bout de le cacher à ton ennemi. Cependant, comme il ſoupçonnoit la groſſeſſe de ta mere, il voulut la prévenir. Il gagna par argent quelqu'un qui la ſervoit, & la fit empoiſonner ; quelques jours après, par la même voie, il fait étouffer ton pere.... Le monſtre, m'écriai je!... & je n'irois pas l'étrangler, déchirer ſes membres, boire ſon ſang ! Partons tout à l'heure... Mais ce ſeroit un nouveau crime que j'ajouterois au ſien, & qui ne me rendroit pas mon pere & ma mere. Ah ! plutôt, laiſſez-moi ici, ne me faites pas quitter cette heureuſe terre qui n'a encore été ſouillée d'aucun meurtre. Que je n'approche jamais de ces affreux climats ſous leſquels on voit ruiſſeler le ſang humain.... Il faut y aller, mon ami, reprit *Euphémon*, tu as reçu

l'éducation de la Nature, tu es impénétrable aux traits du vice : tu serviras les hommes, & ils ne pourront te nuire. Nous voulons former ici une société qui ait toutes les bonnes qualités de la leur, & aucun de ses défauts, s'il est possible : il n'y a qu'un homme sans préjugés, il n'y a que toi qui puisse faire ce triage. Je promis de lui obéir, & *Willams* continua ainsi :

Ne songe plus à te venger de ton ennemi, je l'ai vu expirer comme il le méritoit, accablé de douleurs & dévoré de remords.... Le Roi regretta tes malheureux parens : il les auroit pleurés bien plus amerement encore, s'il avoit su qu'ils étoient morts victimes de la fidélité qu'ils lui avoient vouée. Il eut la faiblesse de n'oser point chercher quelle pouvoit être la cause de deux morts si promptes, & le meurtrier resta impuni. Sa vengeance n'étoit pas encore éteinte. Il voulut voir le cadavre de ta mere, il vit qu'elle étoit accouchée, il répandit l'argent à pleines mains pour découvrir où tu étois : il le sut bientôt, & tu allois périr avec ceux qui t'avoient sauvé, si, ayant appris assez-tôt le danger, je n'avois employé sur le champ ce moyen de mettre ta vie en sûreté.

Ta nourrice & deux de mes amis, qui s'étoient joints à moi pour t'arracher des bras de la mort, venoient d'être avertis du danger qu'ils couroient; ils tenoient conseil sur les moyens de te sauver. C'étoient des cœurs généreux, ils ne pensoient qu'à ton salut, ils oublioient le leur. Je ne fus qu'après eux le péril qui te menaçoit. Je courus chez celui dont la maison étoit notre rendez-vous ordinaire. On vint nous dire que déjà celle de la nourrice étoit investie. Partez, leur dis-je, vous, mes amis, vous avez des chevaux qui vous attendent. Toi, héroïne de l'amitié, tu as une chaise, ton époux t'attend, j'ai donné des ordres pour tout cela. — Eh! je partirois sans mon enfant, sans le fils de nos malheureux amis! Non, ou je le sauverai dans ce sein que je lui ai voué, ou je périrai avec lui. — Pars, lui dis-je, pars, généreuse femme, tu ne peux plus sauver ton fils, & moi je le peux encore. Il sera dans une heure sous la protection de son Roi, & demain je te le rends à *Douvres*. Je leur expliquai en peu de mots mon projet, ils savoient que j'étois capable de l'exécuter: ils partirent. Après avoir ainsi pourvu à la sûreté de la nourrice, j'allai chez elle, on y avoit déjà porté

une caſſette richement ornée, que j'y avois envoyée. Je mis l'enfant dans cette caſſette, je remontai dans ma chaiſe en diſant à mon poſtillon, *au palais de Saint James, & qu'on aille ventre à terre.* Je voyois autour de la maiſon pluſieurs ſcélérats qui étoient vendus à ton ennemi. Mais, qu'avois-je à craindre? Une armée entiere de ces êtres mépriſables, ne ſauroit ſoutenir le regard d'un honnête homme. Tout ce qu'ils pouvoient, les infâmes, les lâches, c'étoit d'aller dire qu'ils m'avoient vu; & j'étois ſûr de les gagner de vîteſſe.

J'arrive à *Saint-James*, je traverſe les gardes, (j'étois connu,) je leur dis que j'étois chargé pour le Roi de quelque choſe de précieux; je parviens juſqu'à lui, je me jette à ſes pieds, & ouvrant la caſſette: « Voilà, Sire, les » triſtes reſtes d'un ſang très-noble & » très-pur. Votre favori, non content » d'avoir immolé à ſa fureur le pere » & la mere de cet enfant, veut auſſi » l'immoler lui-même; mais il n'y » réuſſira pas, & ce malheureux enfant » retrouvera un pere dans ſon Roi.... » Le Roi me répondit avec froideur: Vous vous chargez d'une mauvaiſe cauſe: c'eſt donc vous qui avez ſouſ-

trait cet enfant à ma connoiſſance.... Oui, Sire, & je l'ai dû pour ſauver votre équité & votre gloire. Les parens de ce malheureux dont les larmes vous parlent pour eux & pour lui, n'étoient pas coupables, & il l'eſt certainement bien moins encore. Le Roi après t'avoir regardé avec attendriſſement, me dit: Je conſens qu'il vive, je dois cette grace à votre généroſité. Vous m'en devez une autre, Sire, c'eſt de me confier ce dépôt précieux, je ne ſuis ſûr que de moi pour le bien défendre contre ſon ennemi. — Non, *Willams*, non, ce ſera moi-même qui le défendrai, il n'a pas beſoin d'autre appui... Je fus obligé de partir, trop heureux d'avoir obtenu que tu ne fuſſe pas livré à ton bourreau.

Juſques-là j'avois écouté *Willams* avec une admiration, une ſurpri e, mêlées de ſentimens très-vifs, mais très-confus. Ah! m'écriai-je en le preſſant contre ma poitrine, c'eſt donc à ton amitié que je dois la vie? Comment reconnoîtrai-je un tel bienfait? Il me répondit froidement, ce ſera en n'interrompant plus ma narration. Comme je ſortois d'auprès du Roi, ſon favori, en préſence de qui j'avois parlé,

voulant me ſuivre, il l'en empêcha. On me tenoit tout prêts des chevaux de poſte; je courus à *Douvres*, j'y joignois nos deux amis, ta nourrice, ſon mari, & quelques autres perſonnes qui avoient contribué à te ſauver. Nous nous embarquâmes, nous arrivâmes la même nuit à *Calais*, & en deux jours à *Paris*.

Je connoiſſois à la cour d'Angleterre un honnête homme, à qui j'écrivis pour lui demander ce qui s'étoit paſſé, & voici ſa réponſe que j'ai toujours conſervée avec ſoin. En diſant cela, il tira une lettre de ſa poche, & lut :

Le Roi ſurpris de la noble hardieſſe avec laquelle vous étiez venu braver en ſa préſence ſon favori, & touché des larmes & des regards careſſans de l'enfant, qui ſembloit lui demander la vie, dit qu'il vouloit qu'on veillât à ſa conſervation, & me chargea de ce dépôt précieux. Vous ne doutez pas que je ne le garde comme la choſe du monde la plus ſacrée, quoiqu'il m'en puiſſe arriver.

Mon ami, m'écrivant cela, prévoyoit qu'il alloit être, avec toi, l'objet de la fureur de ton ennemi; mais il étoit au-deſſus des craintes vulgaires : nous eûmes enſemble un commerce de lettres réglé, il m'apprit ſur-tout ce qui

regardoit les détails que je vais te rendre en peu de mots.

Le Roi, toujours gouverné par ſon favori, ſe laiſſa perſuader que tes parens étoient coupables de haute trahiſon, & qu'il falloit éteindre leur race. Cependant, comme il avoit promis qu'il te conſerveroit, le parti qu'on lui conſeilla fut de te faire enfermer juſqu'à quinze ans dans une cage de bois, & de te faire conduire alors dans cette iſle déſerte où tu mourrois ſans poſtérité. Celui à qui le Roi avoit remis ta garde, fut exilé peu de temps après, & jouit actuellement, dans ſa retraite, d'une douce & paiſible vieilleſſe. Il demanda inſtamment la permiſſion de venir quelquefois te voir dans ta priſon, par un petit trou qu'on avoit laiſſé au haut de ta cage. Cette permiſſion lui fut accordée, & il ne manqua pas d'en profiter.

Avant que tu arrivaſſes dans cette iſle, on y avoit fait faire une grande chaſſe pour exterminer les bêtes féroces, s'il s'y en étoit trouvé; mais il ne s'y en trouva point. On défricha auſſi les endroits les plus couverts de broſſailles, on coupa des arbres, on te ménagea des promenades & des perſpectives, on ne tua point le menu gibier qui y étoit, & on y porta deux

cerfs & deux biches pleines : on auroit tâché de détruire les lapins, si l'on ne s'étoit apperçu qu'il y avoit dans cette isle, des fouines & des furets, qui suffiroient pour les empêcher de se multiplier trop. Le Roi vouloit que l'on pourvût de toute manière à ta sûreté, & même à tes plaisirs, & fit prendre pour cela les plus sages mesures. Enfin l'on t'embarqua, toujours dans ta cage, & l'on mit dans le vaisseau la pierre où est gravée l'inscription dont mon ami m'envoya en ce temps-là une copie.

Depuis quelques années tu savois deux mots que tu répétois souvent, c'étoit *qu'on l' laisse en r'pos, qu'on l' laisse en r'pos.* Un jour que l'on t'avoit porté à manger plus tard qu'à l'ordinaire, & que tu avois vu la manœuvre de l'armoire tournante qui étoit adaptée à ta cage, tu fis de grands efforts pour la tenir, lorsque l'on te l'eut fait tourner pleine de vivres ; & les hommes impitoyables qui te servoient, firent semblant, pour t'impatienter, de vouloir ramener le tour de leur côté, tu jettas un cri ; le Gouverneur de la prison accourut, & oubliant l'ordre qui était donné de ne t'approcher jamais

qu'en ſilence, il leur cria : *Qu'on l'laiſſe en r'pos, qu'on l'laiſſe en r'pos.*

Lorſque tu fus arrivé dans l'iſle, on y planta la pierre où eſt l'inſcription, on inclina ta cage, on enleva tout d'un coup le deſſus, & ceux qui t'avoient amené juſques-là, allerent à travers un bois rejoindre leur vaiſſeau qui les ramena en Angleterre.

Quelque temps après ton ennemi mourut : je revins dans notre patrie. Le Roi me chargea d'une commiſſion importante dans les Indes, & je n'ai pu trouver plutôt l'occaſion de venir te tirer d'ici.

Je fis à mon cher *Willams* des remercimens plus vifs & plus tendres que ne ſont ceux de la politeſſe; nous deſcendîmes tous à terre : nous conduiſîmes nos hôtes à la cabane, nous leur donnâmes un repas champêtre, & de bonne muſique On viſita tour à tour chacun de nos monumens, la ménagerie, l'endroit où l'on m'avoit pris au filet, ma cage, l'inſcription, mes fontaines, les cendres de mon feu éteint depuis plus de douze ans, la grotte où j'avois couché, la pierre du ſonge & l'arbre de l'amour (qui étoit déjà

grand,) le rocher de Dieu, ceux où j'avois entendu l'écho, celui ſur-tout que pour mon malheur, j'avois long-temps évité, & enfin celui d'où nous avions vu arriver le vaiſſeau.

Deux jours ſe paſſent en fêtes, en réjouiſſances : nous partons enfin, nous laiſſons *Euphémon* avec trois de nos enfans, & avec la famille qui venoit s'unir à la nôtre. Nous embraſſons, en pleurant, le bon vieillard & nos enfans. Nous promettons à l'un que nous viendrons lui fermer les yeux, & aux autres que nous viendrons gouverner leur jeuneſſe : nous les laiſſons paiſibles, tranquilles, ſans autre peine que celle de notre abſence, tandis que nous joignons à celle de les quitter, tous les périls de la mer, des écueils & des hommes. Je ne me réjouiſſois plus des balancemens du vaiſſeau, comme je faiſois autrefois dans ma cage, d'où je ne voyois pas combien cette eſcarpolette étoit dangereuſe. Nous eſſuyâmes une légere tourmente qui me fit autant de peur que l'horrible tempête de mon premier voyage m'avoit amuſé, du moins dans les momens où je n'entendois pas les cris plaintifs des matelots.

Les Journaux de voyages ſur mer &

même ſur terre, me paraiſſent aſſez minutieux & inutiles; je ne ferai point le Journal du mien. J'ai abrégé ce voyage autant que j'ai pu, pour revenir dans ma chere retraite. Je vais en abréger le récit, pour ne pas ennuyer les perſonnes qui prendront la peine de le lire.

Je vois un homme qui m'eſt cher.

Garder l'*incognito* en Angleterre étoit pour moi une choſe fort aiſée. Je priai *Willams*, au nom de l'amitié qui nous uniſſoit, de me faire voir ma patrie avant la France, & de me mener chez l'honnête homme à qui le Roi avoit confié le ſoin de mes premiers jours. Nous y allâmes, il étoit dans ſon jardin, il béchoit un coin de terre où il alloit ſemer du ſainfoin pour ſes abeilles; pluſieurs enfans du voiſinage l'environnoient, il cauſoit avec eux. *Willams* courut l'embraſſer, & lui dit: « Bon vieillard, de » qui j'ai reçu ſi ſouvent des leçons » de ſageſſe, je viens t'en marquer ma » reconnaiſſance. Je t'amene le nouvel » *Oedipe* que tu as ſauvé. Le voici avec » ſa femme & ſes enfans ». Je m'élance auſſi tôt vers le vieillard, il ſe laiſſe tomber dans mes bras, en s'écriant: « O » mon fils, je n'ai pris de toi qu'un

ſoin

» ſoin paſſager, tu m'as rendu un ſer-
» vice bien plus durable. Tes mains in-
» nocentes m'ont ouvert la porte de la
» liberté & du bonheur. J'ai été exilé,
» c'eſt-à-dire, j'ai ceſſé d'être eſclave.
» Je n'étois que ſujet, je regne depuis
» que je ſuis ici. Ah! que mon empire
» eſt agréable, & à moi & à ceux ſur qui
» je l'exerce! Voilà ma cour, ces en-
» fans; voilà mon peuple, ces abeilles
» & tous ces animaux paiſibles, qui
» ſemblent ſe félicitér de ce qu'ils par-
» tagent ma retraite ».

Dès malheurs retardent mon arrivée en France.

Nous ne reſtâmes pas long-temps en Angleterre, je voulois paſſer bientôt en France, & y ſéjourner le moins que je pourrois; car j'avois hâte de revenir dans L'ISLE DE LA PAIX, je commençois à la regretter; les mœurs des hommes me paraiſſoient plus corrompues, & par conſéquent leurs maux plus grands qu'*Euphémon* ne me l'avoit dit.

A la vue des malheureux je ſouffrois par ſympathie, par commiſération, & c'étoit déja beaucoup ſouffrir; mais je ne tardai pas à éprouver des peines bien

plus vives, des peines directes & personnelles. J'aimois trop ma chere *Julie*; j'avois lu avec elle dans notre isle quelques Romans tendres, & ces livres sont plus dangereux pour des amés honnêtes que ceux qui n'excitent qu'à la volupté & même à la débauche. Mon imagination s'exaltoit sur-tout depuis que je voyois d'autres femmes, que je voulois trouver toujours moins aimables que *Julie*, & d'autres hommes que je voulois qu'elle trouvât moins aimables que moi. L'amour exclusif que j'avois pour elle alloit jusqu'à l'héroïsme, c'est-à-dire jusqu'à la folie, & lui devenoit d'autant plus incommode, que l'on n'est pas amoureux de cette force-là sans être jaloux.

Des affaires obligeoient *Willams* à passer quelque temps dans un autre Royaume avant que d'aller en France; & comme nous nous étions promis de ne nous pas quitter, nous l'accompagnâmes à condition qu'il n'y resteroit pas long temps. Il y devoit rester plus long-temps que nous ne pensions, d'abord pour lui, & ensuite pour nous-mêmes.

En allant voir de nouvelles coutumes, de nouvelles mœurs, j'allois être aussi le plus malheureux des hommes: mais

je n'ai pas à m'en plaindre, j'allois apprendre à l'école de l'indigence & de la captivité un art divin qui ne s'apprend pas ailleurs; l'art de former un peuple libre, & qui ne fût point soumis à la fortune.

Notre ami *Willams* nous laissa dans une ville frontiere où il devoit nous venir reprendre peu de jours après; mais il fut arrêté & mis en prison pour une mauvaise manœuvre à laquelle on croyoit qu'il avoit eu part. Trois mois se passerent sans que nous eussions de ses nouvelles, (car il lui étoit défendu d'écrire.) Je ne savois où l'aller chercher; d'ailleurs on ne voyage pas sans argent, & il ne nous en avoit laissé que pour quinze jours, croyant n'être absent que huit ou dix jours (1). Ainsi nous nous trouvâmes nous & quatre enfans réduits à vivre dans une auberge, sans argent, sans amis, sans aucune ressource. *Julie* étoit belle, notre misere me faisoit craindre qu'elle ne fût pas incorruptible; j'étois sûr qu'elle seroit attaquée vivement; vous allez juger par son portrait si elle ne devoit pas l'être.

(1) On nous avoit fait en Angleterre quelques remises, mais nous les avions fait passer en France, où elles devoient nous être nécessaires.

Portrait de Julie.

Quoiqu'elle ne ſoit plus dans la premiere jeuneſſe, elle en a encore toute la fraîcheur ; lle a autant d'embonpoint qu'il en fuat. Des cheveux châtains, bien plantés, relevent la beauté de ſon front; deux ſourcils, peints par l'Amour, couronnent deux grands yeux, d'où il lance tous ſes traits. Heureuſement pour ceux qui la voient, elle a le nez un peu gros : elle en eſt fâchée, mais elle a tort ; elle ſeroit trop belle, ſi elle n'avoit pas ce léger défaut ; & combien encore n'en eſt-elle pas dédommagée par la petiteſſe de ſa bouche, le vif incarnat de ſes levres, & l'air gracieux & tendre dont elle ſourit, même ſans y penſer, (ſi tant eſt qu'une jolie femme n'y penſe pas toujours)? Son haleine eſt douce, ſes dents ſont belles & bien rangées, elle a le viſage d'un ovale charmant ; le deſſous de ſon menton, ſa poitrine, ſa gorge forment des contours ſi délicats & ſi beaux, que la volupté ſeule peut en avoir tracé le deſſin, & l'avoit ſuivi : elle a le bras un peu menu, mais bien arrondi, bien fait, & la main bien agréable, ſans être exactement belle. Sa peau eſt très-fine, très-

blanche, ſa taille eſt noble & dégagée. On apperçoit, malgré ſes habits, que cette taille eſt terminée par la plus belle hanche, par la plus belle chûte de reins qu'il ſoit poſſible de voir. Elle a la jambe & le pied comme *Vénus* même.

Suite de mes malheurs.

Pour l'affranchir des dangers auxquels je la voyois expoſée, tout me paraiſſoit poſſible & permis. Je voulois, à quelque prix que ce fût, conſerver ſes jours & les miens, & ceux de nos enfans. *Il faut que je vive*, me paraiſſoit alors, & me paraîtra toujours, un mot ſacré que tout homme a droit de prononcer & de ſoutenir.

Il y avoit plus d'un mois que *Willams* étoit parti. Nous avions déja vendu preſque tous nos habits & notre linge. Nous n'avions plus de crédit, nous vivions dans un grenier. Quel état pour un homme qui, depuis l'âge de quinze ans, n'a ceſſé d'être en poſſeſſion d'un vaſte empire, où ſa vue n'a jamais été arrêtée que par les dernieres limites de l'horiſon !.. Les petits ouvrages de *Julie*, (& que peut-on faire quand on eſt réduit au déſeſpoir ?) ne ſuffiſoient pas pour le quart de notre ſubſiſtance.

Je cherchai auſſi du travail, & je ne trouvai perſonne qui m'en donnât. Je n'étois pas entierement inſtruit des loix: j'eus le malheur d'en enfreindre une que je connaiſſois bien un peu; mais le déſeſpoir & la miſere m'aveuglerent en ce moment... Je fus livré à la juſtice, & conduit en priſon. J'y étois depuis pluſieurs jours, que *Julie* ne le ſavoit pas encore. Elle mouroit d'inquiétude, & ne pouvoit ſoupçonner ce qui m'étoit arrivé; je lui avois caché avec ſoin mes démarches.

Il n'y a qu'un amant, & un amant jaloux; il n'y a qu'un pere tendre, qu'un homme libre & accoutumé à l'être, & digne de l'être, qui puiſſent concevoir ce que je ſouffrois dans ma priſon... *Julie* apprend où je ſuis, obtient la permiſſion de me voir. Je parais devant elle. J'ai eu aſſez de force pour ſoutenir cette ſcene accablante, parce qu'il le falloit, mais je ne la décrirai pas: il n'y a que les malheurs ordinaires que l'on ſe rappelle, dit-on, avec plaiſir; mais ceux-là même je les efface autant que je peux de ma mémoire. Cependant pour rendre mes malheurs utiles aux perſonnes qui me liront, & les tenir en garde contre ceux qui pourroient leur arriver, je me fais la vio-

lence de m'en rappeller quelques-uns. Je dirai donc que ma premiere entrevue avec *Julie* fut un assemblage de tout ce que l'amour, la pitié, la douleur, le désespoir, les passions les plus tendres & les plus violentes, peuvent produire dans de belles ames.

Julie alloit me quitter; on la pressoit de sortir, & ses larmes n'adouciſſoient pas les tigres qui me gardoient. Je lui avois demandé de quoi elle vivoit depuis ma détention; elle m'avoit répondu que sur les promesses qu'elle faisoit de payer, quand notre ami seroit revenu, on vouloit bien lui faire un peu de crédit. Je lui demandai encore ce qu'elle deviendroit, si cette ressource lui manquoit; elle me dit, qu'une honnête & vertueuse femme de son voisinage, lui avoit aussi promis qu'elle ne l'abandonneroit pas..... Je leve & j'agite brusquement mes chaînes; je prends sa main, je la serre, je lui jette un regard farouche & tendre.—Est-il bien vrai que ce soit une femme qui t'offre ces secours? Oui, —mon ami, me dit-elle en couvrant de baisers mes mains & mes chaînes, oui, c'est une femme, elle se nomme *Zelmire*; je veux que tu la connaisses quand tu seras libre..... Elle mit dans cette réponse une naïveté,

une candeur qui me ravirent : deux ruiſſeaux de larmes que le déſeſpoir & la jalouſie avoient arrêtés, coulerent de mes yeux ; il me fallut quitter *Julie* ; je pleurai le reſte du jour & la nuit toute entiere.... Non, la pluie la plus douce qui tombe après des chaleurs exceſſives, n'eſt pas à la Nature ce que cette effuſion de larmes fut à mon cœur. Juſques-là il avoit été flétri, je le ſentis renaître, je commençai à me trouver en état de méditer, de réfléchir. Je voyois tous les deux ou trois jours *Julie*, & même nos enfans, (qu'elle avoit eu la prudence de ne me pas amener la premiere fois qu'elle m'étoit venue voir), & je les voyois ſans ſuccomber au chagrin : mon ame ſe montoit peu à peu au ton du malheur.

Cependant les juges de *Willams* ſe ſouvinrent de lui ; ils examinerent enfin les pieces de ſon procès ; ils s'apperçurent qu'on l'avoit pris pour un autre, & lui dirent qu'il étoit libre. Il oſa demander des dédommagemens & une réparation d'honneur : on le condamna à cent écus d'amende, & à quinze nouveaux jours de priſon. Il paya l'amende, reſta encore quinze jours en priſon, ne demanda plus rien, & revint nous trouver.

J'apprends ce que vaut un morceau de pain.

Un des derniers jours de ma détention, & lorſque je commençois à eſpérer que je ſerois bientôt libre, il arriva à mes gardiens de m'oublier. Le moindre défaut de ces gens-là, eſt d'être peu ſoigneux. Il m'eût été inutile de peſter, d'entrer en fureur; j'étois dans un eſpéce de tombeau, d'où mes faibles cris ne pouvoient parvenir juſqu'au ſéjour des vivans.

Je gémiſſois lorſque j'entendis le murmure infernal des véroux & des clefs; & ce murmure me parut preſque agréable. Un Guichetier ouvre ma porte, & me demande en riant, ſi je n'étois pas mort. Voilà du pain & de l'eau, me dit-il, on prétend que vous ſortirez bientôt d'ici; moi je n'en crois rien, mais mangez toujours.

La lumiere pâle qui perçoit, entre deux énormes barreaux de fer, la voûte de mon cachot, ſuffiſoit pour me laiſſer voir le morceau de pain que je tenois. Je venois d'en dévorer la moitié ſans réfléchir, ſans aucun ſentiment diſtinct; mais lorſque j'eus calmé l'irritation de mon eſtomac, je me mis à conſidérer

mon pain.... Je ne mourrai donc pas, m'écriai-je, voilà de quoi me rendre la vie..... Il y a, repris-je, après un moment de silence, il y a des hommes à qui ce moyen facile d'entretenir la vie, manque absolument..... Et cela arrive, parce qu'on ne leur laisse ni la liberté, ni les moyens d'en gagner; & cela arrive tandis que d'autres hommes abondent d'un superflu qui les importune, & dont ils ne veulent pas se débarrasser, même en faveur de leurs freres mourans de faim..... Oh! quand serai-je dans mon isle, où j'espere que cette abominable dureté de cœur n'aura jamais lieu!... J'avois, il y a quelques instans, l'ame flétrie, & je sens renaître mon courage, (continuai-je, en regardant mon pain); il y a donc une sorte de gloire à tenir du pain, & à pouvoir dire *je mange*..... Oui, & je suis persuadé que ce qui donne aux gens riches un air de fierté & d'assurance, que les pauvres n'ont pas, c'est que les premiers sont à-peu-près sûrs de ne jamais manquer de pain, & que les autres peuvent craindre d'en manquer.... Qu'un homme est heureux quand il a du pain (1).... & sa liberté.... & sa

(1) J'ignorois alors ce que je sais à présent;

femme & ſes enfans, ajoutai je avec un profond ſoupir!

Tous ces biens m'alloient être rendus enſemble, j'allois redevenir parfaitement heureux, pour ne plus ceſſer de l'être.... *Willams* venoit d'arriver.

Je dois l'honneur & la vie à un Prince bienfaiſant.

Le ſecours de mon ami m'étoit extrêmement néceſſaire. Dès qu'il fut la condamnation infamante dont j'étois menacé, il alla en poſte à la capitale, & s'étant préſenté à un des plus grands ſeigneurs de la Cour, qu'il ſavoit être bienfaiſant, il lui dit avec une fermeté noble & reſpectueuſe : « Le premier » avantage des grands, eſt de pouvoir » ſervir les malheureux. Il s'en trouve » un aujourd'hui, dont le malheur pa-

---

& ce qui me conſole un peu ſur le malheur des pauvres, c'eſt que la nouvelle politique de la liberté du commerce & de la juſte répartition de l'impôt, tend à une révolution douce & peu ſenſible, qui égalera, juſqu'à certain point, les fortunes, d'où il arrivera qu'on ne verra plus la richeſſe exceſſive inſulter à l'indigence, deux états qui font le malheur, & de la ſociété en général & en particulier de ceux qui ſont expoſés à périr, les uns de jouiſſances & les autres de privations.

» raît un crime aux yeux de la Juſtice, » qui ne peut voir que les dehors. Cet » homme eſt mon ami, je viens » vous prouver ſon innocence ; il a » droit de prétendre à votre protec- » tion ». Le Prince ayant examiné l'affaire, reconnut que je n'étois pas coupable, écrivit à mes juges, & je fus abſous.

Le premier uſage que je fis de ma liberté, fut d'aller remercier notre amie *Zelmire* & mon illuſtre libérateur. Nous nous jettâmes à ſes genoux, *Julie*, mes enfans & moi. « Seigneur, lui dis-je, » nous ſommes à vous ; nous vous de- » vons la liberté, l'honneur, le plaiſir » de nous retrouver enſemble, & par » conſéquent plus que la vie même ». Nos larmes ajouterent à ce diſcours ce que la plus ſublime éloquence ne dit jamais qu'imparfaitement. Le Prince nous aſſura qu'il partageoit notre bonheur ; il répandit des larmes de tendreſſe.

En ſortant de ſon palais, de ce temple de l'humanité, nous partîmes pour la France. Ne perdons plus de temps, nous dit *Willams*, allons à *Paris*..... Quoi, repris je triſtement, quoi donc, encore une ville, & la ville la plus tumultueuſe de l'univers ! Ne verrai-je

donc plus que des villes ou des prisons! Donnez-moi quelques jours pour reposer mon cœur & ma vue sur des objets champêtres, dussé-je rester un peu moins à *Paris*, & que m'importe d'y rester moins?.... Passons par la Flandre, ajoutai-je, *Euphémon* m'a dit que c'est le plus beau pays du monde; de-là il m'a tracé ma route par la Picardie (1). Nous trouverons entre *Sainte-Maxence* & *Senlis*, une petite campagne que l'on nomme *Fleurines*. J'y ai voué une délicieuse retraite de quelques jours.

Willams consent à tout cela, nous partons; & après avoir traversé la Flandre & la Picardie, nous arrivons à *Fleurines* au mois d'Août.

Cette terre est à onze lieues de *Paris*, elle est environnée de toutes parts de la belle forêt d'*Hallatte*, que traversent, en tout sens, mille routes tirées au cordeau. Un des plus grands hommes du siecle dernier, le Czar *Pierre*, appelloit cette forêt un jardin. Il s'en trouve peu d'aussi beaux; l'art ne s'y laisse qu'entrevoir, il n'y dérobe à nos yeux aucun des charmes de la Nature; il ne fait que

(1) Il m'avoit conseillé, en supposant que je dusse aller directement d'Angleterre en France, de voir la Flandre.

les mettre dans un plus beau jour, & en augmenter l'éclat. On admire avec raiſon les jardins de l'Empereur de la Chine, qui ſont un abrégé de l'univers, & une exacte imitation de la Nature, ſans aucune ſymmétrie, ſans aucun ordre apparent. Le jardin dont je parle eſt bien plus admirable encore, & par ſon étendue immenſe, & par la variété qui y regne. Il eſt coupé de hameaux, de bourgs, de villes même; la riviere d'*Oiſe* eſt un ſuperbe canal qui le parcourt, le borde & le termine en pluſieurs endroits. *Fleurines* eſt un de ces hameaux délicieux. L'air pur & vif que l'on reſpire ſur-tout dans les lieux les plus hauts de cette habitation bocagere, & dans toutes celles qui l'environnent, rend les hommes plus gais, plus ſains, plus vigoureux; les femmes plus belles, plus enjouées, plus aimables: la beauté s'y reproduit ſous toutes ſortes de formes. J'y ai vu des beautés tendres, j'en ai vu de ſémillantes, (beaucoup plus de ces dernieres, & elles me paraiſſent préférables.) J'y ai vu des beautés délicates, ce que l'on peut appeller des miniatures. J'y ai vu auſſi des beautés mâles, de ces beautés Grecques ou Romaines, dont les modéles deviennent plus rares que jamais en France,

parce que l'on n'y vit plus de maniere à former des corps robuſtes. Il ſemble que nous ignorions que la beauté forte ſoit la ſeule réelle, la ſeule que l'amour traite bien.

A une lieue de *Fleurines*, vers l'occident, eſt l'ancien château de *Verneuil-ſur-Oiſe*, & un peu plus loin, celui de *Chantilly*. Le premier a été habité par *Henri IV*, & la belle Ducheſſe de *Beaufort*. Les Plaiſirs & les Amours voltigent, en pleurant, autour des ruines de ce temple, où ils ont reçu tant d'hommages.

Chantilly eſt un château magnifique, embelli par le grand *Condé*, & qu'habite maintenant ſon petit-fils (1). Ce qui me devoit paraître, & ce qui me parut en effet le plus agréable à *Chantilly*, c'eſt le grand baſſin, la caſcade, la ménagerie & la laiterie. Ce qui me parut le plus beau, le plus majeſtueux, c'eſt la pelouſe, les écuries & l'arcade qui les termine du côté du château. Mais ce que j'ai trouvé de divin dans ce château, ce ſont ces trois vers de *San-*

(1) Ces deux Héros que nous, contemporains du dernier, diſtinguons bien, la poſtérité les prendra ſouvent l'un pour l'autre; mais ce ſera une erreur très-légere.

teuil, gravés ſur le piedeſtal d'une ſtatue du grand *Condé*:

Quem modo pallebant fugitivis fluctibus amnes
Terribilem bello, nunc docta per otia Princeps
Pacis amans, lætos dat in hortis ludere fontes.

Des vers comme ceux-ci, où tout eſt ſublime, juſques, pour ainſi dire, à la cadence des mots, de tels vers ſont l'écueil & le ſupplice des traducteurs; je les rendrai le moins faiblement qu'il me ſera poſſible. « A ſon aſpect, les » fleuves effrayés remontoient vers leurs » ſources. Il dépoſe ſon tonnerre, il » tend aux Arts une main careſſante, » & les fleuves ſe changent en fontai- » nes pour venir jouer dans ſes jardins ».

Près de *Chantilly* eſt *Saint-Firmin*, où l'on voit pluſieurs maiſons de campagne très-riantes, entr'autres, celle d'un homme célèbre, l'abbé PREVOST.

Au pied des montagnes de *Verneuil*, vers l'orient, eſt une vallée peu profonde & très-agréable. Elle eſt terminée au nord par la riviere d'Oiſe & au midi par la forêt d'*Hallate*, qui forme en cet endroit un amphithéatre immenſe. On voit au milieu de cette vallée le château de *Beaurepaire*, dont le jardin & le parc ſon bornés par la riviere; ce qui,

vu du château, produit un très bel effet.

Fleurines, si bien avoisiné à l'orient, l'est bien aussi au nord & au couchant. L'ancienne ville de *Pont-Sainte-Maxence* (autrefois *Pont-Saint-Pierre*), fut célébre par des guerres, par des meurtres, sur-tout dans les tems affreux de la Ligue. Elle étoit alors une forte barriere, qui fermoit le passage de l'Isle de France à la Picardie & à la Flandre: elle est à présent un passage libre & agréable; ses environs sont charmans; elle a d'un côté la vallée de *Beaurepaire* & de *Verneuil*, & du côté opposé l'Abbaye Royale du *Moncel*, *St. Gervais*, toute la vallée de *Ponpoint*, *Robertval* & *Verberie*, d'où l'on entre dans la forêt de *Compiegne* (1)..... Je voudrois pouvoir décrire ici tout ce qui m'a charmé sur les bords de la riviere d'Oise & particulierement *Frenoy*.

---

(1) Cette Forêt est une des plus belles de l'Europe; mais il y faut sur-tout voir *la route du Puits du Roi*, c'est un berceau de plus de cent pieds de largeur, dont l'étendue est de deux lieues, il a quelques petites sinuosités, qui épargnent à la vue l'ennuyeuse monotonie d'une ligne droite si longue. Il est bordé d'arbres aussi anciens que la terre.

(1) Le *Fayel*, le *Pleſſis Villette*, *Fontaine-le-Comte*, &c. Mais revenons à *Fleurines*, dont je crois devoir dire deux mots, avant que de raconter ce qui m'y eſt arrivé. Ce village eſt un peu couvert du côté de l'orient par une montagne, où l'on voit près d'une ancienne Egliſe, nommée *S. Chriſtophe*, (2) qui eſt le centre de pluſieurs belles

(1) Près d'un Calvaire élevé ſur une montagne, vis-à-vis l'Abbaye du *Moncel*, on voyoit encore il y a trente ans, un arbre contre lequel *Henri IV*, s'étoit, dit-on, appuyé en pleurant à la vue du village de *Frenoy*, dévoré par les flammes que les Catholiques y avoient jettées, ſans qu'il lui fût poſſible de ſecourir les malheureux qui périſſoient. On devroit bien élever à la place de cet arbre un monument.

(2) Dans un tems où les Princes croyoient ſanctifier les lieux où ils bâtiſſoient des monaſteres, le Prieuré de *Saint-Chriſtophe* fut fondé dans une petite Ville du même nom. Saint-Chriſtophe n'eſt à préſent rien moins qu'une Ville, mais il eſt quelque choſe de bien plus admirable, il eſt un point de vue, j'oſe dire, céleſte; car de l'autre extrémité des routes de la forêt qui s'y terminent, il ſemble, par l'effet de la perſpective, que l'égliſe de Saint-Chriſtophe, autour de laquelle il n'y a plus, comme autrefois, une multitude de maiſons, ſoit portée ſur un nuage.

Cette montagne eſt connue dans l'Hiſtoire, pour avoir été le berceau d'un Ordre de Che-

route de la forêt d'*Hallate*, un château moderne très-agréable. Pendant mon séjour à *Fleurines*, j'ai été plusieurs fois à *Pont* & à *Senlis*, où j'ai vu quelques personnes d'un mérite distingué.

Tels sont, à-peu-près, les environs de *Fleurines*; l'amitié, la reconnaissance, le respect que je dois à leurs habitans les plus considérables, & le témoignage qu'un honnête homme rend toujours si

---

valerie. Un Roi de France, nommé Jean II, lequel regna en 1350, voulant faire revenir à lui les Seigneurs de sa Cour, dont il n'étoit pas aimé, institua l'Ordre de l'*Étoile*, auquel il donna pour devise: MONSTRANT REGIBUS ASTRA VIAM. *Les étoiles dirigent la marche des Rois.* Cette devise qui faisoit allusion au voyage des Mages à *Bethléem*, devoit d'autant plus flatter les nouveaux Chevaliers, que le Roi, en les présentant, sont l'emblême des astres, sembloit leur promettre de les consulter désormais & de les prendre pour guides. La Chartre d'établissement de cet Ordre, est datée de *Saint-Christophe* en *Hallate*. Le lieu d'assemblée des Chevaliers étoit à *Saint-Ouen*, près de *Paris*. On multiplia tellement le nombre des Chevaliers, que cet honneur cessa d'en être un; & enfin l'Ordre s'éteignit en 1460, ou du moins il n'existe plus que dans trois Chevaliers, qui sont, l'un à la tête du Guet de *Paris*, l'autre de celui de *Lyon* & le troisieme de celui d'*Orléans*. A l'Ordre de l'Étoile a succédé celui de *Saint-Michel*.

volontiers à la vérité, exigeoient également de moi ce que je viens d'en dire.

Nous paſſâmes très-agréablement quinze jours à *Fleurines* dans une petite maiſon mi-payſanne, mi-bourgeoiſe, où nous étions attendu depuis long-temps. C'eſt la partie de mon voyage, dont le ſouvenir m'eſt le plus cher. *Willams*, accoutumé au tumulte, au faſte des cours & des villes, trouva ſi beau ce ſéjour tout champêtre, que quand il en fallut partir, il eut autant de regret que moi de le quitter..

Une heure après notre arrivée, nous fûmes nous promener dans la forêt. Mes enfans pleurerent de joie en y entrant; ils crurent y reconnaître leur patrie. Ce ſpectacle nous arracha auſſi quelques larmes à *Julie* & à moi. Ni *Willams*, ni nos hôtes, n'eurent point de peine à deviner la cauſe de nos larmes, ils en furent attendris. Deux amis qui vivoient enſemble, étoient nos hôtes; l'un des deux, ſans rien avoir de cette farouche miſantropie, que l'on ne ſauroit éviter avec trop de ſoin, ſe piquoit d'être un peu ſingulier, & ne prouvoit pas mal qu'il avoit raiſon de l'être. Il avoit acquis, par des malheurs, une eſpece d'indifférence

philoſophique. Il avoit entrepris de ſe faire un bonheur ſolide, qui ne dépendît ni du monde, ni de la fortune, & il réuſſiſſoit à ſe le procurer. (Je plains beaucoup ceux de mes Lecteurs à qui cela paraîtra difficile à croire.) Lui & ſon ami étoient mariés. Il eſt quelquefois bien triſte d'être marié, ſurtout dans les pays où l'on défend le divorce; mais il eſt plus affreux encore de n'avoir ni femme, ni enfans; car c'eſt être ſeul ſur la terre.

Voici comment vivoit notre hôte, & comment nous vécûmes chez lui. On jugera s'il étoit heureux, & ſi nous avons dû le quitter à regret.

Il ſe couchoit de très bonne heure, & ſe levoit avec le jour, c'eſt-à-dire, en ce temps-là, entre quatre & cinq heures. Dès qu'il étoit levé, il alloit, ou ſur la montagne voir le lever du ſoleil, ce qui lui faiſoit paſſer agréablement une demi-heure, ou ſi le temps étoit nébuleux, il commençoit une demi-heure plutôt à ſervir ce qu'il appelloit ſes amis, les animaux de ſa petite baſſe-cour. Il les avoit apprivoiſés, & ils lui venoient demander à manger dès qu'il y entroit. Cet amuſement qui duroit environ un quart d'heure, étoit ſuivi d'une promenade avec ſes éleves,

(1) s'il faiſoit beau, c'eſt-à-dire, s'il ne pleuvoit pas à torrens; car il ne connaiſſoit de pluie que celle-là. S'il pleuvoit trop pour ſortir, il faiſoit un concert avec ſon ami; il employoit enſuite une ou deux heures, ou à travailler dans ſon jardin, ou à faire des tuiles avec des bonnes gens de ſon voiſinage; après quoi il venoit déjeûner de bon appétit, ce qui ne lui manquoit jamais. Le déjeûner étoit ſuivi du travail des enfans; ce travail duroit deux heures le matin & autant l'après-dîner. Il différoit peu de celui des enfans de *Lindor*, dont il ſera bientôt parlé.

Entre cet exercice & le dîner, *Sainval* (c'eſt ainſi que ſe nommoit notre hôte), employoit une heure ou une heure & demie à quelque lecture amuſante. L'après-dîner n'étoit guères que le double de la matinée; au reſte, *Sainval* ne s'aſſujettiſſoit à aucune regle que pour l'exercice des enfans; il diſoit que pour tout le reſte, il aimoit à ne ſavoir pas la minute d'auparavant ce qu'il alloit faire, & qu'il faiſoit toujours ce qui lui plaiſoit le plus; mais

(1) Il s'étoit chargé de quelques-uns par des raiſons qu'il dira bientôt.

que, ſans y penſer, il ſe trouvoit aſſez ordinairement faire les mêmes choſes aux mêmes heures.

Un jour qu'il nous racontoit, en dînant, quelques traits de ſon hiſtoire, il nous dit qu'autrefois il avoit écrit, qu'il avoit fait pluſieurs volumes, que cet art ſublime lui avoit plu, & lui plaiſoit encore; mais qu'il s'applaudiſſoit, à certains égards, de n'y avoir pas excellé, parce qu'il remarquoit que même les meilleurs livres ne hâtoient guères les progrès, ni de la raiſon, ni de la vertu; qu'il avoit préféré d'élever quelques enfans de différentes conditions; qu'il les élevoit ſans pédantiſme; qu'il les élevoit ſelon la Nature, ſelon la Religion, ſelon les loix de la ſociété, toutes choſes que l'on peut concilier; & que ces enfans, bien inſtruits, ayant l'eſprit orné de quelques talens agréables, commençoient à ſe répandre dans les villes & les campagnes voiſines, où ils faiſoient déja plus de bien que n'en auroient pu faire ſans eux les plus belles bibliothèques, & que celles-ci, aidées de ces interprètes vivans, commençoient auſſi à devenir beaucoup plus utiles. Il nous dit encore qu'il faiſoit faire à ſes enfans beaucoup d'exercices, pour leur aſſurer une ſanté robuſte; que

lui, *Sainval*, n'avoit jamais été malade, parce qu'il vivoit ſobrement, & couroit beaucoup, même dans les plus mauvais temps : cela me fit ſouvenir de l'anecdote ſuivante, que je lui racontai.

Un Guèbre, avec qui nous avions voyagé quelques jours ſur mer, nous dit d'où il étoit parti au lever du ſoleil, pour venir joindre notre vaiſſeau qu'il ſavoit être au port : on calcula le chemin qu'il avoit eu à faire, & le temps qu'il y avoit employé; il ſe trouva qu'il avoit fait environ quinze lieues en ſix heures. Quelqu'un lui demanda combien de fois il s'étoit arrêté pour ſe repoſer ou ſe rafraîchir en chemin? Il ſavoit quelques mots de français, il répondit : « Point. Oh! de par *Zoroaſ-* » *tre* (1), nous bien courir, ſans faim, » ſans ſoif, avec la même haleine, parce » que nous vivre bien, nous point carna- » ciers (2). Nous manger des plantes » & des fruits, & boire de l'eau tout » ſimplement ».

Il vint chez *Sainval*, quelques jours après notre arrivée, un de ſes amis,

(1) *Zoroaſtre* eſt aux Guèbres ou Gaures, peuple diſperſé en Aſie, ce que *Mahomet* eſt à la plûpart des autres peuples des Indes.

(2) Les Guèbres ne mangent point de viande.

nommé

nommé le Baron de *Dorville*, autrefois riche, & qui ne l'étoit plus. Il resta avec nous jusqu'à notre départ. Nous nous promenâmes plusieurs fois ensemble lui & moi. Je lui racontai mon histoire; il me raconta la sienne qui me parut intéressante; je vais la rendre le plus brièvement que je pourrai.

Histoire d'un jeune homme mal élevé.

Quelques-uns de mes amis, me dit-il, m'accusent d'être un peu singulier, & ils ont raison. Ils voudroient que je me corrigeasse, & je tâcherois de le faire, si je n'étois persuadé qu'une forte dose de singularité doit entrer dans la composition d'un honnête homme, jusqu'à ce que tous le soient, (& tous le seront quand ils auront un peu de logique.) Je n'ai cessé d'être sot, d'être orgueilleux, d'être méchant, que depuis que l'infortune m'a dessillé les yeux. Que l'on réforme les loix, & surtout l'éducation qui pétrit les cœurs dans sa main; j'espere qu'alors ils prendront la tournure que les malheurs & la réflexion ont donnée au mien, & sans changer de maniere d'être, je cesserai tout d'un coup d'être singulier.

Voilà tout ce que je vous dirai de mon caractere ; vous le développerez dans les événemens de ma vie, & dans les circonſtances qui les ont fait naître.

J'étois riche, & je ne le ſuis plus. Quand j'étois galonné & fort impertinent, ce qui ajoute encore au pouvoir des galons, rien ne me réſiſtoit, je réuſſiſſois en tout, je parlois haut, & je me faiſois écouter ; chaque ſotiſe que je diſois étoit un oracle. J'avois autour de moi de beaux eſprits, des flatteurs, des eſclaves. Dès que je ſuis devenu pauvre, j'ai été trop heureux qu'un ſeul chien, que j'avois élevé, ait bien voulu me faire l'honneur de me reconnaître. Il eſt vrai qu'il m'a marqué plus d'attachement que n'auroit pu faire le meilleur ami. Auſſi verrez-vous dans la ſuite du récit que je vais vous faire, que j'ai érigé un monument à ſa mémoire. Je ſuis devenu pauvre, parce que j'ai eu des amis, & ſur-tout un pere, une mere, & un précepteur.

C'eſt à regret que je parle mal des auteurs de mon exiſtence : je ſuis trop ſingulier pour ne pas ſavoir tout ce que je leur dois, pour ne pas chérir & reſpecter leur mémoire. J'éprouve, en penſant aux maux qu'ils m'ont faits, non de l'indignation, mais de l'atten-

driſſement, mais de la pitié. Ils avoient été eux-mêmes fort mal élevés, & j'étois leur fils unique; quelle éducation pouvois-je attendre?

Je n'aurai que trop de ſcenes ſérieuſes à vous rapporter: je veux vous parler gaiement au moins de mes premiers malheurs: il vaut mieux rire que pleurer (1). La joie eſt le baume de l'ame, la triſteſſe en eſt le poiſon.

Virgile, que j'ai heureuſement commencé à lire dans un âge où la plûpart des jeunes gens commencent à l'oublier; *Virgile* nous peint, à la naiſſance du fils de *Pollion*, tout ce qui l'environne, tous les êtres même inſenſibles, contribuant à l'envi à faire un jour de cet enfant un héros, un demi-dieu. Hélas! je fus bien la parodie du fils de *Pollion*; tout ſembloit ſe réunir pour me rendre au moins le plus fat & le plus ſot de tous les hommes.

Mon pere & ma mere, *ſauf le reſpect que je leur dois*, étoient tout au

(1) Nos Romans, nos Héroïdes, & nos Drames atroces, ſont une preuve que nous aimons mieux pleurer que rire, mais cette dépravation ne durera pas, j'aime du moins à l'eſpérer.

plus de bonnes gens, & leur château une taniere. Ce n'eſt pas ſa vétuſté qui m'offenſe, & qui me lui fait donner ce nom, c'eſt que véritablement il ne contenoit que des ours.

J'avois auſſi dans mes premieres années, une grand'mere maternelle, qui, *ſauf le reſpect que je lui dois*, me traitoit avec une bénignité à faire un jour de moi le plus mauvais ſujet du royaume.

Les gens qui compoſoient en même-temps la haute & la baſſe-cour de mon pere, (car il ne voyoit perſonne) étoient auſſi ſtupides & auſſi méchans qu'ils pouvoient l'être dans leur eſpece; & c'eſt beaucoup dire.

La femme de chambre de ma mere, qui étoit acceſſoirement celle des poules & du menu bétail, en quoi je ferois bien fâché de la blâmer, ſe prit de paſſion pour moi dès ma naiſſance, & m'en donna ſucceſſivement toutes les preuves que mon âge pouvoit lui permettre, en quoi je la blâme très-fort.

Lorſque mon pere & ma grand'mere moururent, j'étois ſi jeune, qu'à peine m'en ſouviens-je: c'étoit deux ſources de malheur taries pour moi, mais il m'en reſtoit encore trop.

Je crois que j'eus un hiſtoriographe chargé d'écrire toutes les ſotiſes & les

gentilleſſes que je ferois depuis ma naiſſance juſqu'à l'âge de raiſon; au moins le compte exact & prolixe que l'on m'en rendit, lorſque je fus en état de l'entendre, me donne-t-il lieu de le croire. On me dit, entr'autres choſes, que je battois ma nourrice; je ne m'en repentis pas alors, parce que j'étois méchant, je ne m'en repens pas encore aujourd'hui, mais c'eſt par une raiſon bien différente; c'eſt parce que je ſens que je vengeois ſans le ſavoir, la Nature & ſes droits les plus ſacrés. Pourquoi n'étois-je pas nourri dans le même ſein où j'avois été formé? Pourquoi me donnoit-on une nourrice mercénaire, que je ne connaiſſois pas? Pourquoi auſſi m'emmailloţoit-elle? Les hommes doivent recevoir la liberté en même-temps que la vie. On leur met des entraves avant même qu'ils aient tout-à-fait ouvert les yeux à la lumiere; ils réclament contre cette violence, mais on abuſe de leur faibleſſe, on eſt inſenſible à leurs larmes. Je voudrois preſqu'avoir été en état de jetter ma nourrice par la fenêtre, & l'avoir fait.

Suppoſez-moi dans l'âge où je commençois à parler & à jurer. Tout ce qui s'eſt paſſé antérieurement eſt de peu de conſéquence. Je vous dirai ſeulement,

(& il vous auroit été aiſé de le deviner) que depuis ma mere juſqu'à la femme qui demeuroit à l'autre extrémité du village, j'étois peloté de main en main, que chacune *m'enpifroit* de ſon mieux, & ſi bien que l'on crut pour un temps que je ſerois condamné à rouler toute ma vie. Mais heureuſement mon intempérance me valut la petite vérole, qui me dégraiſſa & me dénoua ; elle me fit perdre auſſi des traits qui promettoient beaucoup, mais qui n'étoient pas néceſſaires pour les premieres conquêtes que je devois faire.

Juſqu'à ſept ou huit ans on me laiſſa barbotter avec les enfans de mon âge, & c'étoit fort bien fait. J'étois tantôt battant, tantôt battu, ſelon les circonſtances ; ainſi la juſtice s'obſervoit, & cela étoit encore très-bien ; mais on commença alors à nous dire, à mes camarades & à moi, que j'étois monſieur *le Baron*, parce que ma mere avoit un château, & que j'avois droit de battre ſans être battu, parce que j'étois monſieur le Baron. Cette nouvelle affligea mes amis, & me cauſa des remords ; mais ils s'accoutumerent à ce changement, & je m'y accoutumai encore plus aiſément qu'eux.

Le temps étoit venu où je devois du

noins apprendre à lire. Il fallut me lorer beaucoup cette pilule pour me la faire avaler. Le vicaire de la paroiſſe, qui étoit mon maître, ne m'approchoit jamais que les mains pleines de préſens, & mon livre bien caché dans ſa poche. Il me donnoit d'abord la moitié de ce qu'il avoit à me donner, & le reſte après la leçon. Quelquefois je recevois la moitié de ſes préſens, je lui arrachois l'autre, & je m'enfuyois; ma mere s'en amuſoit avec lui, & diſoit : *C'eſt un petit eſpiegle.*

L'abbé reſtoit à dîner avec elle; moi je dînois, partie dans la ſalle à manger, partie dans la cuiſine; nous étions tous contens.

Juſques-là ma façon de vivre étoit aſſez agréable, & fort peu criminelle; mais elle devoit me conduire aux plus grands excès, aux plus grands malheurs : on auroit dû le prévoir & m'en garantir; on ne le fit pas.

J'avois de l'eſprit, j'avois d'heureuſes diſpoſitions, qui, faute de culture, reſterent inutiles, & me devinrent même ſouvent nuiſibles. Quand on m'apprenoit mon catéchiſme, mes prieres, mes lettres, je faiſois ſemblant de ne me pas ſouvenir le lendemain de ce que j'avois ſu la veille, parce que je ſa-

vois bien qu'après cela il me faudroit apprendre autre choſe, qui me donneroit encore de la peine. Ce fut ſur ce beau principe que j'eus la conſtance d'épeler pendant deux ans.

Je jurois fort bien, je ſavois beaucoup d'autres choſes encore; je ſavois auſſi très-bien battre tout le monde, je buvois ſec, je fumois à toutes les pipes de la maiſon, je tirois avec tous les fuſils, je me donnois le plaiſir délicat de tuer des chiens & des poules, je commençois à ſavoir lire & même un peu écrire : voilà beaucoup de perfections, & je n'avois que treize ans. J'étois autant admiré d'une partie de mon village que déteſté de l'autre.

Un mien couſin qui ſervoit depuis quelque temps dans la milice, vint nous voir & trouva que j'étois *un joli drôle* ; ce mot me parut ſi flatteur, qu'il s'eſt gravé d'une maniere ineffaçable dans ma mémoire, où il avoit alors bien des places à choiſir, car elle étoit très-peu meublée d'idées ; auſſi végétois-je louablement (1), & devenois-je en effet *un joli drôle*.

(1) Je crois devoir étendre la penſée de *Dorville*, & dire : que quand on cultive trop l'eſprit des enfans, on ne le fait qu'au grand

Eh bien, cousin, me dit-il un jour, quand servirons-nous le Roi ensemble? Veux-tu toujours être paysan? Mais je t'avertis que pour entrer dans un corps d'officiers, & y paraître avec honneur, il faut avoir l'air dégourdi, savoir un peu danser, faire des armes, & même du latin. On ne sait pas où l'on se trouve; il n'y a pas jusqu'au latin qui ne puisse servir : je vais dire à ta mere qu'elle te donne des maîtres de danse & d'escrime, & un précepteur pour te décrasser, pour t'ôter ton air bête.

A l'égard de cet animal-là, c'est-à-dire de ton précepteur, songes à le traiter comme un chien, si tu ne veux pas qu'il te mene par le nez; je te dirai de quelle façon j'ai gouverné le mien, & j'espere qu'elle te plaira.

Dès qu'il eut dit à ma mere qu'il manquoit encore à son cher fils ces trois moyens pour devenir le plus aimable des hommes, elle pensa ouvrir tout-à-fait son coffre fort, elle qui ne faisoit jamais que l'entr'ouvrir. On convint que j'irois trois fois la semaine à la ville voisine, m'y faire donner des gra-

détriment du corps; mais je n'espere pas que l'on change pour cela cet usage un peu cruel.

ces, dont véritablement j'avois beſoin; & qui coûteroient moins quand je les irois chercher moi-même.

Il ne reſtoit plus qu'à faire choix d'un précepteur; ce choix ne parut ni important, ni difficile, & fut bientôt fait. Le berger de la maiſon avoit un fils qui, voyant que ſon pere conduiſoit péniblement un troupeau qui lui rapportoit peu, avoit pris un autre parti; c'étoit de vouloir être paſteur d'animaux plus ſots, mais par-là même plus aiſés à conduire, & plus lucratifs que des moutons. Dans ce deſſein il avoit endoſſé la ſoutane, & venoit de finir ſon ſéminaire. En attendant qu'il pût obtenir une place, on lui confia mon éducation; & ma mere qui étoit conſéquente en tout, lui dit: Je donne cinquante écus de gages à mon cuiſinier, je vous donnerai deux cents francs. Le marché fut bientôt conclu, & je devins l'éleve de M. l'abbé *Guillot*. Le diſciple & le maître étoient bien dignes l'un de l'autre.

Quand nous allions enſemble à la ville, nous nous y faiſions remarquer; deux chevaux, que j'oſe nommer eſtimables, parce qu'ils menoient tous les jours la charrue, mais qui par cette même raiſon, n'étoient pas brillans, nous

traînoient à pas comptés dans une vieille caleche, dont on n'ôtoit plus la boue, parce qu'on trouvoit que c'étoit toujours à refaire, & que notre cocher laboureur avoit en effet des occupations plus importantes.

L'abbé me traitoit avec tout le respect qu'un vassal doit à son seigneur. Par révérence il me laissoit toujours descendre le premier de la voiture ; il est vrai qu'à son tour il y montait le premier, mais ce n'étoit que pour me donner la main. Il trouvoit cela plus sûr que de me la tenir sous le bras.

Un peu plus d'esprit & de méthode de son côté, un peu plus de docilité du mien, & en six mois j'aurois pu apprendre tout ce qu'il savoit, hors la théologie, si tant est qu'il en sût quelque chose.

Les premiers quinze jours que nous passâmes ensemble, j'avois mon cousin pour m'aider à le dompter ; j'aurois pu me passer de ce secours. L'abbé n'étoit à la vérité rien moins que bon ; mais il étoit respectueux, il étoit même bas & flatteur, il connaissoit le faible de ma mere pour moi. Jugez si j'avois beau jeu ; & par tout ce que je vous ai déjà dit de mon éducation, jugez si j'en profitois bien.

Dans les salles où j'allois danser & faire des armes, je n'y voyois pas la meilleure compagnie ; je pensai même y faire quelques mauvaises connaissances : j'avois alors seize ans, je pris du goût pour certains petits tapageurs qui me flattoient, qui m'apprenoient qu'un *homme comme moi*, ne fût il qu'un sot, étoit toujours un homme respectable. Je leur donnois à boire, & je ne m'oubliois pas ; je fus aussi quelquefois tromper la vigilance de mon *Argus*, & aller faire avec eux des parties de débauches, tandis qu'il dormoit sous la table.

Ma santé étoit seule exposée lorsque je voyois des filles de mauvaise vie, & c'étoit déjà trop, mais j'avois à craindre un bien plus grand danger, c'étoit celui de tomber entre les mains de quelque coquette. Il venoit chez mon maître de danse une jeune & jolie personne, fort petite maîtresse, fort appliquée à la lecture des Romans, fort maligne & fort adroite ; en un mot, une franche coquette ; elle me tendoit des pieges, & j'allois m'y jetter en aveugle, lorsque l'abbé m'arrêtant au bord du précipice, me rendit le premier & peut-être le seul service important qu'il m'ait jamais rendu ; mais

il le fut assez pour que je lui doive une reconnaissance que rien ne me fera perdre.

Avec son gros bon sens, il s'apperçut très-bien de ce que vouloit faire de moi la petite personne; un jour qu'il me vit fort passionné auprès d'elle, ne voulant danser qu'avec elle, lui rendant mille petits soins, ne la quittant pas, il vint me dire à l'oreille qu'il avoit à me parler d'une chose très-sérieuse, me mena près d'une fenêtre, & nous eûmes ensemble la conversation suivante.

Monsieur le Baron, vous ne savez pas combien le sexe est dangereux; vous ne savez pas ce qu'il faut craindre sur-tout d'une femme du monde, telle que celle qui vous tient si fort au cœur: *Les coups de batôn d'un honnête homme font moins de mal que les careſſes d'une courtisane*, dit le Sage. — Le Sage! eh! qui est celui-là? Faites-le moi un peu connaître. — Monsieur, c'est *Salomon*, fils de *David*. Je me rappellai quelques mots de leur histoire, que l'on m'avoit racontée. Oh! lui dis-je, c'est donc là le Sage! je suis bien aise de le savoir. Mais à propos de la petite danseuse, soyez tranquille, ce n'est pas la premiere fille que je vois, & celle-ci ne me fera pas plus tourner la tête qu'une autre. Adieu.

Je mentois : elle étoit déjà plus d'à demi-tournée. J'allai me mettre à la place que l'Amour m'avoit marquée. Je fis comme de raiſon, à ma nouvelle maîtreſſe, la confidence de ce qui venoit d'être dit; nous en rîmes beaucoup enſemble; l'abbé s'en apperçut, & heureuſement pour moi réſolut de s'en venger : je dis heureuſement, car en effet, j'ai appris depuis que les plus grands malheurs, que la mort même, auroient été pour moi de moindres maux que les careſſes de cette perfide, qui fut le fléau de tous ceux qui la connurent.

En chemin l'abbé me parla beaucoup contr'elle, & le fit inutilement. Lorſque nous fûmes arrivés, il en parla à ma mere, & ce fut avec plus de ſuccès; je le vis entrer chez elle, je me doutois du motif de ſa viſite, je me cachai dans un cabinet, d'où j'entendis tout.

Madame, j'ai l'honneur d'être le gardien de la chaſteté de monſieur votre fils, elle eſt en grand danger, madame, il danſe avec une fille qui danſe bien, qui eſt jolie, mais qui a le cœur mauvais; il eſt perdu s'il la voit encore; je ſais bien ce que je dis, madame. — Oh! mon Dieu, l'abbé, comment re-

médierons-nous à cela? vous me faites frémir.

Je n'eus pas la patience d'en entendre davantage, j'entrai bruſquement, je dis: vous êtes un ſot, monſieur le gardien de ma chaſteté, ne vous donnez pas tant de peine; & vous, ma petite maman, ne prenez pas celle de frémir; l'abbé croit ſavoir ce qu'il dit, & moi je crois ſavoir ce que je fais, je vous prie de ne pas vous en embarraſſer. Après demain, monſieur *Guillot*, ajoutai-je d'un ton impérieux, nous allons danſer, tenez-vous prêt. — Ah! mon fils, tu veux donc me faire mourir de chagrin! — Ah! ma mere, vous avez trop de bonté, ſoyez tranquille. Je partis auſſi-tôt, & j'allai finir ma journée à la chaſſe.

Le lendemain je reçus une lettre de mon oncle, qui demeuroit à quatre lieues de nous, il me faiſoit ſouvent aller paſſer deux ou trois jours chez lui. J'y allois un peu par inclination, mais plus encore par intérêt. Son fils unique, mon digne couſin, s'étoit depuis peu fait tuer en duel par un de ſes camarades, à qui, étant ivre, il avoit dit des groſſieretés & donné un ſoufflet. J'étois l'héritier préſomptif de mon oncle; je n'oſois lui rien refuſer: il me

retint pendant quinze jours ; il m'avoua, dès le second jour, que ma mere lui avoit écrit, & me dit pour dernier mot :

Si vous ne changez de maître de danſe, & ſi vous voyez encore une ſeule fois la petite ſorciere que vous ſavez, je vous.... L'abbé l'interrompit : Monſieur, ajoutez-je, vous en prie, *& ſi vous ne pardonnez au pauvre Guillot*, car il me tuera.... J'écumois de rage, mon oncle continua : Eh bien, ſoit, je répete : ſi vous ne changez de maître de danſe, ſi vous voyez encore une fois cette petite ſorciere, & ſi vous ne pardonnez bien & loyalement à l'abbé, je vous déshérite.

Comme je ſavois dès-lors qu'on eſt tout quand on eſt riche, je promis tout ce qu'on voulut, & je tins parole, mais il m'en coûta de grands efforts.

Lorſque je fus revenu chez ma mere, je continuai à danſer, faire des armes, racler du violon ſans muſique, aller à la chaſſe, avoir un précepteur pour la forme. Un jour, qu'accompagné d'un jeune chien que je formois, je m'étois écarté dans un bois, j'apperçus un homme dont l'air & l'accoutrement me parurent ſinguliers ; il portoit une cruche pleine d'eau, je le ſuivis juſqu'à une

cabane, où un de ſes amis l'attendoit. Je m'approchai pour écouter leur entretien.

Voici, lui dit-il, tout ce qui manquoit à notre feſtin. La Nature nous donne ſi abondamment cette précieuſe liqueur; pourquoi s'eſt-on aviſé d'en chercher dans les fruits une meurtriere? Combien on s'épargneroit de ſotiſes & de crimes, ſi l'on ne buvoit pas de vin?... J'allois paraître, & peut-être dans ma colere l'aurois-je étranglé; mais, il ajouta auſſi-tôt, nous en boirons cependant; il ne produit que de bons effets, quand on en boit avec autant de modération que nous allons faire... Il s'arrêta un moment, & reprit: Vous voyez le monde que j'ai le bonheur de ne plus voir, & qui, tout entier, ne vaut pas ma chere *Aline*. Depuis plus d'un an, perſonne n'eſt venu troubler notre tranquillité, je ne vous demande pas ce qui s'eſt paſſé depuis, je ne le devine que trop bien. Il y a toujours des hommes qui commandent, & d'autres qui obéiſſent; il y en a qui ſe croyent grands, & d'autres qui, ſur la foi de ceux-là, ſe croyent petits; il y a des tyrans & des eſclaves, des méchans qui triomphent, des innocens opprimés; en un mot, la ſomme des

maux l'emporte autant ſur celle des biens, que, dans ma retraite, celle des biens, l'emporte ſur celle des maux. Ah! mon ami!.. Ce diſcours m'ennuya, je m'en allai.... Que ne ſavois-je alors ce que je ſais aujourd'hui!

J'avois environ dix-huit ans lorſque mon oncle mourut; ſa ſucceſſion augmenta beaucoup ma fortune, mes deſirs & ma fatuité : on vint de toutes parts m'inonder de flatteries, j'en avalois le poiſon; & je ſens que, malgré tous les malheurs qui y ont ſervi de remede, quelque reſte de ce poiſon circule encore dans mon ame.

Je me croyois fort inſtruit, je ſavois quelques mots de latin, j'avois lu *l'Ecolier Chrétien*, les *Contes des Fées*, & *l'Hiſtoire de France* de M. *le Ragois*.

Mon éducation étoit faite; il ne me manquoit plus, pour me perfectionner, que de voir *du pays*; mon précepteur devoit m'accompagner, & il étoit bien homme à ne me faire voir en effet que *du pays*. En voyageant avec un tel guide, j'étois ſûr d'éprouver ce que dit ſagement l'auteur de l'Imitation, *que les longues maladies & les longs pélerinages ne ſanctifient gueres*.

Mais un homme comme moi n'avoir pas voyagé! qu'en auroit-on dit dans le

monde? & qu'y aurois-je moi-même eu à dire tout le temps que devoit durer ma fatuité, ſi je n'avois eu à faire au moins le récit d'un voyage? On fait donc les préparatifs, on arrange des malles, on les remplit d'habits, de linge, de tout ce qui peut me donner de l'importance; & pour m'orner l'eſprit, on y ajoute une bibliothéque complette, le *Cyrus* de mademoiſelle de *Scudery*, & la *Pucelle* de *Chapelain*. Deux mulets, couverts de tapis à mes armes, portoient orgueilleuſement tout mon mérite. Je les ſuivois à cheval, & je faiſois de petites journées de peur de me fatiguer. Je marchois entre mon précepteur & mon valet de chambre. Je ne pouvois pas être beaucoup plus brillant qu'eux, parce que j'étois comme eux, en habit de cheval. Cependant j'aurois été fâché que les gens qui nous rencontroient, ceux mêmes à qui je ſerois le plus inconnu, ne s'apperçuſſent pas que j'étois le maître. J'aurois volontiers écrit ſur mon chapeau : *Je ſuis monſieur le Baron de Dorville*. Au défaut de cet expédient, qui ne fut pas du goût de mes compagnons, je leur enjoignis de ſe tenir toujours à quelques pas derriere moi, de ſaluer tous ceux qui nous ſalueroient dans le che-

min, & je me réſervai le droit impertinent de ne ſaluer perſonne. Je le payai cher, & cela ne tarda pas. Nous avions paſſé à *Lyon*, nous y avions ſéjourné; nous y avions vu beaucoup de monde dans les rues & hors de la ville, une très-grande riviere & un très-grand pont. Nous allions vers *Bordeaux*. Les *Languedociens* ont la tête près du bonnet: nous en rencontrâmes quatre qui étoient comme nous à cheval. Ils *nous* ſaluerent; mes gens leur rendirent le ſalut, moi je n'en fis rien. Ne voilà-t-il pas qu'ils ſe fâchent tous en même-temps; ils jurent en gaſcon, ils dégaînent, me chargent de coups de plat d'épée, & me menent ainſi battu pendant un quart de lieue. Je ne pouvois avoir de ſecours ni de mon précepteur, *ni* de mon valet-de-chambre; on les avoit menacés de la pointe s'ils remuoient, & ils n'étoient pas hommes à en courir les riſques.

Je voulus qu'au premier gîte un bon ſouper me conſolât des malheurs de la journée. En arrivant je deſcendis de cheval le dernier, & mon valet-de-chambre m'appella Monſeigneur; c'étoit notre étiquette ordinaire. On me mit dans le plus bel appartement de la maiſon, & l'on vint demander ce que Monſei-

gneur vouloit à ſon ſouper. J'ordonnai à perte de vue, & l'on exécuta; je me vengeai ainſi des quatre Languedociens : mais le lendemain matin mon hôte ſe vengea à ſon tour de la répugnance avec laquelle, ſans doute, il m'avoit appellé Monſeigneur; il m'apporta un grand mémoire, dont je ne regardai, ſelon ma coutume, que la ſomme totale; elle m'effraya, elle étoit de 93 liv. 15 ſ. 6 den. Je remis le papier à M. l'abbé, qui dans ce moment-là auroit voulu avoir oublié le peu de théologie, dont il avoit biſarrement meublé ſa tête, & ſavoir l'addition. Toute la grace que je pus obtenir de mon hôte, fut qu'il ne prendroit pour lui que 90 l. & que le reſte ſeroit pour les gens qui m'avoient ſervi.

Je me ſerois épargné cette dépenſe, & j'aurois paſſé la ſoirée plus agréablement ſi j'avois été ſociable. J'aurois pu ſouper avec des étrangers qui étoient arrivés ce même ſoir-là dans l'hôtellerie; mais il m'auroit fallu leur faire politeſſe, ou riſquer peut-être de nouveaux coups de plat d'épée, & les deux parties de cette alternative m'effrayoient preſqu'également.

Nous nous acheminions vers *Bayonne*, car je voulois voir d'abord l'*Eſ-*

pagne. On m'avoit dit que les Eſpagnols étoient pareſſeux & fiers, je me ſentois pour eux une douce ſympathie.

L'argent commençoit à me manquer; je n'avois de lettres de change à recevoir qu'à *Bayonne.* Je doublai mes marches, & je diminuai mes dépenſes. J'arrivai enfin le 6 d'Octobre. J'avois un billet de 1500 l. à ordre, & un autre de 800 l. payable au 10 du même mois. Je reçus d'abord mes 1500 liv. c'étoit un moyen de me faire *remonſeigneuriſer*, de recommencer toutes mes ſotiſes, & je n'y manquai pas.

J'avois pour voiſines dans mon auberge deux de ces femmes adroites, dont Dieu a béni l'engeance, & qu'il répand à plaines mains ſur *Bayonne*, comme il répand la *langoſte* (1) ſur quelques cantons de l'Eſpagne.

Ma voiſine étoit jeune & jolie, elle avoit un air décent, elle avoit ce qu'on appelle l'air de n'y pas penſer; cependant elle y penſoit beaucoup. Je ne tardai pas à l'éprouver. Elle vivoit avec une compagne plus âgée qu'elle, moins jolie, moins maniérée, mais aſſez appétiſſante. C'étoit, diſoit-on, ſa couſine.

(1) Eſpéce de ſauterelle qui dévore les grains.

Elles étoient à *Bayonne*, pour des affaires qui n'étoient pas incompatibles avec des amuſemens funeſtes aux Monſeigneurs de mon eſpece.

Vous dire les piéges charmans que l'on me tendit, les petits maneges par leſquels on m'attira, la belle réſiſtance que j'eus à eſſuyer; tout cela ſeroit inutile. Si vous êtes ſage, (& vous l'êtes, mon cher *Ariſte*,) vous fuirez juſqu'à l'ombre du danger; ſi, par malheur, vous ne l'étiez pas, j'aurois beau vous faire craindre le labyrinthe, vous vous y laiſſeriez engager comme j'ai fait, & vous n'en ſortiriez que comme vous m'en allez voir ſortir.

J'étois connu pour avoir de l'argent, je fus attaqué vivement & promptement. J'attaquai à mon tour, je le fis d'abord ſans ſuccès; mais comme ma belle inhumaine ſouhaitoit autant que moi ſa défaite, je ne tardai pas à la vaincre. En deux jours je fus inſtallé.

Je venois de faire une conquête brillante, & je me croyois un grand ſeigneur. J'aurois dépenſé mes 1500 l. en deux autres jours, ſi la divine *Roſalie* avoit voulu s'afficher pour ma maîtreſſe, & accepter les fêtes publiques que je lui offrois; mais, heureuſement pour moi, elle aimoit le myſtere, & elle

vouloit pouvoir paraître encore neuve après mon départ ; elle ne me fit dépenſer que cent piſtoles *incognito*.

Monſieur l'abbé n'avoit rien à me reprocher ; il n'étoit pas plus réſervé avec la couſine que je ne l'étois avec *Roſalie*. Nous paſſions des momens délicieux ; *la candeur*, *l'innocence*, *le ſentiment* aſſaiſonnoient nos plaiſirs ; je n'avois encore jamais rien éprouvé de ſemblable.

Monſieur l'abbé négligea d'aller recevoir le 10 ma lettre de change de 800 liv. Le pauvre homme ne ſavoit pas mieux les affaires que l'arithmétique. Il lui parut que comme on accorde huit ou quinze jours à un débiteur, après l'échéance de ſon obligation, on pouvoit le traiter avec la même humanité pour une lettre de change. Il raiſonnoit par induction ; il ignoroit qu'il ne faut pas trop vouloir raiſonner dans la comparaiſon des loix, dans les choſes qui dépendent du caprice des hommes. On refuſa de payer la lettre de change, il fallut la renvoyer ; j'en fis la confidence à ma maîtreſſe, qui m'étoit ſi attachée qu'elle en pleura amerement pendant trois jours. A force de careſſes, & ſur-tout de préſens, je la conſolai un peu. Mais elle fut à peine revenue,

revenue de ſa profonde douleur, qu'elle me déclara, avec un ſoupir encore plus profond, que, ſans ſavoir pourquoi, elle ſentoit l'amour & ſes deſirs s'éteindre dans ſon cœur; qu'elle étoit trop malheureuſe; qu'elle me prioit de partir & de la quitter, ſi je ne voulois pas qu'elle me prévînt; qu'en un mot, elle n'y pouvoit plus tenir.

Il ne me reſtoit qu'environ cent écus, & elle le ſavoit bien; la modicité de cette ſomme me fit goûter le conſeil de *Roſalie*. Nous nous quittâmes après les plus tendres adieux.

Je me remis en route, fâché de ce qu'il me reſtoit ſi peu d'argent; mais ne réfléchiſſant gueres ſur la cauſe de cette prompte diminution, (car on ne m'avoit pas accoutumé à réfléchir) je continuai à faire bonne chere, & cependant plus de repas de 90 liv. J'arrivai ainſi en *Caſtille*, où un banquier remplit ma bourſe, qui avoit grand beſoin de l'être. Je regardai beaucoup mes nouvelles finances, & je me promis bien de plus ne me laiſſer prendre de belle paſſion pour une *Roſalie*.

N'allons plus, mon cher abbé, dis je à mon précepteur, nous laiſſer ſéduire par quelque vertueuſe *Laïs*; on dit que l'*Eſpagne* en eſt le centre, méfions-nous-

en ; la peine paſſe le plaiſir : voyons plutôt la bonne compagnie.

Oui, oui, me répondit-il, voyons la bonne compagnie ; allons au café & au billard, s'il y en a dans ce pays-ci, & en attendant ſoupons toujours ce ſoir à table d'hôte.

Nous y ſoupâmes : la compagnie étoit mêlée comme elle l'eſt ordinairement dans les auberges. J'avois pour voiſin, d'un côté, un marchand gros & gras qui n'avoit pas l'eſprit plus cultivé que moi, qui rioit beaucoup, ſurtout de ce qu'il diſoit, & n'étoit pas fier. Je me trouvois là fort à mon aiſe. J'avois de l'autre côté un fille du monde, qui ſe donnoit pour telle, & ne cherchoit à tromper perſonne. J'étois fort content de ma place, je m'y amuſai beaucoup juſqu'à la fin du repas, que la converſation roula ſur un ſujet qui me déplut.

Je viens de *Bayonne*, dit un petit-maître en frappant doucement ſur une boëte d'écaille, qu'il eut fait ſonner plus haut, ſi elle avoit été d'or ; j'y ai logé dans une des plus belles auberges de la ville. Quand j'en ſuis parti, un Français aſſez riche & fort ſot, logeoit donc depuis deux jours dans cette auberge. Il s'y étoit pour mon malheur,

amouraché d'une jolie fille, auprès de qui j'avois déjà fait bien du progrès. Elle me dit un matin : « Mon ami, il » faut profiter des bonnes occaſions, » elles ſont rares ; vous êtes aimable, » vous avez de l'eſprit, mais une jolie » femme a toujours beſoin d'argent, » & vous n'en avez gueres. Je viens » de trouver une bonne dupe, vous » pourriez l'effaroucher ; partez ſur le » champ, & que je ne vous révoie » plus ; craignez ma colere ».

Je ſavois ce qu'il y a à craindre de la colere d'une femme de cette eſpèce, je partis.... Bon, s'écria le gros marchand en éclatant de rire, vous avez été le prédéceſſeur de la dupe ; eh bien ! moi j'ai été le vôtre à tous deux, & j'ai encore été votre ſucceſſeur.

Je ſuis bien connu dans l'auberge dont vous parlez ; j'y loge toutes les fois que je paſſe à *Bayonne*. J'y trouvai pour la premiere fois la petite *Roſalie*, il y a environ ſix mois. Elle venoit d'arriver, perſonne ne ſavoit encore quel étoit le motif de ſon voyage ; mais moi, qui ne ſuis pas niais, je l'eus bientôt deviné. Je débutai auprès d'elle par ce compliment ; « Mademoiſelle, vous me » paraiſſez de la tête aux pieds une vraie » friandiſe, & je ſuis friand ; arrangeons-

» nous. Cent écus & un bon réjoui » comme moi vous feroient-ils plaiſir? » Dites vîte, car je ne fais l'amour » qu'en poſte, je vous en avertis. Mon» ſieur, me dit-elle en me faiſant une » petite révérence toute gracieuſe, » chacune de ces deux choſes-là ſé» parément me feroit beaucoup de plai» ſir, & à plus forte raiſon les deux » enſemble ». Notre marché fut bientôt conclu : elle me demanda ſeulement du ſecret; je lui en promis, & je lui tiens parole comme vous voyez.

J'arrivai, il y a quelques jours, à *Bayonne* vers dix ou onze heures du matin; je trouvai *Roſalie* qui comptoit de l'argent & qui plaiſantoit beaucoup avec ſa couſine. Je viens, me dit-elle, de congédier un bon homme qui eſt fort amoureux de moi. Il m'en a bien coûté pour pleurer ſon départ, & il ne m'en coûte rien pour rire de tout mon cœur à la vue de l'argent qu'il m'a laiſſé. Va, continua-t-elle en ſe jettant à mon cou, je t'aime cent fois mieux avec ton air grivois tout ſeul, que lui avec ſes ſoupirs, ſes larmes, & ſa groſſe opulence. Je lui ai cependant promis que quand il reviendroit, je l'aimerois encore deux ou trois jours; cent piſtoles ſont bonnes à gagner,

& je ſuis réſolue d'en paſſer par-là.

Je te promets, coquine, me dis-je en moi-même, que tu n'y paſſeras pas, & que je garderai une autre fois mes cent piſtoles..... Le marchand qui venoit de parler, s'apperçut de mon trouble, & m'en demanda la cauſe. Je pris un air nonchalant, je me donnai des graces, je me plaignis d'avoir mal à la tête. Monſieur a l'air Français, me dit-il en ſouriant, & l'on parla d'autre choſe.

La converſation tomba bientôt ſur le gouvernement, ſur les loix, ſur les intérêts des princes; tous grands ſujets qui fourmillent de lieux communs, dans leſquels on peut s'étendre à perte de vue. Un ſoi-diſant citoyen du monde, une eſpece d'aventurier ſoutint que les peuples étoient le marche-pied du thrône, qu'il falloit pour la ſûreté du ſouverain, que ce marche-pied fût contraint de toutes parts, qu'il fût impitoyablement ſerré à clous & à chevilles.

Vous vous trompez, Monſieur, reprit un homme qui avoit une phyſionomie honnête & tranquille; ce ſont, tout au plus, les criminels, les gens ſans aveu, qui doivent ſervir de marche-pied au thrône; ce ſont ceux-là qu'il faut contraindre, qu'il faut fouler: mais le reſte

du peuple, mais les hommes qui travaillent au bonheur de la société, sont les gardiens du thrône. Leur amour pour le prince, & l'amour du prince pour eux, sont leur sûreté & la sienne.

Des regles du gouvernement on passa à des réflexions politiques sur la guerre présente. L'homme qui venoit de parler, & que je pourrois nommer *l'ami du peuple*, fit des vœux pour le succès du traité général imaginé par un roi bien digne de l'exécuter. (*Henri IV.*) & rappellé depuis par plusieurs autres hommes d'un très-grand mérite, l'abbé de Saint-Pierre, M. Rousseau de Geneve, &c. Quand verrons-nous, continua-t-il, toute l'Europe ne faire qu'un gouvernement & un peuple, & ne porter ses armes & ses colonies dans les autres parties du monde, que pour y porter en même-temps l'abondance & la paix, & y faire oublier, s'il est possible, les monstres que l'Espagne sur-tout a vomis autrefois dans les malheureuses contrées de l'Amérique?

Mon précepteur, ennuyé du personnage muet qu'il faisoit depuis que nous étions à table, s'avisa de dire un mot, & ce fut une sotise. J'ai lu, dit-il, dans quelques gazettes, ce projet de gou-

vernement universel ; l'assemblée des plénipotentiaires qui devoient le composer, se seroit nommée, je crois, *le concile de l'Europe*. C'est *le sénat de l'Europe* que Monsieur l'abbé veut dire, reprit un de ses voisins ; mais chacun employe volontiers les termes de son art.

Par la même raison, continua un laboureur, on parle volontiers chacun de son métier : permettez, Messieurs, que je vous parle un peu du mien ; il est assez en honneur à présent, & il le mérite assez pour que vous m'écoutiez.

Tous les princes encouragent aujourd'hui l'agriculture, mais le nôtre surtout l'encourage de maniere à vaincre la paresse que l'on attribue à la nation Espagnole. Il nous affranchit des impôts accablans sous lesquels gémissent la plûpart des autres peuples, & sous lesquels nous gémissions aussi il y a peu de temps. Nous travaillons volontiers, parce que nous travaillons pour nous-mêmes, parce qu'on nous laisse jouir du fruit de nos travaux, & il résulte delà qu'il est beaucoup plus riche que quand il nous vexoit ; car on gagne beaucoup plus à tondre ses moutons qu'à les tuer.

Je cultive beaucoup de terres qui

preſque toutes m'appartiennent. J'habite une vallée délicieuſe, je la couvre d'arbres, j'y diſtribue de petites habitations où je loge mes ouvriers; je les marie, ils peuplent mon domaine; je vois autour de moi l'abrégé de l'univers, & tout ce que je vois, ce ſont mes créatures. La plaine eſt ſillonnée par mes bœufs, les côteaux ſont couronnés de mes vignes; chacun de mes ſerviteurs me rend une rétribution modique, & du reſte de ſa récolte, il entretient abondamment ſa famille. Ainſi, en même-temps que je ſuis riche, je ſuis heureux, choſe aſſez rare; mais c'eſt que je fais des heureux.

Je vis avec autant de nobleſſe que de frugalité; tout chez moi reſpire l'innocence, la ſimplicité, le vrai bonheur. Ma femme eſt laborieuſe & ſage, mes enfans ſont bien élevés; chaque jour de ma vie eſt marqué par de nouveaux plaiſirs, & tous mes plaiſirs ſont réels.

Arracher à la terre deux moiſſons en une année, la forcer de produire, ſont des moyens violens que la cupidité ſeule employe, & qui ne réuſſiſſent pas long-temps. Pour moi, j'ai pitié des hommes, des animaux & de la terre même. Je ne choiſis dans les nouvelles découvertes ſur l'agriculture, que

les plus ſimples & les plus utiles.

Que n'aurois-je pas à vous dire des ſoins & de la propreté avec leſquels ſont traités les animaux qui peuplent mes baſſes-cours. Oui, j'oſe le dire, vous ſeriez jaloux du bonheur, non-ſeulement de mes bergers & de leurs familles, mais de celui même de leurs troupeaux.

Pardonnez-moi un peu d'enthouſiaſme, mon cœur eſt plein de ſa félicité, il faut qu'il l'exhale. Aux tranports qui naiſſent de mon propre fonds, ſe joignent ceux que je reçois par communication des hommes divins dont je lis les ouvrages. Mon pere qui, à l'âge de ſoixante-dix ans, a encore l'eſprit juſte & ſain, a orné le mien dès mon enfance; il m'a mis en état de lire avec fruit *Virgile*, *Horace*, *Pline*, *&c.* Je les lis tous les jours: j'y joins les meilleurs ouvrages Français & Eſpagnols, ſur-tout *l'Hiſtoire naturelle de M.* DE BUFFON.

Je ſens de plus en plus la force de cette vérité: *Felices nimium ſua ſi bona norint, agricolas*!

Vous connaiſſez ce beau vers, ajouta-t-il en nous regardant l'abbé & moi, qui baiſſâmes modeſtement les yeux, & ſourîmes d'un air plus qu'ingénu en faiſant un petit ſigne de tête; l'aimable

campagnard vit notre embarras, & comme il n'étoit pas bel-eſprit de profeſſion, il ne chercha point à en jouir. Il tira ſa montre, nous avertit qu'il étoit minuit; & la compagnie ſe ſépara.

Lorſque je fus dans ma chambre, je fis beaucoup de reproches à l'abbé de ce qu'au lieu de m'apprendre des ſotiſes, il ne m'avoit pas appris tout ce qu'il y a à craindre du commerce de certaines femmes, & tout ce qu'il y a à gagner dans celui des hommes qui ſavent cultiver leur eſprit & la terre. L'abbé me répondit qu'il en étoit bien fâché, mais qu'il n'avoit jamais ſu qu'autant de latin qu'il en falloit pour entendre un peu ſon bréviaire, & qu'il ne s'étoit point douté de tout cela.

Le lendemain matin je courus chez *Cervio*, (c'eſt le nom du laboureur), je dépouillai devant lui tout mon orgueil, je lui demandai plus ſon amitié que je ne lui promis la mienne; il alloit à *Madrid*, où ſes affaires l'appelloient pour deux ou trois jours; nous réſolûmes de ne nous point quitter; nous partîmes enſemble.

Je ne vous répéterai pas toutes les belles choſes qu'il me dit, j'étois encore alors bien peu capable de les entendre & d'en profiter; mais au moins

semoit-il dans mon ame d'excellent grain qui y devoit fructifier un jour quand elle seroit fécondée par le malheur. Ce fut avec la plus vive douleur que je vis arriver le moment de notre séparation. Je perdis enfin mon *Mentor*; il ne me resta qu'un précepteur; & quel précepteur!

Mon ami m'avoit prévenu sur tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver à *Madrid*, & dans le reste de mon voyage; il m'avoit indiqué tous les moyens de les éviter; je n'en évitai néanmoins aucun, parce qu'il n'étoit plus avec moi, & que je n'avois pas l'ame assez forte pour pouvoir vaincre sans lui.

Dorville me raconta de suite ses voyages d'Espagne, de Portugal, &c. Tout cela augmenteroit trop le volume de ses Mémoires; il suffit que l'on sache qu'il va voir *Cervio*, dont la femme, ancienne amie de *Rosalie*, lui donne de l'argent & une lettre pour cette malheureuse fille, qu'elle veut faire venir chez elle pour la tirer du désordre. Il y a cependant un trait de son voyage de Portugal que je ne veux pas omettre; c'est *Dorville* qui va continuer de parler.

J'eus occasion, étant à *Lisbonne*,

d'y voir un Français naturaliſé. Il ſe nommoit *Lindor*, & ſa femme *Sophie*. Ils habitoient, à la campagne, une jolie retraite, ils m'y menerent. Je ne ſaurois exprimer le plaiſir que j'éprouvai en arrivant chez eux; tout y reſpiroit l'ordre, la tranquillité, la vertu, le bonheur.

D'abord des oiſeaux apprivoiſés vinrent voltiger & faire entendre leur ramage autour de nous. Quelques chiens de moyenne taille & deux agneaux qui jouoient tous enſemble dans la cour, vinrent auſſi nous careſſer, comme s'ils nous avoient connus depuis long-temps. Tout, dans cette maiſon, participoit à la cordialité de ſes aimables maîtres.

A peine fûmes-nous au veſtibule, que les enfans, qui nous avoient apperçus, nous environnerent, & nous firent mille careſſes. Sur-tout ils ne ſe laſſoient pas d'embraſſer *Lindor* & *Sophie*. Vous euſſiez dit qu'ils ne les avoient pas vus depuis un an, & il n'y avoit pas plus d'une heure qu'ils les avoient quittés. Les derniers qui les embraſſerent étoient les leurs, (ils les y avoient accoutumés). Quand ce fut leur tour, je m'en apperçus aiſément; je vis *Lindor* & *Sophie* ramaſſer ſans affectation, toute leur tendreſſe ſur eux,

je me fis violence pour retenir mes larmes ; j'adorai intérieurement la Nature & l'Amour,

Vous voyez, me dit *Lindor*, ma famille naiſſante. J'ai un fils, j'en éleve avec lui cinq autres, dont les peres ont le malheur d'être trop occupés pour les pouvoir élever eux-mêmes. Ma femme a deux filles, elle en a pris quatre autres. Nous élevons enſemble ce petit troupeau avec les ſages précautions qu'exige la différence des ſexes. Nous formons dès-à-préſent de doux liens que l'hymen doit un jour reſſerrer & rendre éternellement heureux.

Voici en deux mots mon plan d'éducation, & de quelle maniere je l'exécute. Je perſuade bien à mes enfans qu'ils dépendent de moi, & je le leur prouve ſouvent par expérience ; mais je me garde bien d'abuſer de mon pouvoir. Je ne fais parler que la néceſſité ou une utilité ſenſible dans tout ce que j'exige d'eux. Je les avertis que toute leur vie ils dépendront, ils auront des maîtres. En les chargeant d'un joug léger, je les rend capables d'en porter dans la ſuite un plus peſant. Je dicte peu d'arrêts, je ne le fais pas ſans avoir bien médité ; mais ils ſont irrévocables ;

on en eſt ſûr, & on ne revient point contre ce que j'ai dit.

Chez moi les moindres récompenſes ſont pour les talens, & les plus grandes pour les vertus; être humain, bienfaiſant, ſobre, modéré, ſavoir prévenir tout le monde & s'en faire aimer, ſont autant de titres pour acquérir tous les prix, toutes les diſtinctions. Les fautes de l'eſprit & du tempérament ne ſont punies que d'une légere flétriſſure; mais on eſt l'objet de l'horreur publique, quand on a péché de ſang-froid & avec malignité. Je ſais tous les maux que produiſent l'emportement & la colere. J'attaque ce vice par-tout où je le découvre; j'y employe l'huile & le feu, & je ne l'abandonne pas que je ne l'aye extirpé.

Comme il n'y a point de crime irrémiſſible en lui-même, parce qu'il n'y a point d'habitude vicieuſe dont on ne ſe puiſſe corriger, & par conſéquent en mériter le pardon, je punis les coupables, mais je ne les déſeſpere pas. Je les ramene au contraire peu-à-peu dans le bon chemin d'où ils ſe ſont égarés. Il n'y a pas d'enfans qui ſoient vraiment incorrigibles; c'eſt tout au plus dans un âge fort avancé que l'on ceſſe de pou-

voir réſiſter à des penchans que l'on a long-temps ſuivis.

La diſtribution que je fais de la journée eſt très-ſimple, & comme elle eſt peu chargée de travail, elle eſt tous les jours la même. Il n'y a de congé que les dimanches.

Le matin & le ſoir une priere courte eſt reſpectueuſement prononcée par chaque enfant à ſon jour, & accompagnée de quelques réflexions que j'y joins.

Une demi-heure d'exercice de mémoire que l'on employe à apprendre les Fables les plus aiſées de *La Fontaine*, & un peu de Géographie & de Chronologie.

Deux heures le matin & autant l'après-dîner pour apprendre à lire & écrire, pour apprendre enſuite le Français, le Latin, le Grec, &c. & les élémens de la Géométrie.

Le reſte du jour eſt partagé entre quelques lectures agréables, les récréations, la muſique, la danſe & les autres exercices du corps, qui, avec la frugalité & le choix de la nourriture, rendent les maladies auſſi rares dans ma maiſon, qu'elles le ſont parmi les ſauvages proprement dits, & parmi tous les animaux qui ont le bonheur de vivre ſelon la Nature.

Tandis que les garçons font de grands exercices, qu'ils remuent la terre, qu'ils portent des fardeaux proportionnés à leur force, &c. les filles apprennent à coudre, à filer, à faire le ménage, &c.

Voilà ſommairement ce que me dit *Lindor*. J'étois enchanté de tout ce qu'il me diſoit, je l'étois ſur-tout de ce qu'il me parloit ſans exagération, car je voyois à tout moment s'exécuter ſous mes yeux ce qu'il venoit de me dire. Que je regrettai dans ce moment-là de ne pouvoir paſſer le reſte de mes jours avec lui! mais je ne pouvois ni me diſpenſer de partir, ni même différer mon voyage. Il étoit néceſſaire que je quittaſſe *Lindor*, que je devinſſe malheureux pour devenir ſage, & qu'enfin, ſans appauvrir le Portugal, j'en rapportaſſe en France, ma patrie, un tréſor précieux, qu'elle avoit d'autant plus de droit d'en attendre, que c'étoit à un Français que le Portugal devoit ce même tréſor. Car *Lindor* étoit Français, je vous l'ai dit.

Je paſſai trois jours chez lui, & je le quittai auſſi pénétré d'admiration pour lui & pour tout ce qui l'environnoit, que *Télémaque* le fut autrefois pour les habitans de la Bétique. Il y a

donc, m'écriai-je en ſortant de chez lui, il y a donc au moins dans l'univers deux vrais heureux. Je viens d'en voir un en Portugal, l'Eſpagne en poſſede un autre..... Nous l'irons voir, dis-je à l'abbé, après un moment de réflexion; nous retournerons en Eſpagne : on fait de plus longs voyages pour des objets moins importans. Oui, nous y retournerons, je le veux.

Il faudra bien que cela ſoit, reprit l'abbé, puiſque vous le voulez; mais que vous reviendra-t-il de cela? votre fermier Eſpagnol eſt encore un original comme votre maître de penſion Portugais. Ce ſont de ces gens qui, à force de beaux ſentimens, font tourner la tête des autres & la leur. Retournons chez nous; M. l'Evêque m'a promis la cure de votre village, qui, j'eſpere, ſera bientôt vacante. Vous rentrerez dans votre château où vous ſerez le maître, & cela vaudra mieux que tous les grands diſcours que vous venez d'entendre; qu'eſt-ce que ce *Lindor* avec ſon bel eſprit & ſon humanité? Il n'a que tout juſte de quoi vivre, & il mourra peut-être à l'hôpital avec ſa charmante *Sophie*. Le laboureur eſt riche, à ce qu'il dit, il a beaucoup de terres, mais vous verrez qu'il ſe rui-

nera à force de vouloir faire du bien. Qui eſt-ce qui lui en donnera quand il n'en n'aura plus? Allez, Monſieur, croyez-moi, ce ne ſont pas là des modeles à ſuivre.

Vous vous trompez, repris-je, on peut faire du bien ſans ſe ruiner, on s'enrichit même en faiſant du bien avec diſcernement. A l'égard de ce que vous me dites, que tous ces hommes à beaux ſentimens ſont rarement leurs affaires, je réponds que c'eſt tant pis pour les autres, que tous ſont intéreſſés à ce qu'ils ayent la tranquillité d'eſprit qu'on ne peut avoir qu'avec une fortune honnête. Ce n'eſt que dans cette ſituation qu'ils peuvent répandre leurs lumieres ſur la ſociété; l'indigence & les maux qu'elle entraîne, couvrent leur eſprit d'un nuage; un état trop brillant peut auſſi leur nuire, à moins que leur ame ne ſache s'élever au-deſſus de la région où ſe forment les tempêtes, & il y en a peu qui atteignent à cette hauteur.

Les hommes faits pour éclairer les autres doivent auſſi vivre iſolés, doivent être ce que l'on appelle ſinguliers. Une comparaiſon toute ſimple va vous en convaincre. Lorſque pluſieurs perſonnes ſont le ſoir autour d'une table, ſur laquelle eſt un flambeau, on y laiſſe

ce flambeau, on ne le met point sur un des siéges qui environnent la table.

Il résulte de-là que si les hommes dont je parle n'étoient heureux par leurs vertus, par le témoignage de leur conscience, par le plaisir de servir l'humanité, ils seroient fort à plaindre, ou meneroient du moins une vie bien inutile pour eux-mêmes; car le flambeau ne partage point les amusemens des personnes qu'il éclaire.

Comme si ce n'étoit pas assez que ces hommes précieux fussent qualifiés de misantropes, de philosophes; ils sont souvent encore les victimes de l'ignorance ou de la malignité; *Socrate*, *Régulus*, *Caton*, *Cicéron*, *Séneque* meurent de morts violentes; ce sont des abeilles que les frélons ont tuées pour dévorer leur miel. On pourroit les comparer encore à ces animaux utiles qui contribuent à la fertilité de la terre, & que l'on immole à des dieux infames; mais ces hommes n'ont pas été proprement malheureux; ils se sont enveloppés dans leur vertu, elle les a rendus invulnérables.

Ceux qui vivent aujourd'hui sous des gouvernemens sages & modérés, tels que sont presque tous ceux de l'Eu-

rope, où l'inquiſition n'eſt pas admiſe, n'ont communément rien de ſemblable à craindre; les princes, leurs cours, les tribunaux de juſtice, tout les protege; on ne les condamne plus ſans les bien entendre, ils n'invoquent plus en vain l'humanité & les loix.

Des hommes d'une claſſe fort inférieure à celle-là, mais qui tendent à s'y élever, jouiſſent auſſi d'une certaine conſidération, & ſont écoutés. On eſt enfin perſuadé que les moindres lumieres mêmes ſont d'un grand prix; on n'en néglige aucune.

Je m'échauffois en faiſant ce diſcours, c'étoit un abrégé des converſations de *Lindor*; je prenois plaiſir à les répéter. Je m'apperçus que j'ennuyois mon précepteur, je le vis bâiller: je gardai mes réflexions pour moi-même.

Nous reprîmes la route d'Eſpagne, j'évitai Madrid, & j'allai deſcendre chez mon ami *Cervio*. Il étoit prévenu de mon arrivée. Je lui avois écrit de Lisbonne. Il avoit préparé pour me recevoir une petite fête champêtre, dont le but n'étoit pas de nous étourdir l'un l'autre, de nous enlever à nous-mêmes, ou de ſatisfaire chacun notre vanité; la fin de cette fête n'auroit été qu'un grand vuide dans nos cœurs;

nous nous ſerions ennuyés avec cérémonie; ce n'auroit plus été une fête champêtre.

Je paſſai quelque temps chez *Cervio*, (1) j'y appris la mort de ma mere, & la perte de preſque tout mon bien. Mon précepteur me quitta pour un bénéfice qu'il ſut ſe faire donner. Mon laquais épouſa la fille d'un des bergers de *Cervio*. Je fis en partant de tendres adieux à mes hôtes. Ils me remirent une lettre & de l'argent pour *Roſalie*, ils me comblerent auſſi de bienfaits. « Vous partez en grand homme, me » dit *Cervio*, je vous trouve plus grand » qu'un héros qui part pour l'armée; » vous allez ſeul & ſans appui défier » le malheur; mais vous ſaurez le tourner à votre avantage, ſi vous êtes » vraiment vertueux ». Nous nous embraſſâmes pour la derniere fois, & je volai à Bayonne.

Roſalie n'étoit plus dans le grand hôtel où je l'avois vue, & n'avoit plus de couſine, mais ſeulement une femme fort âgée qui la ſervoit. Je l'allai trou-

(1) *Dorville* me dit que ce *Cervio* deſcendoit de *Cervius*, qui dans la huitieme ſatyre du ſecond livre d'*Horace*, raconte ſi agréablement la fable du rat de ville & du rat des champs.

ver dans ſon humble logement, je la priai de vouloir bien que j'y demeuraiſſe avec elle pour quelques jours. Elle y conſentit difficilement ; mais elle y conſentit enfin.

J'étois arrivé le ſoir, nous partageâmes le reſte de cette journée entre les plaiſirs de l'amour, & celui de nous entretenir de *Cervio* & de ſa charmante épouſe : je rendis à *Roſalie* leurs lettres & l'argent, & elle me promit qu'elle les iroit voir. Je différai juſqu'au lendemain la converſation ſérieuſe que je devois avoir avec elle, quoiqu'elle eût pluſieurs fois voulu l'entamer ce jour là même.

Lorſque nous fûmes levés, je priai ſa vieille compagne de nous laiſſer ſeuls pendant deux ou trois heures. Je ſavois combien un témoin de plus ajoute à l'humiliation d'un coupable, & peut nuire à ſa ſincérité. La femme ſortit ; & autant pour inſpirer de la confiance à ma maîtreſſe, que pour ſuivre les mouvemens de mon cœur, je me jette à ſes genoux, je prends ſes mains en lui diſant, belle *Roſalie*, ce n'eſt qu'en ce moment que je vais te prouver tout mon amour, & mériter tout le tien. Je veux te ſauver de l'abyme où tu es tombée. Il faut que je t'aime bien ſin-

cerement, & que je ſois bien ſûr que tu répareras tes fautes, pour que je faſſe auprès de toi l'effort que je vais faire. Apprends combien je devrois te mépriſer & te haïr.

Quelques jours après que je t'eus quittée, je ſoupai dans une ville de Caſtille avec l'aventurier que tu avois renvoyé pour me plumer à ton aiſe & avec le marchand avec lequel, un moment après mon départ, tu avois inſulté à ma bonne-foi & à ma ſotiſe. Avoue, ma chere *Roſalie*, qu'il y a bien de la noirceur dans ce procédé, & qu'une coquette eſt un vrai monſtre. Je n'ai pas ceſſé pour cela de t'aimer, mais je t'ai plainte, & tu es bien à plaindre. Je t'ouvre mon cœur, je te fais voir que je connais le tien ; ne m'en cache aucun détour, je t'en ſupplie ; tes maux ſont grands, mais il eſt encore poſſible d'y apporter du remede, ſi tu ne t'obſtines pas à les cacher.

En diſant cela j'étois toujours à ſes genoux, je ſerrois ſes mains dans les miennes ; je les arroſois de pleurs, je la regardois d'un air tendre & compatiſſant. Son cœur paraiſſoit ſerré, il ne palpitoit plus ; elle me regardoit fixement, elle rougiſſoit, elle pâliſſoit. Nous touchons, lui dis-je, à l'inſtant

de ton bonheur : je lis dans ton ame, j'y vois le vice & la vertu ſe la diſputer. Ton ame eſt belle, la vertu triomphera, mes vœux ſeront comblés. Oui, la vertu triomphera... Je la regardai encore, & je lui dis avec un profond ſoupir... *Roſalie* !... Ses yeux me parurent tout d'un coup d'autres yeux ; elle répandit un torrent de larmes, elle m'embraſſa, me releva, & laiſſant tomber ſa tête ſur mon ſein : Ah ! mon ami, me dit-elle, oui, c'eſt la vertu qui triomphe dans mon cœur. Tu as combattu pour elle, j'étois auſſi de ſon côté. Il eſt vrai que je lui avois long-temps impoſé ſilence, j'avois cherché à m'étourdir ; mais je ne la faiſois taire qu'à regret. Le vice étoit étranger dans mon ame ; une mauvaiſe éducation l'y avoit introduit ; il étoit réſervé au malheur, & à toi ſur-tout de l'en arracher. Acheve ton ouvrage, je t'en conjure.

A ces mots, elle tombe à mes genoux, elle les embraſſe, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine que je l'oblige à quitter cette humble attitude. Tu verras, me dit-elle, par l'aveu que je te ferai de mes fautes, combien ſincerement je veux me corriger ; car tu dois ſentir combien cet aveu coûte

à

à la vanité d'une femme, & sur-tout d'une coquette ; mais j'espere aussi que tu concluras du récit de mon histoire, que la plûpart de ces mêmes fautes ne sont réellement que des malheurs.

Histoire d'une jeune fille mal élevée.

Mes parens étoient d'honnêtes bourgeois qui vivoient de leur bien, & fort à leur aise. Ils se réjouissoient d'avoir un si bel enfant. J'étois fille unique, j'étois l'objet de toute leur tendresse, mais leur tendresse étoit aveugle. Ils me laisserent d'autant plus volontiers faire toutes mes volontés, que je n'avois aucun penchant vicieux ; & quand j'en aurois eu, ils étoient trop aveugles pour les voir.

Dès que je fus en âge d'apprendre à danser & à chanter, j'eus des maîtres de ces deux arts, que l'on ne devroit apprendre aux jeunes gens qu'en leur en faisant bien craindre les dangers. Ce ne fut malheureusement pas ainsi que l'on en usa à mon égard. Pour me faire danser avec grace, pour me faire chanter d'un air tendre & passionné, on me disoit que c'étoit là les moyens d'avoir beaucoup d'amans. On m'apprenoit tous les petits manéges de la

coquetterie ; je les apprenois avec une facilité prodigieuſe : j'étois applaudie, & je m'applaudiſſois encore plus moi-même.

Je n'avois pas treize ans que des hommes aimables, des hommes qualifiés, me traitoient en grande fille, & venoient aſſidûment me faire leur cour. Mon jeune cœur s'épanouiſſoit ; une feinte pudeur que déja je ſavois emprunter, enluminoit mes joues, & me faiſoit paraître plus belle encore. Je ſentois des deſirs, je voyois que j'en faiſois naître ; les ſoins empreſſés de mes amans, le chagrin vrai ou faux que chacun d'eux marquoit, lorſque j'accordois ſeulement un regard à un autre, tout cela m'amuſoit & me conduiſoit ſans que je m'en apperçuſſe, au plus affreux précipice : ma mere au moins auroit dû être plus clairvoyante que moi, & me les faire éviter.

Depuis deux ans elle étoit veuve ; je faiſois ſon amuſement & ſa conſolation. Ma coquetterie lui plaiſoit : elle avoit elle même été un peu coquette. Elle étoit flattée de voir ſa maiſon aſſiégée de mes adorateurs ; elle participoit aux fêtes que l'on me donnoit. On me prodiguoit en ſa préſence les louanges les plus outrées, elle en étoit la dupe ainſi

que moi. Elle ne ſe mit pas en peine de me donner d'autre talent que celui de plaire. Je n'ai jamais ſu ce que c'étoit que travail, arrangement, économie, ſoins domeſtiques; je ne vivois que dans la diſſipation, je ſentois ſouvent le vuide & l'ennui qu'elle laiſſe dans le cœur, mais je m'étourdiſſois là-deſſus en m'y replongeant encore plus avant.

Un homme d'un certain âge, & d'un rang diſtingué, un Magiſtrat, devint amoureux de moi. Il ſut gagner ma mere; il lui perſuada que j'étois faite pour jouer un grand rôle dans le monde, mais que pour y réuſſir il falloit que j'euſſe l'eſprit cultivé, qu'il ſe chargeroit volontiers de me rendre ce ſervice. Ma mere, de ſon côté, conſentit volontiers à m'en faire courir les riſques. M. *d'Arbois* fut chez nous l'homme de confiance, l'homme de toutes les heures, & il ne tarda pas à m'apprendre tout. J'avois alors quinze ans.

Je te fais ce récit ſans rougir; *d'Arbois* m'aimoit, il avoit gagné mon cœur, il travailloit à le former. Je me pardonne à certains égards, la faibleſſe que j'eus pour lui. Je me pardonne bien moins l'affreux ſyſtème que, dès ce temps-là, je commençois à ſuivre; ce

fut de me faire aimer de tous les hommes, & par conſéquent de n'en aimer aucun; (car celui que j'aurois aimé, auroit attiré tous mes ſoins;) ce fut de traiter mes amans de maniere à les captiver tous; d'accorder quelque choſe aux étourdis & aux inconſtans pour les retenir, & rien du tout aux plus tendres, aux plus paſſionnés; de leur donner au contraire des ſujets de jalouſie, de les tourmenter; d'avoir avec eux des caprices, de me faire un plaiſir cruel de les mettre ſous mon char, & de les voir encore m'adorer quand je daignerois, en les écraſant, laiſſer tomber ſur eux un regard perfide, qui pût ſeulement leur paroître tendre.

Je continuai long-temps cet affreux manége : ruiner les uns, faire mourir les autres de chagrin, c'étoit mes amuſemens. Le meurtre que je me reproche le plus eſt celui d'un honnête homme, qui avoit pour moi les ſentimens les plus vifs & les plus délicats. Je ne puis mieux te raconter ce trait, qu'avec une ironie amere contre moi-même.

Le malheureux *Saint-Real*, à force de m'aimer ſans récompenſe, & même ſans eſpoir, devint malade. Je voyois ſouvent ſa mere & ſes ſœurs, qui ne ſavoient rien de ce qui ſe paſſoit entre

nous. J'allois chez elles, je le voyois auſſi comme par occaſion, je jouiſſois du plaiſir de le voir périr du beau feu dont mes charmes conſumoient ſon cœur. Il m'avoit donné de l'argent à pleines mains dans un temps où j'en avois eu beſoin, & je vivois alors de maniere que ces temps-là revenoient ſouvent. Sa famille venoit de perdre un grand procès, elle étoit aux abois. J'avois ſouvent donné ou prêté de l'argent à des étourdis, à des hommes ſans mœurs, ſans probité, qui s'étoient moqués de moi après l'avoir reçu. J'aurois pu, dans ce moment-là, rendre à *Saint-Réal* une partie de ce qu'il m'avoit donné, j'avois une grande bourſe bien remplie. Mais je devois aller paſſer quinze jours dans une ville voiſine où je voulois paraître avec éclat. Un motif d'humanité & de reconnoiſſance devoit-il l'emporter ſur celui-là?

Le lendemain à huit heures du matin je paſſai ſous les fenêtres de *Saint-Réal* dans la voiture publique, & toute occupée des plaiſanteries, des jolies choſes que je diſois ou que j'entendois, joubliai que, dans ce moment-là même, il alloit peut-être mourir victime d'un amour dont j'étois le digne objet. J'appris ſa mort le lendemain étant au bal.

Par-tout ailleurs j'aurois pu en être un peu affligée, mais il eſt indécent de faire la mine dans une ſi joyeuſe aſſemblée, & il eſt encore plus cruel de la quitter pour aller pleurer..... Ah! mon cher *Dorville*, je me fais horreur en te racontant ce trait!

Quelques mauvaiſes affaires, point d'ordre, point d'économie, de la parure, des plaiſirs bruyans & diſpendieux, tout cela produiſit bientôt chez ma mere l'effet qu'il y devoit produire, l'indigence.

J'étois connue à Bordeaux ma patrie; la foule de mes adorateurs diminuoit ſenſiblement, & j'aurois eu de la peine à trouver une dupe qui voulût bien m'épouſer. Je n'étois pas non plus capable de m'affranchir de la miſere par le travail, je l'étois encore moins de ſupporter le mépris que je méritois; il ne me reſtoit d'autre parti à prendre que de m'expatrier; je vins à Bayonne.

Cette époque de mon hiſtoire eſt la plus humiliante, la plus infâme aux yeux du vulgaire; elle ne l'eſt pas aux miens, & je crois que tu en jugeras comme moi. Mais, mon ami, laiſſe-moi un moment, la force me manque; je ne voudrois pas avoir à répéter ce que je viens de te dire. Cependant,

ajouta-t-elle, après un moment de silence, je suis soulagée de te l'avoir dit, je respire avec plus de liberté; & elle reprit ainsi. En te racontant mon histoire de Bordeaux, j'ai serré ma narration, j'ai évité les épisodes, j'avois à me débarrasser d'un fardeau énorme, je voulois m'en débarrasser promptement: je ne t'ai rien dit de notre chere Dona *Cervio*; j'y reviens.

J'avois passé avec elle les premieres années de mon enfance; nous étions voisines, & de même âge. Sa mere & la mienne ne se voyoient gueres; mais on nous laissoit ensemble elle & moi, tant que nous voulions, parce qu'on le pouvoit alors sans craindre pour elle.

Lorsque nous eûmes huit ou neuf ans, sa mere qui étoit sage, & qui vit dans quel malheureux chemin on m'alloit faire entrer, nous sépara pour lui en faire prendre un tout opposé. Tandis que j'apprenois la danse, la musique, l'art de forger, pour les hommes, des chaînes qui devoient un jour retomber sur moi & m'accabler, mon amie apprenoit sous les yeux de sa mere, tout ce qu'une honnête fille doit savoir pour être heureuse, & pour faire le bonheur d'un honnête homme.

Une femme prudente, qui aime véritablement sa fille, fait tout servir à son éducation. Je contribuai, par mes vices mêmes, à celle de mon amie. Elle me dit un jour, que nous nous voyions à la dérobée: Je te plains bien, ma pauvre *Rosalie*, ma mere me dit que tu ne sauras jamais t'occuper utilement; que les hommes t'amuseront & te tromperont pendant ta premiere jeunesse, & qu'ensuite ils se moqueront de toi; que tu te prépares bien des chagrins; que tu seras malheureuse, & cela me fait beaucoup de peine; dis tout cela à ta mere, je t'en prie, afin qu'elle t'éleve mieux. Je lui promis en pleurant, & j'allois remplir ma promesse; mais une réflexion m'arrêta. J'avois commencé à goûter le poison de la coquetterie, je craignois qu'une vie laborieuse ne fût une vie triste; je n'eus pas même le courage d'en vouloir essayer; je ne dis rien à ma mere. J'ajoutai au contraire un nouveau moyen à ceux que j'avois jusques-là employés à me perdre. J'avois ouï dire que le vin rendoit jolie, qu'il donnoit un air tendre; & je m'accoutumai dès-lors à boire beaucoup de vin. Je ne vous dirai ni le tort que cela a fait à ma santé, ni les chutes honteuses qui ont été les suites de ces excès.

Cependant mon amie croiſſoit en mérite & en vertu; elle devenoit de plus en plus aimable, & ne s'en prévaloit pas. Loin de chercher à attirer chez elle beaucoup d'amans, elle n'en voulut qu'un ſeul, & ne le recevoit jamais que ſa mere ne fût avec elle. Il donna dans le travers, elle en eut beaucoup de regret, parce qu'elle l'aimoit beaucoup; mais elle refuſa de le voir, & pour ſe diſtraire, vint paſſer ici quelque temps chez une de ſes parentes, chez qui ſa réputation de ſageſſe a attiré *Cervio*, avec lequel elle vit aujourd'hui dans une union charmante, tandis que mon malheureux cœur eſt dévoré de remords.... Hélas! ſi j'avois été élevée comme elle, j'aurois été ſage comme elle!

Je rougis moins, je vous le répete, du déſordre décidé dans lequel j'ai vécu depuis que je ſuis à Bayonne, que de l'infâme manège de coquetterie que j'ai fait à Bordeaux. Je ne regrette, en quelque ſorte, que comme un malheur, d'avoir vécu ici en proſtituée; malheur que mon éducation m'avoit préparé, & m'avoit rendu inévitable; mais ce que je me reproche comme un crime, ce que je ne me pardonnerai jamais, c'eſt de m'y être encore,

par un reſte de coquetterie, moqué de ton amour & de la bonne-foi qui l'accompagnoit, & devoit me le rendre cher. Me pardonnes-tu ce crime, mon cher Baron, ajouta-t-elle en m'embraſſant encore..... Je l'en aſſurai avec de vives careſſes, & nous allions continuer notre entretien lorſque la vieille rentra. Je ſortis un peu après.

Quelques affaires m'occupèrent le reſte du jour, & je fus obligé de ſortir encore le lendemain. Je venois de vendre mes mulets & toutes les inutilités dont ils étoient chargés. Je ne devois pas aller briller dans ma patrie, mais y faire face au malheur, & il faut pour cela être armé à la légere.

J'avois réſolu de retourner chez *Cervio* quand mes affaires ſeroient terminées en France, d'y porter des débris de ma fortune, & d'y épouſer *Roſalie*, qui devoit partir inceſſamment pour s'y rendre : mais je changeai bientôt d'avis.

Un de ſes anciens amans, un étourdi, la revint voir. J'eus la curioſité d'être témoin de leur entrevue, dont elle ne m'avoit pas fait de myſtere, parce qu'elle ne croyoit pas que je duſſe voir & entendre cette ſcène. *Roſalie* ſuccomba encore ; & après pluſieurs

autres faibleſſes, elle eut celle de lui parler de la converſation que nous avions eue enſemble la veille. Vous jugez bien qu'elle eut ſoin de ne lui en répéter que ce qui pouvoit me donner du ridicule aux yeux d'un homme tel que celui-là. Je me retirai ſans rien dire. J'écrivis à *Roſalie* un billet plein de cette force, & de cette élévation, qui ne manque jamais à la vertu & à l'amour outragés. Elle me fit une réponſe qui exprimoit bien la douleur & le repentir. Je fus perſuadé, en la liſant, qu'elle vouloit ſincérement ſe corriger, & que ſi elle n'étoit pas encore tout-à-fait corrigée, c'eſt parce que rien n'eſt ſi difficile que le retour d'une coquette à la vertu. Elle partit le lendemain pour l'Eſpagne. Elle eſt depuis ce temps-là chez *Cervio*, & j'ai appris depuis, de *Cervio* lui-même, qu'elle eſt bien revenue de ſes égaremens.

Rien ne m'arrêtoit plus, & le ſéjour de Bayonne ne pouvoit me paroître que fort triſte. Je pris la poſte pour aller au-devant des nouveaux malheurs qui m'attendoient chez moi, mais qu'il falloit que j'allaſſe braver.

J'y trouvai tout bouleverſé; je n'entendois pas les affaires. Un dernier pro-

cès perdu, faute d'argent pour le soutenir, acheva de me ruiner. J'étois à la ville, lorsque j'appris cette nouvelle; je retournai aussi-tôt à ma campagne pour en sauver ce que je pourrois. Je vis ma maison déserte & démeublée, c'avoit été un pillage. Mon adverse partie, ses huissiers, mes domestiques, tout le monde avoit fait sa main. Seulement je trouvai dans la cour un vieux chien que j'avois élevé, (c'est celui dont je vous ai déjà parlé.) Une femme de mon voisinage, qui n'étoit jamais venu me flatter pendant ma prospérité, pleuroit mon malheur & caressoit mon chien; elle me dit que ce pauvre animal n'avoit pas voulu suivre les autres, qu'il avoit même mordu de son mieux un des pillards. J'embrassai ensemble cette bonne femme & mon chien, je leur dis à tous deux des choses fort tendres. Il me suivit, j'allai chez plusieurs de mes anciens fermiers, & enfin j'en trouvai un qui voulut bien me recevoir pour quelques jours.

De-là j'allai chercher à la ville un honnête homme, qui m'avoit dit autrefois des vérités désagréables. Il me consola & me secourut; il me donna de quoi aller dans une province où un

mien parent étoit mort depuis peu, & étoit riche. Je laissai à mon ami, pour qu'il en prît soin, ce que j'avois de plus précieux, mon chien.

Lorsque je fus au terme de mon voyage, je cherchai un Avocat & un Procureur. J'eus de la peine à en trouver, parce que j'étois vêtu fort uniment, & que je n'avois pas employé à m'habiller une partie de l'argent que mon ami m'avoit donné. Il m'avoit aussi procuré une recommandation pour un homme en place, mais qui devoit des ménagemens & des égards à celui contre lequel j'allois plaider. Ma cause fut mal soutenue, on trouva moyen d'éluder la légitimité de ma demande, je perdis mon procès.

Je retournai dans ma Province; j'allois en y arrivant chez l'honnête homme qui m'avoit mis en état de faire un voyage, dont il ne pouvoit prévoir les suites. Il me reçut avec encore plus de démonstrations de joie & d'amitié que si j'étois revenu riche.

Après les premieres effusions de cœur, je parlai de mon chien, je l'entendis hurler près de la salle où nous étions; je courus lui ouvrir la porte. Je n'eus pas la précaution de le gronder, comme j'aurois dû, pour faire diversion à sa

joie. Il se jetta sur moi avec une espéce de fureur, fit un cri, me regarda en répandant quelques larmes, & tomba mort à mes pieds. J'en ressentis une vraie peine. Mon ami se prêta à ce que je lui demandai, que ce chien fût enterré au milieu de son jardin, & couvert d'un marbre blanc où seroit gravée cette épitaphe :

FIDELITATI SACRUM (1).

« Cy gît *Pluton*, chien digne d'être » connu dans la postérité. Il mourut de » plaisir en voyant son maître, qui avoit » été quatre mois absent & en prison. » L'an M. DCC. LIX ».

Il me falloit quelque honnête moyen de vivre, puisque toute ma fortune & mes espérances même étoient évanouies. La Baronne de ***, qui a autant de crédit que de bienfaisance, me donna une lettre de recommandation pour un de nos plus illustres citoyens. Je l'allai trouver à Paris, & quoiqu'il fût occupé de quelques projets aussi vastes qu'utiles, (dont il a déjà exécuté une partie), il pensa à moi, & me fit obtenir un emploi honnête. Je songeai alors à me marier. J'avois jetté les yeux sur une

(1) Monument consacré à la fidélité.

jeune perſonne fort ſage & fort aimable; mais je conſidérai que je ne pouvois l'épouſer qu'avec toute ſa famille; c'eſt-à-dire, que je ne le pouvois qu'en m'impoſant la néceſſité de ménager, & ſon eſprit (que le hazard n'avoit ſans doute pas moulé ſur le mien), & les autres eſprits qui l'environnoit, & que je pourrois ſans doute encore moins amener à mes principes. Je me diſois quelquefois pour me réjouir :

On ne peut contenter tout le monde & ſa femme.

Le fruit de ces réflexions fut que, comme je mépriſois le monde & tout ce qu'il eſtime, je choiſirois une femme libre, jeune, d'un état un peu au-deſſous du mien, mais au deſſus des mœurs, quelque eſprit de la docilité, & l'habitude des ſoins du ménage. J'eus le bonheur de la trouver, je la formai, & elle me rend heureux. Nous élevons enſemble quelques enfans des deux ſexes, ſelon la méthode de *Lindor*, & nos ſuccès mettent le comble à notre bonheur. S'il arrivoit, (ce que je ne crois pas, & que je ne veux pas même ſavoir); s'il arrivoit que ce fût déroger à la nobleſſe que d'élever des enfans; comme ceux que j'éléve ne ſe détournent

pas des devoirs de mon emploi, je ne quitterois pas pour cela ma louable entrepriſe ; je plaindrois ſeulement les hommes, de ce qu'ils ſont aſſez aveugles pour ne pas voir combien l'éducation des hommes eſt plus noble que celle des chevaux.

Je ne revenois pas des choſes ſurprenantes que *Dorville* venoit de me raçonter; elles furent le ſujet de toutes les converſations que j'eus avec lui juſqu'à mon départ. Hélas ! ce jour vint trop tôt ; il nous fallut aller à Paris.

Je fais une triſte rencontre.

Si j'avois eu la foibleſſe de croire aux préſages, je n'aurois pas oſé continuer mon voyage de Fleurines à Paris, qui cependant fut auſſi heureux qu'il pouvoit l'être..... Que le premier objet que j'apperçus en chemin, me parut horrible ! C'étoit une charrette pleine d'enfans & de nourrices. Je voulus voir dans la charrette; cela m'intéreſſoit. Les triſtes cris des enfans me perçoient le cœur, je vis ces petits malheureux, je ſentis la mauvaiſe odeur qui s'exhaloit de ce cachot mobile.... Ah! m'écriai-je, en m'allant jetter dans les bras de *Julie* ! Ah ! ma chere amie, faſſe le

ciel que jamais aucun de nos enfans ne ſoit ainſi traité!... Ceux-ci appartiennent ſans doute à des criminels d'état; on les mene dans quelque iſle déſerte, & l'on s'inquéte peu qu'il en meure les trois quarts en chemin..... O vous, femmes infortunées, qui êtes leurs meres! ſi vous leur ſurvivez, de quels coups de poignard vos cœurs n'ont-ils pas été percés, lorſqu'on vous a arraché ces tendres fruits de votre amour! Par combien de cris ne demandez-vous pas tous les jours au ciel, ou qu'il vous les rende, ou qu'il vous ôte la vie!

Dorville étoit venu nous conduire avec *Clairval* & ſon ami; il m'expliqua ce que c'étoit que tout cela; il me fit voir que c'étoit un moindre mal qui paroît à un plus grand, & il ajouta que le reſpectable citoyen à qui il devoit ſon bonheur, avoit en vue d'arrêter ce mal preſque dans ſa ſource; mais qu'il n'étoit pas poſſible encore de les employer.

Nous parlâmes du gouvernement; *Dorville* me dit des choſes très-conſolantes ſur les diſpoſitions que faiſoit le miniſtere pour le bonheur des peuples. Ainſi, il répandoit dans mon ſang un baume qui y étoit plus néceſſaire que jamais, & dont j'allois ſur-tout avoir

beſoin en arrivant à Paris. Car on ne doute pas que tout n'y dût offenſer mes yeux; ils n'étoient pas accoutumés au mêlange monſtrueux & adultere de la ſplendeur & de l'indigence, du vice & de la vertu.

N°. VIII.

DE LA MANIERE

La plus ſimple & la plus agréable de ſe loger & de ſe vêtir.

J'AVOIS fait une partie de cet article, pour être joint à celle des *Variétés de l'eſpéce humaine*, dans le premier volume du *Cours d'Hiſtoire Naturelle* (1). On a prouvé qu'il ne ſeroit pas bien là; j'eſpere qu'il ſera un peu mieux ici.

La parure & les modes, ſans être les plus révoltantes des diverſes monſtruoſités auxquelles nous avons accoutumé nos ſens, ne ſont pas non plus les moins ridicules, ni les moins abſurdes.

Voici ſur ce ſujet quelques réflexions d'un de mes amis, qui me paroiſſent très-philoſophiques: il me permet de les publier.

« Le Sauvage qui peint ſur toutes les

(1) A Paris, chez Deſaint, 1771, 7 *vol. in-12, avec figures.*

» parties de ſon corps, des fleurs & des » oiſeaux; & l'Européen qui ſe couvre » des plus riches étoffes, ont tous deux » le même but, c'eſt d'être admiré. » La plûpart des hommes ſont plus de » cas des agrémens du corps que des » charmes de l'eſprit. Ces derniers ſont » les plus eſtimables ſans doute, mais » les autres ſont bien précieux auſſi; » malheur à qui ne ſait pas les eſtimer » ce qu'ils valent. Quoi qu'il en ſoit, » il ne faut donner pour acceſſoires » aux charmes de l'eſprit & à ceux du » corps, rien que de ſimple, de naturel, » ou qui approche beaucoup de la » Nature. Sans cela, on les gâte en » croyant les orner.

» Tout ce qui eſt brillant ou vive- » ment coloré, a dû plaire & être re- » cherché. On a mis à un prix fort » haut les métaux & les pierres qui » ont de l'éclat. On a cru gagner beau- » coup, en fixant ſur ſoi les yeux de » la multitude (1), & le même prin-

(1) On n'obtient par cet éclat emprunté, ou par les ſeuls charmes de la figure, que l'admiration des ſots, qui, malheureuſement, ſont encore aujourd'hui la multitude, & cette admiration n'inſpire qu'une ridicule vanité. On ſe concilie par les vraies beautés du corps

» elpe qui a fait porter aux femmes de » nos climats, des perles, de l'or & » des diamans, a attaché aux cols des » Indiennes, du verre, des plumes, des » coquillages, & des os de poiſſons.

» Un autre point de vue encore ſous » lequel on pourroit conſidérer les dif- » férens habillemens, dont les hom- » mes aiment à ſe parer, c'eſt qu'ils pa- » roiſſent avoir preſque toujours préféré » à leur aiſance & à leur commodi- » té, le plaiſir d'étonner l'œil des ſpec- » tateurs, par la prodigieuſe quantité » d'étoffe dont ils ſe ſont enveloppés. » Qu'on jette les yeux ſur la plus grande » partie de l'Europe, on verra qu'en » général les profeſſions graves, & » celles auxquelles on accorde le plus » de conſidération, ſe diſtinguent auſſi » par l'amplitude des vêtemens ».

Je fis, il y a quelques années, l'Hiſtoire d'un peuple heureux, c'eſt-à-dire, un Conte moral & à peu près inutile comme tant d'autres. J'aurai peut-être le courage de ne le pas faire impri-

---

& de l'ame jointes enſemble, ou par les dernières ſeules, l'eſtime & les applaudiſſemens des ſages; on eſt content d'eux & de ſoi-même, on eſt heureux & modeſte.

mer : je vais seulement en extraire un morceau, sur la maniere de se vêtir & de se loger.

« Il n'y a qu'un seul BEAU parfait, » il consiste en un juste alliage de l'*uniformité* & de la *variété* (1). Alliage heureux qui ne se trouve que » dans la Nature & dans tout ce qui » y ressemble ; c'est-à-dire, dans les » compositions les plus simples & les » mieux entendues des Arts ».

Les peuples anciennement civilisés, savent beaucoup de belles choses *toutes entieres*, & ne savent que la moitié de celle qui est la seule nécessaire.

DIVERSITÉ, *c'est leur devise* :

Ils oublient d'y joindre UNIFORMITÉ ; & cette omission les mene loin. Au contraire, les bonnes gens dont j'écris l'histoire, n'ont jamais su, ni pour les Arts, ni pour les mœurs, que ces deux mots, UNIFORMITÉ, VARIÉTÉ. D'où il arrive que, d'un côté, ils sont heu-

(1) Ce principe & toutes ses conséquences, sont très-bien exposés dans l'*Essai sur le Beau du P. ANDRÉ*, Jésuite. On ne peut reprocher à cet excellent Ouvrage, qu'un peut de monotonie & de prolixité.

reux ; & que de l'autre, les productions de leur génie ſont vraiment belles.

« Les Illiniens (c'eſt le nom de ce » peuple) ne ſoupçonnent pas qu'il » puiſſe y avoir deux manieres d'être » heureux (1), ni même deux manieres de ſe loger, de ſe vêtir & de » partager chaque journée entre les » travaux & les amuſemens, & je ſuis » perſuadé que la raiſon & la Nature » ſont de leur avis.

» Depuis long-tems ils ont trouvé » la meilleure maniere de conſtruire

(1) S'il pouvoit y avoir au moral deux manieres d'être, dont chacune fût la meilleure poſſible, ces deux manieres ſeroient différentes; or, dans l'un & l'autre cas, la Nature ceſſeroit d'être ſimple, de ſuivre dans le gouvernement de l'Univers le meilleur ordre poſſible; nous devrions la regarder comme une marâtre, nous devrions nous dire dans l'amertume de notre cœur, *c'étoit bien la peine de naître!*... Il peut y avoir différentes nuances de bonheur, mais quant au fond, il n'y en a qu'un véritable, & il ne peut ſe trouver que dans l'uniformité variée de la vie champêtre...., Oui, je le ſoutiens, & j'en appelle à tout homme qui ſait jouir de la Nature; s'il y a, en morale, plus d'un vrai bonheur, on peut, en géométrie, élever plus d'une perpendiculaire de la baſe au ſommet d'un triangle.

» une maiſon, de la ſituer (1), de la » diſtribuer, (ce qui n'eſt pas bien dif- » ficile quand on eſt aſſez heureux » pour ignorer le luxe (2), & il n'y » a pas dans ce pays une ſeule maiſon » qui ne ſoit tournée au midi, peu éle- » vée, nullement ombragée par la mai- » ſon voiſine, qui en eſt éloignée de plus de trente pieds ». Ils ſe logent comme les habitans de l'ISLE DE LA PAIX, & voici la deſcription d'une des maiſons d'*Ariſtie*, chef-lieu de cette Iſle; je vais l'extraire de la troiſieme partie de l'*Eleve de la Nature*.

(1) Comment ſe peut-il que toutes les maiſons (je parle de celles de la campagne, car on ne peut être bien que là) ne ſoient pas toutes ſituées de la même maniere, du moins par rapport au ſoleil? C'eſt une choſe bien étrange que l'on ait plus d'égard à un chemin, à une riviére, &c. (ſur leſquels on pourroit toujours aſſez ſe ménager des vues latérales, qu'aux aſpects ſi agréables & ſi bienfaiſans de l'aſtre du jour. Une maiſon dont la façade n'eſt pas au midi, ou à l'orient, eſt triſte & mal ſaine. Il y a cependant peu de maiſons qui ſoient ſituées de cette maniere.

(2) Je parle du luxe d'oſtentation, qui dévore tout, & non pas du luxe de ſubſiſtance, de conſommation qui régénére & multiplie tout.

DESCRIPTION

*D'une des Maiſons de la petite Ville d'*ARISTIE.

DANS le plan général de la Ville d'Ariſtie, j'ai cru devoir indiquer par un quarré parfait, l'eſpace qu'occupe chaque maiſon & ſes dépendances, parce que cette forme m'a paru rendre l'enſemble du deſſin plus agréable. J'ai fait graver le plan d'une de ces maiſons, (& toutes ſe reſſemblent.) Ce plan eſt un parallélogramme ou quarré long, qui contient les parties que je vais détailler. On entre dans une maiſon par une allée A, bordée de lilas, de jaſmins & de roſiers, aux pieds deſquels eſt un maſſif de violettes & de muguets. L'entrée de cette allée eſt garnie d'une porte de bois à jour, peinte en couleur d'écorce d'arbres.

A la gauche de l'allée, c'eſt-à-dire, à l'occident, car ſon entrée eſt au midi, ſont un maſſif de fleurs B, & quelques arbuſtes, & même quelques arbres fruitiers, placés de maniere qu'ils n'ar-

rêtent point la vue des croiſées de la façade, dont nous parlerons bientôt.

Dans ce parterre, beaucoup plus agréable que ceux à compartimens, il y a trois ou quatre ruches, bien mieux tenues que ne le ſont communément celles que l'on voit chez nous (1). Il eſt ſéparé de la piéce de gazon G, par une petite muraille à hauteur d'appui (2), qui eſt bordée d'eſpaliers. Ces petits eſpaliers, de même que les grands qui tapiſſent la façade de la maiſon du côté du midi, ſont à trois pieds de la muraille. Leurs branches n'y touchent pas, mais ſont tenues avec quelques crochets de fer & des gaules, de ma-

(1) Il y a dans les environs d'*Ariſtie*, des ruchers qui contiennent deux ou trois cens ruches; mais on aime tant les Abeilles dans l'*Iſle de la Paix*, que chaque particulier a dans ſon petit jardin trois ou quatre ruches pour s'amuſer.

(2) La premiere muraille, c'eſt-à-dire, celle de la rue, n'a auſſi qu'environ quatre pieds de hauteur; on ne craint point d'être volé dans un pays où il n'y a ni riches, ni pauvres. Cette muraille eſt bordée extérieurement d'eſpaliers expoſés au midi, & dont tout le monde peut cueillir les fruits en paſſant. C'eſt auſſi pour cela qu'on les y plante; mais preſque perſonne n'y touche, parce que perſonne ne manque de fruits chez ſoi.

nière que l'air circule librement entre les arbres & la muraille. On répand au pied de celle-ci une couche de gros sable & de charbon de terre brûlé, pour éloigner les limaçons, les fourmis & autres insectes.

Cette piéce de gazon G, contient deux agneaux, deux chiens de moyenne taille, & deux lièvres apprivoisés (1), qui jouent toujours ensemble.

Le petit bâtiment D, qui n'a que huit pieds de hauteur, contient des loges pour les animaux. Au-dessus d'un autre petit bâtiment E, qui peut tenir lieu de ferre, est une longue voliere bien aërée, & que l'on ouvre pendant le jour. Elle tient quelques tourterelles qui viennent manger & voltiger sur la piéce de gazon.

Le vestibule F, qui est élevé de trois marches, pour que la maison soit au-dessus de l'humidité du jardin, communique au deux piéces G, H. Les deux portes II, & les trois croisées LLL, forment une enfilade.

(1) Le lièvre s'apprivoise mieux que le lapin & ne fait point de trous. Que l'on ne soit point étonné de voir des chiens vivre en paix avec des levraux, il n'est rien que l'on ne puisse obtenir par l'éducation. Ne fait-on pas vivre en paix des chats avec des oiseaux?

La premiere piéce G, eſt une cuiſine qui ſert en même-tems de ſalle à manger, parce qu'Ariſte & ſes colons n'aiment ni l'embarras, ni les grands airs.

La piéce H, eſt celle où l'on fait de petits ouvrages, des concerts, &c. dans les momens où les travaux de la campagne laiſſent un peu de loiſir. Cette chambre eſt auſſi celle où le pere & la mere couchent, quand leurs enfans commencent à être grands; car alors les enfans occupent les deux chambres de l'étage, les garçons l'une, & les filles l'autre. M M, corridor. N, eſcalier. O, baſſe-cour & ſes dépendances. P, jardin & boſquet. L'étage eſt diſtribué à peu près de même que le rez-de-chauſſée.

« La façon de ſe vêtir des Illiniens, » reſſemble, comme leur façon de ſe » loger, à celle des habitans de l'*Iſle* » *de la Paix*. Elle eſt ſimple, *natu-* » *relle* & variée, mais dans les cou- » leurs ſeulement... Je dis *naturelle*, » parce qu'à moins d'aller tout-à-fait » nu, il n'eſt pas poſſible d'être ha- » billé d'une maniere qui nuiſe moins » à la forme & aux mouvemens du » corps.

» Les Illiniens ont comme nous l'art » de faire de la toile & de tricoter,

» Ils ſe font des bas & des culottes de
» ſoie, ou de coton d'une ſeule piéce,
» & de petites veſtes pareilles, qui ſe
» terminent à la chute des reins. La
» veſte ne monte que juſqu'à la poi-
» trine, & la chemiſe y finit auſſi par
» une petite garniture de belle mouſ-
» ſeline, mais ni bordée, ni même feſ-
» tonnée (ce peuple n'eſt point frivole).
» Les manches de la veſte ſont étroites
» ſans être gênantes; elles ne vont que
» juſqu'au coude, & ſont garnies com-
» me le tour de gorge.

» Les Illiniens ont toujours le col &
» la tête nus. Il faut être un peu bar-
» bares, pour oſer couvrir & orner de
» ſi belles parties. La chevelure des
» hommes eſt fort courte, friſée &
» parfumée, mais ſans poudre ni pom-
» made: celle des femmes eſt plus lon-
» gue, elle tombe en boucles; un pe-
» tit ruban l'attache par derriere.

» Quelques fleurs dans les cheveux,
» une guirlande qui traverſe l'épaule
» droite à la gauche, voilà quelle eſt
» la grande parure des Illinienes. Celle
» des hommes ſont des mufles de lion,
» ou d'autres animaux qu'ils ont tirés
» à la chaſſe, & qu'ils portent en triom-
» phe, ſur l'épaule gauche, les jours
» de fêtes, qui ſont chaque ſeptieme

» jour, & il n'y a point chez eux » d'autres fêtes que celles-là.

» Les femmes sont habillées comme » les hommes; on ne les distingue que » par leur chevelure, qui est ondoyante, » par la petite saillie de leur sein, & » par l'élégance de leur taille.

» Elles portent des hauts-de-chaus- » ses, parce que cela est beaucoup plus » joli & plus commode que des jupes, » & parce qu'elles regardent comme » absurde notre méthode, de ne dé- » fendre presque point contre les pé- » rulantes attaques de l'Amour, le plus » foible des deux sexes, & le seul qui » ait à résister.

» Comme il est dans la Nature que » tout ce qui a l'air grand & majes- » tueux, inspire du respect, les Prê- » tres & les Magistrats Illiniens, se » revêtent de magnifiques & amples » draperies, lorsqu'ils exercent leurs » fonctions sacrées, c'est-à-dire, durant » environ deux heures par chaque se- » maine ».

No. IX.

IRENE,

OU

LE MALHEUR D'ETRE FEMME.

DIALOGUE.

INTERLOCUTEURS.

MAHOMET II.
IRENE, *Sultane.*
FATMÉ, *amie d'Irene.*
ZAMOR, *amant d'Irene.*
NEDHIM, *confident de Mahomet.*
LE MUPHTI.
ELIZE, *eſclave de Fatmé.*
PLUSIEURS FEMMES *eſclaves.*

La Scene eſt dans un Camp.

AVERTISSEMENT.

COMME je ne me pique pas de beaucoup d'ordre dans mes papiers, non plus que dans mes idées, (il y en a un peu plus dans mes sentimens), j'avois égaré la premiere Préface de ce Drame, & j'en avois fait une autre. Je la retrouve, & les fait imprimer toutes deux pour m'épargner l'embarras de choisir ou de refondre.

PREMIERE PRÉFACE.

QUAND on n'eſt pas capable de finir un tableau, & que cependant on a la fureur de peindre, il faut tâcher du moins de faire une bonne eſquiſſe. Je ne ſais ſi j'ai réuſſi dans celle que j'offre aujourd'hui au Public, je me ſuis abandonné à l'impulſion de mon cœur, au défaut de l'impulſion du génie; je crois que ſouvent la premiere peut valoir bien la ſeconde.

Nous ſommes injuſtes envers les femmes, nous ſommes toujours extrêmes à leur égard : ou nous les adorons, ou nous les traitons avec mépris, & nous paſſons aſſez bruſquement de l'un à l'autre de ces ſentimens ſi oppoſés. Nous leur donnons l'exemple de bien des vices, nous leur en faiſons contracter bien d'autres par nos hommages, ou nos dédains également déraiſonnables, & nous ne leur pardonnons pas ces vices qu'elles ne doivent qu'à nous; ou, ce qui eſt plus affreux encore, nous les puniſſons lors même que nous n'avons rien à leur reprocher; & tandis que l'on voit quelques-uns de nous

prodiguer à certaines femmes la tendreſſe, la louange & tout ce qui peut leur inſpirer de l'orgueil, des caprices, des traverſes de toute eſpéce, on voit d'autres hommes qui traitent avec hauteur, avec mépris, des femmes eſtimables. Ces hommes abuſent de la tendreſſe qu'elles ont pour eux, ils les ſubjuguent, ils les tyranniſent, & quelquefois ſe portent aux excès les plus horribles; tel eſt celui que je vais peindre: je l'ai entrepris avec un peu de répugnance, je n'aime pas à traiter de pareils ſujets; mais il me paroît juſte & néceſſaire de venger autant que je pourrai, le ſexe faible & eſclave, du ſexe impérieux & cruel. En vain, dira-t-on, que ce prétendu ſexe, ſait aſſez ſe venger lui-même. Eh bien, ne l'y obligeons plus; conduiſons-nous honnêtement à ſon égard, & il ſe conduira de même envers nous; faiſons ſon bonheur, & il fera le nôtre... Faiſons ſon bonheur, c'eſt-à-dire, reſpectons ſa modeſtie & ſa décence, pour qu'il les eſtime & les conſerve: ayons des mœurs & ne l'engageons plus, autant par l'exemple de nos déſordres, que par l'abus de notre autorité, à ceſſer d'en avoir; n'admettons jamais cette maxime qui ſeroit affreuſe, ſi l'Auteur

qui l'a hazardée, ne la donnoit comme plaiſanterie.

Déſoler une femme, eſt venger tous les hommes (1).

---

(1) On trouve ce vers dans une Comédie, qui a pour titre les *Fauſſes infidélités*. L'homme de Lettres à qui nous la devons, fait profeſſion de ſa Morale la plus pure, & il a ſoin de rendre lui-même odieuſe cette maxime, en la mettant dans la bouche d'un fanatique, d'un jaloux.

SECONDE PRÉFACE.

Les femmes ſont malheureuſes, & c'eſt par nous qu'elles le ſont. Nous avons la force, l'autorité; nous nous ſommes arrogé la qualité de légiſlateurs, & nous ne voulons pas qu'elles la partagent avec nous, quoique cela fût juſte. Nous leur apprenons, dès l'enfance, à être vaines, coquettes, en leur faiſant l'éloge du luxe, & ſurtout fauſſes & diſſimulées, en les aſſujettiſſant à mille petites bienſéances factices, qui devroient les dégoûter pour jamais de toute eſpéce de bienſéance réelle, ſi elles ne naiſſoient, quoique nous en diſions, avec des vertus que nos efforts ne peuvent détruire.

Si nous faiſons le malheur des femmes, elles nous le rendent bien: c'eſt ainſi que raiſonnent nos Apologiſtes; mais ne faiſons plus le malheur des femmes, & elles n'auront plus à nous le rendre. Nous les ſéduiſons, & nous leur faiſons un crime de s'être laiſſées ſéduire. La débauche eſt pour elles un opprobre, & pour nous ce n'eſt rien. Nous ne ménageons nullement leur pu-

deur, nous affichons celles qui ont eu quelques foibleſſes, nous les livrons au mépris; & quelquefois par un raffinement de cruauté, nous rendons ce mépris d'autant plus humiliant, qu'il eſt joint à plus de magnificence, & par conſéquent de publicité. Changeons de méthode, reſpectons-les, elles recouvreront alors leur propre eſtime, car elles ſont accoutumées à régler leur jugement ſur les nôtres. Celles qui s'étoient le plus éloignées de la vertu, y reviendront, tout ſera dans l'ordre & nous ſerons heureux. Les femmes auront encore des faibleſſes, parce qu'elles céderont encore à nos tendres empreſſemens; il y aura encore des femmes qui jouiront frauduleuſement dans le célibat des plaiſirs du mariage; il y en aura qui, même étant mariées & implorant vainement la loi du divorce, feront quelques infidélités à leurs maris, mais tout cela du moins ſera couvert des ombres du myſtere. Or, excepté le meurtre, le vol, les exactions, il n'y a peut-être pas de crime qui ne perde la moitié de ſon atrocité, dès qu'il ſe cache.

J'eſſaie de prouver dans ce Drame, combien en général nous ſommes injuſtes & cruels à l'égard des femmes; je prouverai dans le ſuivant qu'elles le ſont

bien auſſi quelquefois au nôtre : mais je perſiſte à croire que quand cela arrive, c'eſt preſque toujours à nous-mêmes que nous devons nous en prendre.

Cette petite Piéce devoit être imprimée ſur une copie plus correcte, où j'avois fait quelques légers changemens; je l'ai prêtée à une perſonne, qui l'a prêtée à une autre, & je ne l'ai pas pu ravoir.

J'ignorois auſſi, en la compoſant, que M. DELANOUE, eût tiré du même ſujet une Tragédie. Il a fait un tableau, je n'ai fait qu'une eſquiſſe, & nous ne nous reſſemblons que dans le principal événement; c'eſt ce qui m'a déterminé à laiſſer ſubſiſter ce Drame. D'ailleurs il eſt bon qu'il paraiſſe à côté de celui de *LESBIE*, ou *la Femme dangereuſe*. IRENE prouve que les femmes ſont malheureuſes, parce que nous ſommes injuſtes à leur égard : LESBIE prouve que quelques-unes d'entr'elles vengent leur ſexe, en nous rendant malheureux, ſans pour cela l'être moins elles-mêmes....

Tel eſt l'effet naturel de toute eſpéce de procès ou de guerre; on ſe fait beaucoup de mal de part & d'autre; on s'expoſe à périr de la main de ſon ennemi, pour avoir l'affreux plaiſir de l'immoler peut-être.

IRENE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRENE, *ſeule.*

QUEL peut être ſon deſſein?.... Il médite une bataille, & il ſemble vouloir donner une fête. Il veut que les chefs de ſon armée me voyent dans la plus brillante parure..... Mais pourquoi, en me donnant cet ordre, me regardoit-il d'un air ſévére! Mais pourquoi, depuis pluſieurs jours, mes plus tendres careſſes ne peuvent-elles vaincre ſa cruelle indifférence!.... Ah! c'eſt que les hommes ont des caprices, que nous ſommes malheureuſement deſtinées à ſouffrir..... Mais, pourquoi l'inquiétude, la langueur, un chagrin profond s'emparent-ils actuellement de mon ame! Cela vient, ſans doute, de ce que je me livre à mes réflexions ſur

l'odieuſe loi, qui veut que nous aimions conſtamment un homme qui peut à chaque inſtant ceſſer de nous aimer, & qui dès cet inſtant-là même a le droit de nous mépriſer, de nous éloigner de ſa préſence, de.....

SCENE II.

IRENE, FATMÉ.

(*Fatmé attendrie de l'état où elle voit Irene, & feignant de l'enjoûment pour la conſoler*).

Ce jour ſera pour toi, un jour de triomphe, ma chere Irene; jamais tu n'as été ſi belle; & l'on voit, même ſans cette parure, qui ajoute bien peu à la beauté, que tes charmes ont aujourd'hui quelque choſe, non pas de plus vif, mais ce qui vaut mieux, de plus doux, de plus tendre qu'ils n'ont ordinairement.

IRENE.

Fatmé, je ſouffre, j'ai l'ame pénétrée de douleur.... Ce triſte état ne ſeroit-il pas celui où les femmes doivent être habituellement! & ne ſeroit-ce point pour cela, qu'une femme affligée paraît plus belle!

FATMÉ, (*toujours d'un air de contrainte*).

Quelle idée tu as de notre sexe! Pourquoi l'affliction seroit-elle notre partage? Nous inspirons l'amour, nous devons être les premières à éprouver ses impressions, & elles sont délicieuses.

IRENE.

Elles sont effacées par tant d'autres si désagréables, si affreuses mêmes! Les hommes nous savent si peu de gré de ce que nous faisons pour leur plaire!

FATMÉ.

Ne jugeons pas de tous par quelques-uns. Persuadons-nous bien qu'il y a des hommes sensibles & équitables, qui aiment vraiment les femmes, qui les estiment, qui les consolent, qui adouciſſent, autant qu'ils peuvent, les maux attachés à leur faible existence.

IRENE.

Oui, je sais qu'il y a de ces hommes-là, même sur les malheureuses rives du Bosphore. Je sais que dans presque toute l'Europe, les femmes sont plus libres que nous, & j'aimerois à les croire plus heureuses, si je ne savois aussi, & combien on leur fait payer cher leur liberté, ou à combien de dangers cette liberté les expose!..... Il existe en

Europe un peuple aimable & léger, qui veut rendre les femmes heureuſes & l'être par elles, mais qui n'y réuſſit encore qu'imparfaitement. On dit que les peres de ce peuple habitoient dans des forêts, où ils vivoient ſous les douces loix de la Nature, ſi vous en exceptez la férocité guerriere, qui étoit alors un mal général. Ce peuple, avant qu'il ſe fût ſoumis à l'empire ſuperſtitieux & barbare des Prêtres, vivoit ſous le charmant empire des femmes. Il ſavoit que les hommes ſont faits pour cultiver, pour embellir la terre, pour joindre à ſes productions celles du génie, & pour dompter tout ce qui oſeroit réſiſter à leur force; mais il ſavoit auſſi que cette force accoutumée à tout vaincre, devient brutale & tyrannique, à moins qu'elle ne ſe laiſſe doucement enchaîner par la prudence, & par toutes les vertus ſociales, qui réſident éminemment dans les femmes, quand on n'en éteint pas le germe dans leurs cœurs, ſoit par une mauvaiſe éducation, ſoit par de mauvais exemples.... J'ignore s'il exiſte encore des peuples, chez qui les femmes ſoient ce qu'elles doivent être, & ſoient traitées comme elles méritent de l'être; mais j'aime à le croire: cette idée me conſole.....

vois-tu avec quelle effusion de cœur je te parle..... Ah! Fatmé, que tu es venue à propos! que j'avois besoin d'une amie qui partageât ma tristesse!

FATMÉ.

Tu sais combien je t'aime, tu sais que jamais une indigne rivalité n'a regné entre nous. Le Sultan m'a distinguée de la plûpart de ses autres femmes, il m'a, comme nous disons, honorée de ses caresses, j'ai de lui un fils qui fait mon bonheur. Le Sultan me néglige aujourd'hui pour toi, & je n'en suis point jalouse, parce que je t'aime... Je veux te faire une question, j'en attends la réponse à ton amitié. Commences-tu à espérer que tu auras bientôt, comme moi, le bonheur d'être mere ?

IRENE.

Oui; & je l'ai dit à Mahomet, qui a reçu cette nouvelle avec la plus révoltante froideur..... Ah! que je le haïrois, si une femme pouvoit haïr un homme à qui elle est unie par le plus doux lien de la Nature!..... Hélas! son indifférence ne fait qu'augmenter mon amour pour lui..... Je voudrois pouvoir la vaincre son indifférence, aux dépens de ma vie même, pourvu que j'eusse donné le jour à mon enfant...

(*Elle tourne la tête & voit Zamor*)... N'étois-je pas assez malheureuse! Falloit-il encore que, charmée des graces & des vertus de cet honnête homme, que sensible à tout l'intérêt qu'il prenoit à mes maux, la reconnoissance, la sympathie, lui gagnassent mon cœur?... & je suis obligée d'abjurer une flamme si belle..... Oui, je l'abjure; mon devoir est ma premiere loi..... J'appartiens à un tyran, je veux être à lui puisque le sort en a décidé. Je refuse de fuir avec Zamor, quoique je le puisse. J'ai obtenu pour lui un exil honorable, je l'éloigne au moins de mes yeux..... J'abandonne mon amant, & je reste au pouvoir de mon plus cruel ennemi.

FATMÉ.

Mais pourquoi donc? Mais pourquoi donc?.... N'y auroit-il pas quelques moyens à prendre?.... (*Irène tombe, se laisse aller dans les bras de Fatmé*).

(*Zamor, qui hésitoit depuis quelques momens de paraître devant Irène, parce qu'il avoit des reproches à lui faire, accourt en la voyant prête à s'évanouir*).

SCENE III.

IRENE, FATMÉ, ZAMOR.

IRENE (*lui tendant la main qu'il baise*).

ZAMOR!... Zamor.... Il vaudroit mieux que vous fussiez parti pour votre gouvernement. Mahomet le veut, ne différez pas. Je vous aime, je vous l'ai dit, mais c'est tout ce que vous avez à attendre..... Séparons-nous, soyons de généreuses victimes du devoir.

ZAMOR.

Ingrate! vous m'éloignez pour me punir de vous aimer trop! Vous me faites combler de biens & d'honneurs pour me rendre malheureux.... Irene! Irene! nous pouvons encore.... Oui, nous pouvons fuir....

IRENE, (*tendrement*).

Partez, ou craignez.... Non, je ne pourrai jamais vous haïr. (*D'un ton plus assuré*), Mais ne me forcez pas à vous mépriser.... Ciel! voici Mahomet.... (*Zamor se retire avec un geste de désespoir. Irene voyant Mahomet*)..... Je frémis; il m'a lancé un regard qui me tue.

SCENE IV.

MAHOMET, IRENE, FATMÉ.

MAHOMET, *à Fatmé.*

RETIREZ-VOUS.

FATMÉ, (*à part en s'en allant*).

Quel air menaçant & terrible!.... Quel état que celui d'une femme!... O mon fils! ô Irene! votre amitié adoucira mes maux.

MAHOMET, (*d'un air réveur*).

Irene, je me prépare à faire aujourd'hui une grande action.

IRENE.

Je crois, Seigneur, que vous voulez livrer une bataille à la redoutable armée de Malthe: les Chrétiens vous sont odieux, parce qu'ils ne croient pas comme vous, que notre Prophête soit l'ami de Dieu, & que les femmes n'aient point d'amie.

MAHOMET.

Non, elles n'en ont point: je me confirme de plus en plus dans cette croyance (*à part*). Elle me devient néceſſaire, (*haut*). Il vous ſied bien de révoquer en doute nos dogmes ſacrés, & de vouloir juſtifier des hommes que je déteſte.

IRENE.

Je ne dirai plus rien pour eux, la commiſération ſeule m'a fait parler, & doit me ſervir d'excuſe..... Attaquez-les, ſi cette guerre vous paraît juſte ; & ſi elle l'eſt, que Dieu béniſſe vos armes..: (*Après un moment de ſilence*). Mahomet, vous ne m'aimez plus; comment ai-je mérité votre haine? Comment pouvez-vous, ſur-tout depuis que vous ſavez que je ſens éclore dans mon ſein le gage précieux de nos amours?...

MAHOMET, (*l'interrompant*).

J'ai beſoin de courage aujourd'hui plus que jamais, n'allez pas vouloir ſubſtituer dans mon ame, de petites fadeurs, à l'héroïſme qui doit l'occuper toute entiere.

IRENE.

Dieu! ſi c'eſt-là de l'héroïſme, il eſt bien affreux!

MAHOMET (*d'un ton adouci*).

Irene!

IRENE.

Seigneur.

MAHOMET, (*à part*).

Je crois que je me laiſſerois attendrir!.... Moi!.... Pour une femme! Pour un être auſſi imparfait! (*à Irene*). Sortez; ne vous éloignez pas, je vous dirai mes volontés.

IRENE, (*s'en allant, dit avec un geſte de déſeſpoir.*)

Ciel! tu vois combien je ſuis malheureuſe!

MAHOMET, (*la regardant*).

Quelle eſt belle! que ſon innocence & ſa candeur me touchent! Mais ma gloire parle; j'obéis.

SCENE V.

MAHOMET, NEDHIM.

NEDHIM.

SEIGNEUR, je vois avec peine que vous avez l'air inquiet: je crois voir auſſi depuis deux jours, que vous avez quelque choſe à me dire, que vous le voulez quelquefois, mais que toujours votre ſecret s'arrête ſur vos lèvres..... Douteriez vous de mon zéle & de ma fidélité?

MAHOMET.

Non, & vous ſaurez bientôt ce que je vous ai diſſimulé malgré moi: mais c'eſt un projet auſſi difficile à exécuter, qu'il me ſera glorieux. Je ne le confie à perſonne.

NEDHIM.

NEDHIM.

Votre piété, vos vertus plus qu'humaines me ſont connues; ce que vous refuſez à l'amitié, vous ne le refuſez pas à la Religion. Voici le miniſtre du ſaint Prophête, je l'amene en ces lieux comme vous me l'ordonnâtes hier: il ſera ſans doute plus heureux que moi; vous lui ouvrirez votre cœur.

MAHOMET, (*à Nedhim & aux Gardes*).

Allez aſſembler les chefs de l'armée, j'ai marqué dans cette plaine le lieu du rendez-vous; que perſonne n'y manque.

SCENE VI.

MAHOMET, LE MUPHTI.

MAHOMET, (*à part en ſaluant le Muphti*).

TROMPONS-LE, ce ſera un crime de plus; mais qu'importe..... (*haut*). Emanation brillante de la céleſte lumiere qui ſe répand du haut des cieux ſur la Mecque, ſur Médine & de-là ſur toute la terre; je voudrois vainement te cacher les replis de mon cœur; tu les verrois malgré moi, tu as les yeux

de l'Ange Uriel..... Plus un ſacrifice nous coûte, plus il eſt agréable à Dieu & au ſaint Prophête. J'aime trop mon eſclave Irene, cet attachement me diſtrait, occupe trop mon cœur; je veux la ſacrifier à Dieu; & pour que les hommes faibles & charnels me pardonnent ce ſacrifice, dont à ma place, ils ne ſeroient pas capables, je ferai ſemblant de ne ſacrifier Irene qu'au ſuccès de mes armes. Les Officiers murmurent, ils diſent que je ne vis que pour Irene, que je néglige pour elle les ſoins de mon Empire. Je vais la faire paraître devant eux, ſuperbement parée, je les forcerai de convenir que c'eſt la plus belle femme qui ſoit ſur la terre, &... vous verrez comment ſe terminera cette ſcene.

LE MUPHTI.

Mon fils, plus le ſacrifice vous coûtera, plus il ſera agréable à Dieu & à Mahomet, comme vous l'avez très-bien obſervé: c'eſt pourquoi, loin de vous détourner de cet acte de religion, je vous y invite. Il n'appartient qu'à elle d'élever l'ame au-deſſus de toutes les affections terreſtres, & de la rendre capable d'un tel effort.... (*à part*) Cependant eſt il poſſible que ce qui révolte la Nature, puiſſe plaire à ſon auteur,

ma Religion ne m'aveugle-t-elle pas?... Non, & d'ailleurs il faudroit dans ce cas-là même, que je respectasse le bandeau sacré dont elle couvriroit mes yeux.

(*Après cette Scène qui s'est prononcée à demi-voix, & pendant laquelle on a vu Irene tremblante, suivie de deux Esclaves, se promener au fond du Théatre, Mahomet crie*: Irene).

SCENE VII.

MAHOMET, LE MUPHTI, IRENE & *ses deux Esclaves.*

(*Elle approche à pas lents*).

MAHOMET, *à Irene.*

JE vais exécuter le projet que je médite depuis quelques jours; le Ciel l'approuve & l'ordonne. Allez au bord de cette plaine, nous vous y suivons.

IRENE.

Ah! Seigneur, quel regard sinistre! (*Elle tombe à ses genoux*). Quel mal vous ai-je donc fait? Que voulez-vous de moi?

MAHOMET, (*à part, en la relevant*).

Qu'il en coûte pour se révolter contre la Nature, contre la Loi éternelle: ..

Mais que fais-je! quand on a eu assez de courage pour concevoir un crime, il faut en avoir assez pour le commettre. (*à Irene*). Levez-vous; point de faiblesse.

IRENE, (*en pleurant, au Muphti*).

Vous qui devez être l'appui des malheureux, soyez le mien; ou dites-moi du moins quelle sera la fin de tout ceci.

LE MUPHTI.

Un religieux silence enchaîne mes levres. (*à part*)..... Le Dieu que j'adore est-il donc un monstre?.... Et s'il n'en est pas un, puis-je mieux lui plaire qu'en détournant ce coup affreux? (*haut & vîte*) Irene. (*à part*)..... Mais le Sultan me menace de sa colere. (*haut*). Je ne puis rien dire.

MAHOMET, (*à part*).

Elle pâlit..... Je veux la tranquilliser pour que ses traits éprouvent moins d'altération dans l'assemblée où elle va paroître (*à Irene*). Je vais rendre complet le triomphe de votre beauté, vous n'avez rien à craindre.

IRENE, (*un peu plus tranquille*).

Eh! pourquoi ce vain étalage? Ce n'est qu'à vos yeux que je veux être belle?

MAHOMET.

Ce n'est pas assez pour moi.

(*Il l'emmene*).

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FATMÉ, *deux de ſes Femmes*, ELIZE.

FATMÉ.

TU ne m'apportes pas mon fils!... Il ſemble que tout m'abandonne: il y a deux heures que je ne l'ai vu.

ELIZE.

J'allois vous l'amener, mais on m'a dit que vous vous promeniez ici d'un air inquiet & abattu. J'ai laiſſé l'enfant à Zelmire, elle le careſſe, elle le conſole de votre abſence, & moi je viens vous demander quel ſoin vous agite.

FATMÉ.

Le Sultan eſt aujourd'hui plus intraitable que jamais: ma chere Irene eſt abîmée dans la douleur, elle tremble devant lui. Je ne ſais quoi d'affreux la menace.... Elize, le ſort d'une femme eſt un bien triſte ſort.

ELIZE.

Je le ſais, Madame ; car je l'éprouve malgré toutes vos bontés pour moi.... Il faut donc, ou que nous ſoyons triſtement privées, comme je le ſuis, de tous les plaiſirs de la Nature, ou que nous les payons bien cher, ſi nous en ouiſſons.

FATMÉ.

Oui, il faut qu'une femme ſoit ſervilement attachée à un homme, & cet homme n'eſt obligé d'être à elle qu'autant qu'il le veut. Si cependant elle lui eſt infidelle (je parle des pays où il eſt poſſible qu'elle le ſoit) on la mépriſe, on la dévoue à l'ignominie ; & ſi avec cela, elle eſt encore diſgraciée de la fortune, il ne lui reſte d'autre parti que le déſeſpoir, ou l'alternative bien plus affreuſe d'être une victime de la débauche..... Ah! ſi tu ſavois tout ce que j'ai entendu raconter de cette horrible ſituation d'une femme!.... Elize, va me chercher mon fils, va; j'ai beſoin de cette conſolation.

(*Elize ſort*).

SCÈNE II.

FATMÉ, *seule.*

O Mon fils! ô mon enfant! puisse-tu mourir au berceau, plutôt que d'être un homme injuste & cruel, comme ils le sont presque tous!.... Vois Mahomet, vois comme il répond à mon amour, à celui d'Irene.... Hélas! où est-elle à présent, la malheureuse Irene... Je crois l'entendre gémir..... Quel est l'objet de cette assemblée tumultueuse, que je vois se former dans la plaine?... Les chefs de l'armée y viennent de toutes parts... Si je n'attendois mon fils, j'approcherois, je demanderois, (*à ses femmes qui sont à quelque distance derriere elle*). Courez, & sachez.... Un moment..... On se partage en deux files..... Mahomet..... Irene debout près de lui..... Eh! bien..... Son voile arraché..... Ah!... (*Elle tombe évanouie, & tandis qu'on lui donne des secours, arrivent plusieurs femmes en pleurs qui crient*): Irene n'est plus, ô ciel! ô malheur!

(FATMÉ *revient un peu, elle tourne ſes premiers regards du côté de la plaine. Elle voit le corps d'Irene couvert de ſon voile ſur un brancard: elle ſe leve bruſquement avec un geſte de fureur..... Elle arrête ceux qui le portent, elle le fait mettre près d'elle, ſur des gradins de gazon. Elle ôte à un Janiſſaire ſon poignard, & dit, en le mettant dans ſa poche*: Prête-moi cette arme; elle te ſera bientôt rendue.)

Elle dit avec un morne déſeſpoir & en mettant la main ſur le voile: Irene, je te ſuis!... Notre Prophête eſt un fourbe: l'immortalité n'appartient qu'aux femmes; elle ne peut appartenir qu'à la vertu..... Irene, nous habiterons le ſeptieme ciel; nous oublierons qu'il y avoit des hommes ſur la terre..... Irene, quand la mort ſeroit ſuivie du néant, elle me ſeroit douce,..... Tu n'es plus, & Mahomet peut s'offrir à mes regards: voilà pour moi deux puiſſans motifs de me donner la mort..... Je regrette mon fils!..... Je devrois preſque le déteſter, puiſqu'il eſt homme..... Ah! mon fils! ah! mon ami!....

SCENE III.

FATMÉ, *les deux Eſclaves*, ELIZE, (*portant un enfant. Fatmé, après l'avoir regardé, s'épanche ſur la tête d'Irene & y demeure immobile*).

ELIZE, (*avec douleur, & ne ſachant ce que c'eſt que tout cela*).

MADAME..... Madame..... Voilà votre fils.

FATMÉ, (*ſe relevant à demi*).

Je le reconnais.... Elize, ſais-tu ce que j'embraſſe?.... C'eſt Irene.

ELIZE.

Ah! Ciel! Mais, Madame.... Comment!....

FATMÉ, (*voit ſon fils qui lui tend les bras, elle le prend, elle l'appuie contre ſon ſein.*)....

Cruel enfant! Voudrois-tu me forcer à vivre encore!..... Vois comme on a traité la plus aimable des femmes..... Laiſſe-moi mourir, je t'en prie, laiſſe-moi mourir. (*Elle regarde fixément ſon fils. Elize veut le lui ôter; elle le retient*).

ELIZE, (*à un Eſclave*).

Dites-moi comment a été commis ce meurtre.

L'ESCLAVE.

(*Pendant ce récit, Fatmé regarde ſon fils, & Irene & celle qui parle*).

Dès que les Chefs furent aſſemblés, Mahomet leur préſenta Irene, que nous ſuivions. (*Elle ſoupire*). Vous m'accuſez, leur dit-il, de négliger pour une femme, la gloire que je pourrois acquérir : convenez du moins qu'elle eſt belle cette femme..... Il lui ôte ſon voile ; & chacun de s'écrier, c'eſt une Houri..... Eh bien, voyez de quelle réſolution je ſuis capable lorſque la gloire..... (*Il ſaiſit Irene par les cheveux, tire ſon cimeterre....*)

FATMÉ, (*avec emportement*).

Je l'ai vu.... (*Elle a doucit le ton*). Ah ! ſi j'étois réduite à vivre encore !... Ah ! combien de fois chaque jour, ce ſouvenir me perceroit l'ame !.... Mais non, mon fils, tu m'épargneras une vie auſſi malheureuſe, tu me laiſſera mourir..... Ce ſera t'acquitter de tout ce que tu me dois pour t'avoir mis au monde. Le bonheur d'un homme peut être de vivre : celui d'une femme, c'eſt de mourir. (*Scene muette d'un moment*). *Fatmé rend l'enfant à Elize,*

après lui avoir donné plusieurs baisers. Elle détourne les yeux en le lui rendant. Elle baise la tête d'Irene toujours couverte. Elle se leve & fait quelques pas d'un air profondément rêveur. Elle apperçoit Mahomet, elle se précipite sur le voile, en criant d'une voix entrecoupée)..... Irène.

SCENE IV & derniere.

Les Acteurs précédens, MAHOMET, LE MUPHTI, NEDHIM.

NEDHIM, (*à Mahomet prêt à entrer sur la Scene*).

ZAMOR vient d'apprendre la mort d'Irene, il accouroit en furieux pour vous poignarder. On l'a arrêté.

MAHOMET.

Qu'on lui envoye tout-à-l'heure le cordon. (*Il avance vers Fatmé*).

FATMÉ, (*à Mahomet*).

Monstre!... Tu viens de me faire haïr mon fils.... Crois-tu que je puisse me souvenir qu'il est à toi, sans le haïr.... Te voir & penser qu'il est ton fils; il me faut donc éprouver encore ces deux malheurs (*plus bas*). Mais je m'en console par leur fin prochaine.

MAHOMET.

Vous ſavez, je le vois bien, que j'ai immolé Irene à ma gloire, ou plutôt à l'ordre même du Très-haut..... Soumettez-vous comme moi aux volontés de l'Eternel, & ſoyez ſûr qu'il en a coûté beaucoup à mon cœur, pour conſommer ce ſacrifice.

FATMÉ.

Tu te juſtifies d'un crime par un autre; tu oſes ajouter au meurtre l'impoſture & le blaſphême. Si le Ciel pouvoit demander du ſang, c'eût été ton ſang coupable qu'il eût demandé. Mais, Irene, mais la vertu, l'innocence, la candeur, c'eſt cette victime que tu voudrois nous perſuader....

MAHOMET.

C'eſt aſſez..... Vous ne la verrez plus, vous n'en entendrez plus parler: j'ai ordonné là-deſſus le plus rigoureux ſilence. Oubliez-la, ou feignez de l'oublier; je le veux.

FATMÉ.

Tu le veux! je n'ai plus d'ordre à recevoir de toi, je veux être libre.... Je ne la verrai plus!.... Je la verrai.... Tu la verras toi-même, barbare. (*Elle ſouleve un peu le voile*). Contemple ton ouvrage..... Je vais ſuivre Irene au tombeau. Là nous réparerons en t'ou-

bliant pour jamais, le malheur de t'avoir aimé.

MAHOMET, (*avec douleur*).

Ne te joins pas à mes remords; j'ai beau vouloir les étouffer, j'en suis déchiré.

FATMÉ.

C'est une vengeance dûe à Irene..... Je veux me joindre à tes remords..... Le peu d'instans qui me restent, je veux l'employer à te poursuivre, à venger sur toi seul Irene & tout mon sexe, des outrages continuels qu'il reçoit du tien.... Monstres que vous êtes! parce que la Nature vous a donné la force, & qu'elle ne nous a donné d'autres armes, que la douleur & la confiance, vous osez nous enchaîner, nous tourmenter. Ah! cruels! ah! malheureux! vous avez trompé la Nature, vous avez su fermer vos cœurs à l'amour, vous êtes parvenus à triompher de nos larmes, à nous accabler de maux, à vous persuader que Dieu ne nous a jettées sur la terre, que pour vous enfanter dans la douleur, vous prodiguer tous nos soins durant vos premieres années, vous aimer toujours, pleurer & mourir.

MAHOMET.

Fatmé, j'ai été capable d'un grand crime, je suis capable de le réparer,

du moins autant qu'il eſt poſſible. Je ne veux plus vivre que pour l'expier..... écoutez-moi.

FATMÉ.

Non, tu me ſéduirois peut-être; tu me ferois peut-être renoncer à ma réſolution : non, je n'écoute plus rien.... Cet enfant..... Il pourroit te reſſembler un jour.... Il faut que.... Mais, non, il ſera vertueux; car je ſuis ſa mere..... Non, je ne veux point mourir criminelle comme le monſtre que j'abhorre... (*Elle met ſon enfant à côté d'Irene*). Je n'immolerai que moi.

(*Elle ſe poignarde*).

N°. X.

LESBIE,

OU

LE RETOUR A LA VERTU.

SCENES COMI-LYRIQUES.

INTERLOCUTEURS.

LESBIE.

ASPASIE.

CORONIS, *ſuivante de Lesbie.*

CÉBÉS, *diſciple de Platon, amant de Lesbie.*

CRANTOR, *Valet de Cébés.*

SCENE PREMIERE.

LESBIE, CORONIS.

LESBIE.

QUE je venge bien mon ſexe de l'injuſtice des hommes!... J'ai cependant des remords..... Si je ne tourmentois que les hommes, qui ont déjà fait le malheur de quelques femmes, je n'aurois rien à me reprocher : mais le bon & honnête Amyntas, mais le ſavant & naïf..... Mais tant d'autres que je joue indignement. Oh! ceux-là, je me les reproche.

CORONIS.

Bon, bon, Madame, ſi vous les traitiez mieux ils ſe moqueroient de vous. Il vaut mieux manger le loup, que le loup ne nous mange.

LESBIE.

Coronis, vous avez l'air railleur, en me parlant de loup..... Vous ſavez qu'il y a long-tems que je ne le crains plus..... Mais parlons ſérieuſement.... Conviens qu'il eſt affreux de traiter ſi mal, de tourmenter par d'éternels dédains, ou qui pis eſt, par une funeſte

alternative d'eſpérances & de privations, des hommes qui n'oppoſent à ma coquetterie que l'honnêteté & la candeur..... Cependant, il faut avouer auſſi qu'il eſt bien doux de ſe voir entourés d'eſclaves, & d'eſclaves tels qu'un vainqueur du monde ne ſauroit en faire; car les nôtres en maudiſſant leurs chaînes, les baiſent.

CORONIS.

Eh! vraiment, oui, voilà auſſi ce que j'y trouve d'agréable..... D'ailleurs, tant d'hommes maîtriſent inſolemment les femmes; que puiſqu'il s'en trouve quelques-uns d'aſſez faibles pour ramper à nos pieds, nous devons ſans pitié leur y faire mordre la pouſſiere, & leur dire alors d'un ton ironique & impoſant ſur-tout, s'ils ſont de ceux qui, ſous le nom faſtueux de héros, dévaſtent la terre:

O vous, que Mars rend invincible,
Voulez-vous être au rang des Dieux;
Défendez-vous, s'il eſt poſſible,
D'être eſclave de deux beaux yeux.

Voilà ce que je diſois ce matin à Crantor, valet d'Alcibie, qui ſans être un amant auſſi ſoumis que ſon maître, ne laiſſe pas que de céder à ma petite tyrannie.

LESBIE, (*riant*).

Tu dis à Crantor, en parlant de lui, (*ô vous que Mars rend invincible !* ....) Et tu lui dis, en parlant de toi, *défendez-vous de deux beaux yeux !*

CORONIS, (*d'un air piqué*).

Ne nous moquons pas l'une de l'autre; nous nous connoissons trop pour en avoir le droit..... Je sais que Crantor n'est pas un Héros guerrier, & je ne lui donne cela que pour chanson, mais je me flatte d'avoir de beaux yeux, & s'ils n'ont pas fait d'aussi brillantes conquêtes que les vôtres, c'est peut-être parce que j'ai moins d'effronterie..... Je vous parle franchement comme vous voyez; les confidentes des courtisanes leur doivent peu de respect, & c'est-là un des moindres désagrémens du bel état que vous embrassez.

LESBIE.

Encore quelques intrigues & un peu de fortune, & je le quitterai. Oui, Coronis, je le quitterai, je vous remettrai alors à votre place.

CORONIS.

Plaise aux Dieux, Madame, que ce soit bientôt; je me remettrai alors à ma place, sans que vous ayez besoin de m'en avertir..... Mais en attendant, continuons de jouer notre rôle.....,

Voici.... & par conséquent une scene fort tendre à essuyer.

SCENE II.

LESBIE, CÉBÈS, CORONIS, CRANTOR.

CÉBÈS, (*tenant une lyre dont il s'accompagne sans voir Lesbie*).

SUR cette écorce légere,
Amans, tracez votre ardeur;
Le doux nom de ma bergere.

LESBIE, (*bas & vîte en soupirant*).

Sa bergere!.... Ah! que je suis loin de l'état heureux de bergere!

N'est gravé que dans mon cœur:
Je n'ose occuper ma lyre
A chanter un nom si doux;
Echo pourroit le redire,
Et j'aurois trop de jaloux.

(*Pendant ce Couplet, Crantor fait des gestes qui y sont analogues, & soupire souvent. Un de ses soupirs se change en hoquet & fait rire Coronis, qui l'entend seule, & qui dit* : Celui-là est fort tendre).

LESBIE.

Qu'il eſt agréable d'être aimée ſi délicatement! voilà un homme qu'il faut retenir en ſerrant ſes chaînes, en aggravant ſon joug.

CORONIS.

Cette maniere n'eſt peut-être pas la meilleure: mais nous appellons cela venger notre ſexe; continuons.

CÉBÈS & CRANTOR, (*entendant parler, tournent la tête, ils apperçoivent Lesbie & Coronis*).

(*Scene muette; on ſe regarde longtems de part & d'autre*).

CORONIS.

Le langage des yeux eſt d'un charmant uſage,
A deux cœurs bien unis il offre mille appas:
Mais à quoi ſert ce langage,
Si l'un des deux ne l'entend pas?

(*En diſant ce dernier vers, elle montre Lesbie à Cébès, & ſe montre elle-même à Crantor*).

LESBIE.

Eh bien! Cébès, vous êtes donc toujours très-amoureux de moi; j'en ſuis fort aiſe. Mais je ne me ſens pas encore une inclination bien décidée pour vous. D'ailleurs, je ſuis ſans ceſſe environnée,

comme vous ſavez, de jeunes hommes ſi vifs, ſi étourdis, ſi avantageux, ſi petits-maîtres.

CÉBÈS.

Je ne croyois pas que de pareils titres duſſent leur mériter la préférence..... J'aurois bien pu croire que dans un ſiécle fort poſtérieur au nôtre, & dans un pays fort éloigné, il ſe trouveroit un jour des hommes tels que ceux dont vous me parlez, & des femmes aſſez ennemies d'elles-mêmes, pour pouvoir aimer ces hommes-là..... Mais qu'en Grèce, à Athènes, dans le ſiécle de Socrate, il puiſſe y avoir un ſpectacle en même-tems, auſſi ridicule & auſſi affligeant que celui que vous nous offrez, c'eſt ce que je ne conçois pas.... Je vous déclare que j'ai honte de l'amour fatal qui m'attache à vous, & que ſi vous ne me diſtinguez de la foule de vos adorateurs, je me ſens capable de rompre....

LESBIE.

N'achevez pas. (*à part*). Il a l'air décidé..... (*haut*). Non..... je ne vous obligerai pas à me quitter..... Mais n'exigez pas de moi trop de ſacrifices. Soyez ſoumis, car je ſuis fiere.

CÉBÈS.

Vous connoiſſez le pouvoir de vos charmes; on ne ſe révolte pas impuné-

ment contre eux..... Je ſerai ſoumis, ſi vous n'êtes pas injuſtes; mais ſi vous continuez de l'être.... (*il s'interrompt*). Je vois Aſpaſie, la digne amie de Socrate. Elle veut bien ſe charger de mes intérêts auprès de vous. (*Il ſort*).

(*Pendant cette Scene, Crantor & Coronis, ont fait des lazzis qui répondent à peu près à ce que diſoient Lesbie & Cébès.*

SCENE III.

LESBIE, ASPASIE.

LESBIE.

QUE je te trouve belle & fraîche! ſi je t'aimois moins, mon Aſpaſie, j'en ſerois jalouſe à la fureur.

ASPASIE.

Et moi, ſi je n'étois bien ſûre que tu m'aimes & que tu es ſincere, je prendrois cela pour un *perſifflage* (1); car

(1) Les Grecs de ce tems-là, n'étoient pas auſſi Grecs que nous; ils ne connoiſſoient pas le joli mot de *perſifflage*, non plus que celui de *petit-maître*, que je fais dire à Leſbie, dans la

une femme, & sur-tout une femme de notre espéce, ne dit guere à une autre qu'elle la trouve jolie, à moins que cela ne soit pas vrai.

LESBIE.

Il faut convenir que vous êtes bien bonne, bien indulgente; vous dites les femmes de notre espéce, & vous le dites pour ménager mon amour-propre, en paraissant vous associer à moi. Mais je sais que vous n'êtes plus de notre espéce; je sais que vous faites une belle retraite, que, justement ennuyée des hommages frivoles & j'ose dire, insultans, de nos étourdis, vous vous attachez à un honnête homme qui le mérite. Que je voudrois prendre aussi ce parti-là! (*en lui tendant les bras*). Aspasie, puisses-tu m'en inspirer le courage!

ASPASIE, (*l'embrassant.*)

Ah! Lesbie! ma chere Lesbie; je serois trop heureuse si je pouvois te rendre ce service... Souvent ce sont les femmes qui précipitent les femmes dans le désordre... je voudrois au contraire, en sauver du moins une, & que ce fût toi... De mille exemples que je pour-

---

Scene précédente, parce que les idées qu'ils expriment leur étoient peu familieres. Je demande grace pour ces deux anachronismes.

rois te citer des humiliations affreuſes auxquelles on eſt expoſée, quand on a levé le maſque, en voici deux que la jeune Sophronie notre voiſine éprouva l'autre jour; j'en ſuis pénétrée, & je veux tenter ſa converſion après la tienne..., Elle paſſoit le long du Lycée, elle marchoit d'un air noble & modeſte, ſa figure, ſes graces touchoient les philoſophes qui ſe promenoient dans ce jardin. Qu'elle eſt belle, s'écria l'un d'eux, qu'elle paroît ſage & honnête! Cette louange en lui arrachant un ſoupir, flatta néanmoins ſon amour-propre. Mais il fut bientôt confondu! Quelqu'un qui la connoiſſait; ajouta: ſi jamais les apparences ſont trompeuſes, c'eſt ici, détournez vos regards de cette femme, elle ne les mérite pas... Le même ſoir elle ſe trouva embarraſſée pour une dette qu'elle avoit à payer (c'eſt encore un des fléaux de cet état-là que de faire des dettes, & de ſe croire obligé d'en faire,) on lui avoit parlé d'un des plus riches citoyens d'Athènes, qui étoit ſenſible, bien-faiſant, & qui, par une ſuite néceſſaire de ſes vertus, aimoit les femmes. Après qu'elle eut débuté auprès de lui, d'une maniere toujours embarraſſante, elle crut devoir ajouter en peu de mots entre-coupés, qu'elle avoit dit... vous

voyez

voyez que j'ai quelques charmes ; ſi, pour obtenir vos bienfaits, il faut .... non, interrompit-il, non, tous les charmes que vous avez, vous les perdez à mes yeux en me les offrant. Je vous aurois aimée ſage, mais je n'ai plus pour vous que de la pitié, même une pitié froide. Voici cependant quelques ſecours, profitez-en, & retournez (cela eſt encore poſſible) retournez à un genre de vie plus honnête ... La perſonne qui m'a conté ces deux hiſtoires, m'aſſure que la pauvre Sophronie pleure continuellement depuis ce tems-là, & j'en augure bien, & je tâcherai de tirer parti d'une circonſtance auſſi favorable.

LESBIE.

Je le ſouhaite de tout mon cœur ... Aſpaſie ! Les hommes ſont bien injuſtes à notre égard ; ils employent toutes ſortes de moyens pour nous ſéduire, & quand nous avons le malheur de céder, ils nous mépriſent ... Qu'ils nous prouvent, en ne cherchant pas à nous ravir notre innocence, qu'elle leur eſt chere comme à nous, qu'ils en ſentent tout le prix ; & alors nous nous ferons un devoir de la conſerver, & elle fera leur bonheur & le nôtre ; nous préſiderons aux mœurs, nous éleverons bien nos enfans, tout ſera dans l'ordre .... Mais

aujourd'hui toutes les notions de vice & de vertu ſemblent renverſées ; nous ne ſavons plus quel chemin tenir. Si nous ſommes ſages (ſur-tout n'étant pas riches) ou l'on ne prend pas garde à nous, ou l'on cherche à nous jetter dans l'abyme de la débauche. Si nous y tombons, on nous accable de mépris, comme je le diſois tout-à-l'heure, & ajoute quelquefois à ce mépris, pour nous le rendre preſque déſirable, les richeſſes & la célébrité : une belle courtiſane eſt une eſpéce de Divinité à qui l'on offre de l'encens d'une main, tandis que de l'autre on la couvre de boue.

SCENE IV.

ASPASIE, LESBIE, CORONIS.

CORONIS, (*à Lesbie.*)

MADAME, voici des tablettes élégamment enveloppées; c'eſt ſans doute quelque nouvel hommage rendu à vos charmes.

LESBIE.

Malheur aux femmes qui ſont dupes de pareils hommages.... Voyons.... (*Elle lit*). Peut-on propoſer pour ce ſoir à la charmante Leſbie un ſouper, & un colier de perles? Car enfin, après huit mortels jours d'aſſiduité, il eſt bon de ſavoir à quoi s'en tenir. Je pourrois donner une tournure plus recherchée aux offres que je vous fais, ou même vous les laiſſer ſeulement entrevoir, mais j'y vais rondement comme vous voyez.... Oui, je le vois très-bien.... Ainſi, on s'arrange pour nos faveurs; on les met à prix! Non, non, je ne ferai plus déſormais qu'à un ſeul homme, & il ne me payera pas..... Me payer! cette idée eſt révoltante. Il

aura mon cœur, j'aurai le sien, ce sera-là notre seul échange..... Coronis, referme ces tablettes, & renvoie-les.... Approchez, mon cher Cébès, vous venez de gagner votre procès. Aspasie, la raison & mon cœur ont plaidé pour vous.

SCENE V & derniere.

ASPASIE, LESBIE, CÉBÈS.

CÉBÈS.

J'ATTENDOIS avec plus d'empressement que d'inquiétude, l'arrêt que vous deviez prononcer; j'avois déjà lu dans vos yeux, en vous quittant, que vous commenciez à sentir toute l'horreur de votre état, & que vous cherchiez à vous en affranchir; j'ai compté sur Aspasie, sur vous, & j'ose dire un peu sur moi-même. Je me flattois que si vous me mettiez en parallele avec les hommes qui vous ont environnée jusqu'ici, je gagnerois à la comparaison..... Lesbie! voyez ce que vous devez être, revenez sincerement à la vertu, & je me ferai gloire de m'unir à vous en présence de toute l'Attique..... Modestie, sagesse,

attachement sincere à ses devoirs, ce sont les qualités que l'on rencontre toujours dans une femme qui revient des égaremens où la séduction l'avoit jettée ; vous allez donc faire mon bonheur, & je m'occuperai aussi uniquement du vôtre.

LESBIE.

Oui, Cébès ; oui, je saurai vous faire oublier ma honte & mes faiblesses. Hélas ! elles ont été l'ouvrage de mon imagination, plutôt que celui de mon cœur..... Je vous prouverai que je suis digne de vous..... Et je dois ajouter pour la défense de mon sexe que j'ai déshonoré, qu'il n'y a peut-être pas une femme, quelque perdue qu'elle soit, qu'un honnête homme ne puisse ramener par ses soins, par les égards qu'ils auront pour elle ; car nous ne renonçons à la qualité précieuse de femmes respectables, que dans le désespoir où l'on nous jette, quand on commence à ne plus nous traiter comme telles.

ASPASIE, (*prenant les mains de Lesbie & de Cébès*).

Réjouissons-nous de votre union, elle sera heureuse, tout me l'assure. Venez mériter qu'elle le soit ; allons ensemble

chez Sophronie : ce jour déjà si beau pour nous, le sera bien plus encore, si nous pouvons faire une nouvelle conquête à l'amour & à la vertu !

ARISTE,

CONTE MORAL.

PREFACE.

UN jeune Auteur qui ſe croyoit le premier homme du monde, parce que c'eſt aſſez-là l'opinion qu'on a volontiers de ſoi-même quand on eſt jeune, & de plus homme de Lettres, ſortit un jour, *la poche ſuffiſamment garnie de papiers*, & s'en alla chez un Libraire. Voici, Monſieur, lui dit-il, quelques Contes Moraux que je viens vous propoſer—. Encore des Contes Moraux! J'en ſuis fâché pour vous, Monſieur, mais les meilleurs ſont faits, on n'en veut plus, & je me trouve obligé de refuſer les vôtres.

J'ai rencontré un Libraire plus indulgent que celui-là; il veut bien courir les riſques d'imprimer mes Drames, (*quoique ce genre ſoit auſſi un peu uſé*), & il trouve bon que j'y joigne un Conte. J'ai lieu de craindre que le Conte & les Drames, n'aient pour nos lecteurs de Romans modernes, l'inſipidité

d'un *potage à la grecque*; j'ai mis dans tout cela très-peu de noirceurs, d'atrocités; je n'ai fait que crayonner ce qui devoit paraître odieux; je n'ai point multiplié les incidens, les rencontres imprévues & souvent impossibles, les assassinats, les pratiques sourdes & ténébreuses: en un mot, ce qui flatte aujourd'hui bien des gens. Je suis fâché, pour ces personnes là, de n'avoir pas ce qu'ils appellent mieux fait; mais je serois fâché, pour moi-même & pour la classe de lecteurs, dont j'ambitionne le suffrage, d'avoir pu mieux faire.

N°. XI.

ARISTE,

OU

L'HOMME AUX CONSEILS.

Vice cotis.....
HORAT. *de Arte Poët.*

LE Royaume d'Athènes commençoit à déchoir de ſa ſplendeur; le joug des tyrans accabloit & décourageoit un peuple juſques-là ſi actif, ſi intelligent, ſi propre à l'Agriculture (1) & aux Arts; en un mot, ſi heureux, parce que juſques-là il avoit été libre. L'Attique devenoit donc alors eſclave & pauvre, il devenoit ce que la France ceſſe d'être aujourd'hui. Nos Rois,

(1) Je ne crois pas que les Athéniens aient jamais dédaigné l'Agriculture, comme faiſoient les Spartiates.

malgré leur amour pour nous, avoient long-temps le moyen de faire notre bonheur. Ils se laissoient conduire par cette maxime d'une ancienne & barbare politique. *La Nature seule doit produire l'herbe, celui qui possède un pré ne doit que le faucher.* Il étoit réservé à l'adorable HENRI IV, de voir qu'il falloit, pour être toujours riche, *arroser son pré, le cultiver, le renouveller.* La science utile, mais trop long-tems obscure (1), qui s'éclaircit sous le regne de LOUIS LE BIEN-AIMÉ, acheve de mettre cette vérité dans le plus grand jour.

Ariste (2), n'ayant aucune espéce de pouvoir à opposer à la tyrannie, s'étoit retiré avec sa femme & ses enfans, à quelques stades de la ville d'Athènes. Il s'occupoit sérieusement des soins d'une terre peu vaste, mais fertile, dont il tâchoit d'augmenter les productions sans en étendre la surface. La

(1) L'œconomie politique dont je parlerai encore.

(2) Ariste signifie *bien instruit*, ce nom convient à l'homme dont je parle : il avoit été instruit par le malheur.

maiſon qu'il habitoit, n'avoit rien de magnifique ni de brillant, mais il ſavoit y faire régner beaucoup d'ordre & une honnête abondance, deux choſes qui ſont le bonheur de la vie.

Semblable à Ariſtide, il ſe faiſoit un plaiſir de partager le peu qu'il avoit avec ſes amis, & il regardoit comme tel, quiconque venoit lui offrir l'occaſion d'être bienfaiſant. La Nature, diſoit-il, qui couvre ma terre de tréſors, ne les y répand avec cette profuſion, que pour m'indiquer l'uſage que j'en dois faire.

Une joie douce, facile, innocente, toujours mêlée d'utiles travaux, c'étoit-là ſon ſyſtême de bonheur, & il lui donnoit pour baſe l'amour; mais il vouloit que cet amour ne fût ni langoureux, ni fade. Il accordoit beaucoup de liberté à ſa femme, à ſes filles mêmes, mais il ſavoit appeller les plaiſirs dans ſa maiſon, & les rendre décens.

L'empire de la beauté étoit, ſelon lui, le ſeul que les hommes duſſent reconnoître, du moins quant aux mœurs; il en citoit pour exemple une nation heureuſe qui cultivoit peu les arts, & beaucoup les vertus. Ce peuple qui ha-

bitoit quelques plaines entourées de forêts (1), peut être comparé aux anciens Gaulois nos peres, à qui nous ne reſſemblons plus aſſez; & les plaintes d'Ariſte ſur la dépravation des mœurs de ſon tems, étoient à-peu-près les mêmes que celles d'un de nos concitoyens M. DE ST-FOI, qui fait honneur à ſon ſiécle & à ſa patrie.

Ariſte vivoit depuis plus de quinze ans dans ſa retraite, où il étoit entré à quarante ans; & je ne commence qu'ici ſon hiſtoire: celle de ſa jeuneſſe n'auroit rien d'intéreſſant, quoiqu'il eût donné, dès ſon enfance, des marques d'un bon eſprit, & ſur-tout d'un cœur honnête & ſenſible. Il y a ſi peu d'hommes, dont les quarante ou cinquante premieres années vaillent la peine d'être écrites. D'ailleurs, la vie d'Ariſte n'avoit preſque été juſqu'au tems dont je parle, qu'un état mal-aiſé & même

(1) Il ſeroit à ſouhaiter que de diſtance en diſtance, les pays, même les plus peuplés, fuſſent coupés par des lignes de forêts, d'environ une demi-lieue de largeur. Le bois ſeroit moins rare qu'il ne l'eſt aujourd'hui; le globe ſe deſſécheroit moins, & les plaines ainſi abritées, ſur-tout du nord, ſeroient plus fertiles.

triſte; il étoit né avec peu de fortune, & encore lui fût-elle ravie à l'âge de dix-huit ans. Dès-lors ſon ame ſe flétrit, il perdit courage, (car il étoit faible), il ſe laiſſa entraîner au cours des événemens, il fut humilié, expoſé à beaucoup de diſgraces, contre leſquelles il fit peu d'efforts. A quoi ſerviroient des détails ſur tout cela? Il conçut quelques bons projets qu'il n'eût point le courage, ou pour mieux dire, les moyens d'exécuter; & retiré enfin dans une ſolitude agréable, qu'il devoit à un homme riche & bienfaiſant, il s'y occupoit de la maniere la plus utile qu'il pouvoit, pour lui-même & pour les autres. Il donnoit à ſes concitoyens les avis qu'il croyoit leur devoir donner ſur beaucoup de réformes & d'améliorations de toute eſpéce, qu'il auroit peut-être mal faites, s'il en avoit été chargé, parce que le malheur l'avoit altéré, l'avoit rendu incapable d'opérations compliquées & ſuivies. Auſſi lorſqu'il propoſoit quelque choſe à exécuter, ſe regardoit-il comme la pierre, qui en aiguiſant le couteau, lui donne une propriété qu'elle n'a pas elle-même. Cette comparaiſon qui a encore été dans la ſuite em-

ployée par HORACE, m'a paru convenir au frontiſpice de cet ouvrage.

. . . . . *Fungare, vice cotis, acutum*
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa fecundi.

HORAT. de Art. Poët.

Je n'inſiſterai pas, je l'ai dit, ſur les progrès d'Ariſte, dans les Sciences & les Arts, encore moins ſur les étourderies, ſur les foibleſſes de ſes premieres années; il n'eſt malheureuſement preſque perſonne qui ne puiſſe juger de tout cela par lui-même. Je ne ferai pas non plus, une hiſtoire bien détaillée de ſa vieilleſſe. Je ne chercherai pas à en coudre les événemens, en rempliſſant les vuides par des incidens romaneſques, des intrigues, des coups de théatre, &c. Je ne veux plaire qu'aux hommes ſimples, je ne veux que leur tranſmettre les diſcours & les actions d'un vieillard vertueux.

On ne le conſultoit pas ſur le gouvernement de la République, parce qu'on ne vouloit plus faire des heureux, mais des eſclaves; il ne voyoit plus à la ville, rien qui ne l'affligeât, & il n'y voyoit rien à quoi il pût remédier;

ce n'étoit que pour s'entretenir avec ſes amis, & parcourir encore les anciens chefs-d'œuvres des Arts, qu'il alloit quelquefois à Athènes. On n'y élevoit plus de monumens publics, on n'y faiſoit plus rien de nouveau qui méritât d'être vu; les Arts languiſſoient, ils ne fleuriſſent qu'où regne la liberté & l'abondance..... Un petit nombre de particuliers trop riches, bâtiſſoient des maiſons ſuperbes, mais des ornemens de fantaiſies, des ornemens frivoles y étoient ſubſtitués à la grandeur & aux beautés réelles, que l'on y eût ſu mettre dans des tems plus heureux (1).

(1) C'étoit alors à Athènes, comme aujourd'hui chez nous; c'eſt même bien pis encore chez nous. Il eſt vrai que nos maiſons ſont aſſez ſagement ordonnées & décorées en dehors; mais la diſtribution intérieure devient très-ridicule, & elle le devient au point qu'il eſt impoſſible qu'elle ne change bientôt. Ce qu'on appelle appartemens agréables, ſont une multitude de petites cachettes qui ſe communiquent; elles ſont doublées de glaces, de maniere que vous ne ſavez, pour ainſi dire, qu'à tâton ſi vous êtes près d'une porte ou d'une fenêtre, ou d'un lit..... Les Amateurs de ces brillantes cellules, ſemble ignorer que les glaces conſomment des forêts; que le bois manquera bientôt, & qu'il ſera fort triſte pour nos ne-

La misere qui produit les malheurs, les crimes, (deux objets que l'on ne distingue pas avec assez de soin), menoit alors beaucoup d'Athéniens au dernier supplice. Des crieurs à voix rauque & funèbre, étoient gagés pour prononcer dans les rues, les noms des victimes que l'on devoit immoler; & les exécutions, & les cris recommençoient presque tous les jours. Ariste, dont l'ame se serroit, se flétrissoit

---

veux (si nous en avons), de passer l'hiver à se mirer..... Le diametre des portes, est exactement proportionné à celui des piéces, auxquelles elles donnent entrée, & cela est conforme aux loix du goût; mais il en peut résulter quelques inconvéniens; tel homme, par exemple, qui aura passé à jeun une de ces portes, n'y pourra plus repasser quand il aura dîné même légerement. Je pourrois ajouter que toutes ces petites divisions de cabinets, de dégagemens, &c. deviennent, par leur multiplicité, presque inaccessibles à la lumiere & à l'air, mais les gens du monde, n'ont plus besoin de ce vieil élément, & peut-être que bientôt les trois autres leur seront inutiles aussi..... Comment des hommes, qui ont d'ailleurs tout l'esprit qu'on peut avoir, (car j'en connais de cette espéce, parmi ceux que je viens de fronder), sont-ils capables de pareils travers?

chaque fois qu'il entendoit les hurlemens des crieurs publics (1), dit à un des Archontes (2), qui étoit son ami; Ne seroit-ce pas assez de trois jours par semaine (3), à dévouer aux meurtres que l'on croit nécessaires pour la sûreté des citoyens (4)? Ne vaudroit-il pas mieux aussi pour les Juges qu'il y eût dans chaque semaine trois ou quatre jours, où ils pussent dire le matin en ouvrant les yeux à la lumiere, personne ne mourra aujourd'hui par notre ordre? L'humanité n'élevera pas au fond de nos cœurs sa voix plaintive; nous ne serons pas obligés d'immoler un hom-

(1) Les habitans des Villes s'étourdissent là-dessus dans le tumulte général qui les environne. D'ailleurs, il n'y a malheureusement rien à quoi l'on ne puisse s'accoutumer.

(2) Les Archontes ont-ils duré à-peu-près jusqu'aux derniers tems d'Athènes?

(3) Les Grecs employent-ils ce mot, & cette division des jours?

(4) Les meurtres, ou du moins d'autres punitions plus douces, plus durables, & par la même plus efficace, sont quelquefois nécessaires. Ariste en convenoit sans doute, & il entendoit seulement qu'il faut prévenir les crimes, en épargnant aux malheureux l'espéce de nécessité de les commettre, c'est-à-dire, en les assujettissant à des travaux utiles, à eux-mêmes & à la société.

me à la juſte vengeance d'un autre homme & au repos public..... Je ſuis un peu intéreſſé à ce que je vous demande, pourſuivit Ariſte; je viens quelquefois à la Ville, & je choiſirois pour y venir, les jours heureux qui ne devroient pas être enſanglantés. Combien d'autres honnêtes gens qui demeurent, comme moi, à la campagne, prendroient auſſi ces jours-là.

J'ignore ſi la propoſition d'Ariſte a été bien reçue par les Magiſtrats d'Athènes; mais elle a dû l'être, & on eſt, ſans doute, entré dans les vues de ce bon citoyen, à moins que des obſtacles invincibles ne s'y ſoient oppoſés.

Ariſte donnoit aux hommes de tous les états, les conſeils que lui dictoit ſon zéle, ſon amour pour le bien; & ce zéle, cet amour, joints à ſon expérience & à ſes lumieres, rendoient ſes conſeils fort ſages.

Un citoyen d'Athènes demandoit un emploi pour ſon fils, & le demandoit depuis long-tems ſans pouvoir l'obtenir. Ariſte lui dit en gémiſſant, vous avez peut-être négligé le ſeul moyen efficace, vous n'avez peut-être point répandu d'or. Sachez que tout eſt vénal au-

jourd'hui, qu'on marchande, & les faveurs de l'amour & les places importantes, par leſquelles on devient arbitre de la fortune publique. C'eſt un affreux renverſement de mœurs & de loix; ſoumettez-vous-y pour parvenir à ce que vous recherchez pour votre fils; mais conſeillez-lui de ſuivre une route oppoſée, quand il aura obtenu ce qu'il demande, & qu'il aura à ſon tour des graces à accorder: qu'il ſe ſouvienne alors que voici la ſeule maniere dont un honnête homme en place, doive permettre qu'on le ſollicite. « Je vous » demande telle choſe, ou parce que » j'en ai beſoin, ou ſeulement, parce » que je la deſire; mais ſur-tout parce » que je crois la mériter, & que je la » regarde comme un nouveau moyen » que j'aurai de faire des heureux. Je » m'adreſſe à vous, parce que je » vous crois ſenſible au plaiſir d'obli- » ger, & conſéquemment digne que » l'on vous demande un ſervice ». Celui qui joindroit à ces mots, ou des préſens, ou même ſeulement des promeſſes, devroit être renvoyé avec mépris. C'eſt lorſqu'on eſt parvenu à l'objet de ſes vœux, qu'on doit ſatisfaire de tout ſon cœur à ce qu'exige la reconnoiſſance; c'eſt alors qu'il faut ne

rien épargner..... Quelques hommes qui s'étoient élevés en rampant, & qui jouissoient d'un crédit, d'une fortune qu'ils n'auroient pas dû attendre, ont craint que leurs protégés ne fussent aussi ingrats qu'ils l'avoient été eux-mêmes. Ils ne pouvoient sentir toute la sublimité de cette maxime : *Il est beau de faire des ingrats*, & de peur d'en faire, ils ont vendu leur protection; de-là est venu ce commerce de services payés d'avance, commerce infâme qui procure aux hommes les plus mépriſables, de grands emplois où ils font beaucoup de mal, & que d'honnêtes gens, qui les auroient si bien remplis, n'osent presque chercher à obtenir quand ils voient quels moyens honteux il y faut employer..... Je ne connois presque plus, ajoutoit Ariſte, que le Tribunal où l'on juge les affaires Littéraires, qui soit inaccessible à la corruption; aussi est-il présidé par la vraie Philosophie. D'ailleurs, les objets qui ressortissent à ce Tribunal, ne sont pas considérables, il n'y a point là, comme dans la finance, de quoi pêcher en eau trouble.

Je ne dirai pas quels conseils Ariſte donnoit à d'autres hommes de différens états, ce seroit m'engager dans

trop de détails ; ce seroit d'ailleurs, changer cette Histoire en un Traité de Morale. Et qu'avons-nous affaire de Traités de Morale? Il y en a tant! on ne les lit plus, & peut-être a-t-on raison ; car en effet, ce ne sont guère les préceptes qui nous rendent meilleurs : mais l'éducation, mais les exemples domestiques, mais sur-tout l'abondance, la liberté & la paix, trois biens inestimables, qui ne peuvent résulter que des encouragemens, que les chefs des peuples accorderoient à l'agriculture, au commerce & aux arts, & d'une politique sage qui distribueroit équitablement les richesses de la terre, en réduisant peu à peu les trop grandes fortunes à se diviser, à faire mille citoyens heureux, où elles n'avoient fait jusqu'alors que cent citoyens fatigués, accablés d'opulence, & neuf cent plus à plaindre encore, puisqu'ils étoient condamnés à toutes sortes de privations..... Nous devrons peut-être ce partage si désirable, à la science économique, la seule vraiment utile, & la seule qui ait été ignorée jusqu'à nos jours. Les élémens en sont exposés d'une maniere lumineuse dans un petit Ouvrage intitulé : *de l'Origine & des progrès d'une science nouvelle*, Ouvrage

dont l'Auteur eſt auſſi celui des *Ephémérides du Citoyen*, qui ſont le développement & tout enſemble les faſte de cette même ſcience.

Un fils d'Ariſte nommé *Euthime*, étant revenu d'un long voyage qu'il avoit fait pour s'inſtruire (1), ſon pere qui l'aimoit beaucoup, fut comblé de joie en le voyant. Que tu m'as cauſé d'inquiétude, lui dit-il! Combien de fois je me ſuis repréſenté tous les dangers que tu courois, & de la part de la Nature qui, occupée des *maſſes* de l'Univers, en abandonne les détails au hazard (2); & de la part des hommes qui ſont encore méchans, parce qu'ils ne ſont pas encore éclairés!.... Puiſſe un jour la terre, continua-t-il, être aſſez peuplée, & l'être d'une aſſez bonne race d'hommes, pour qu'il n'y ait plus rien à craindre en voyageant, & pour que ceux qui s'éloigneront de leur pa-

(1) On ne pouvoit alors apprendre beaucoup de choſes, que de cette maniere difficile. Nous ſommes bien plus heureux depuis que l'art de l'Imprimerie a rendu générale la communication des lumieres.

(2) Peu d'hommes avoient alors le bonheur de reconnoître la Providence & de s'y confier.

trie, aient des moyens aussi sûrs que fréquens d'en recevoir & d'y faire passer des nouvelles!..... Il y aura que les peres tendres, que les peres aussi tendres que moi, qui sauront apprécier cet inestimable avantage.

Lorsqu'Euthime fut un peu revenu de l'yvresse, que l'on éprouve en revoyant après une longue absence sa patrie & sa famille, (qu'on aurait souvent mieux fait de ne pas quitter), il raconta en peu de mots les principaux événemens de son voyage. Il avoit surtout cherché à voir les Philosophes les plus célèbres, & il étoit revenu persuadé que ces hommes extraordinaires, surtout quand ils cherchent à s'échafauder d'une très-haute réputation, ressemblent à beaucoup d'autres grands objets, qu'il ne faut regarder que d'un peu loin: il les avoit trouvé la plûpart, fort au-dessous de ce que la renommée disoit d'eux, il leur avoit connu des travers, & même des vices; & il assura qu'il avoit appris plus de choses vraiment utiles, avec des hommes simples & sans prétentions à la gloire.

Ce qu'il raconta le plus volontiers & le plus longuement, mais sans ennuyer personne, car son récit devenoit alors si touchant, si pathétique! c'étoit

ſes amours avec une belle Perſanne qu'il avoit perdue depuis un an, & qu'il ne ceſſoit de regretter..... Je ne peux que crayonner d'une main déjà un peu tremblante, les principaux traits de ſon tableau. Mon cœur eſt encore tendre, ſenſible (j'eſpere qu'il ne ceſſera jamais de l'être); mais je n'ai plus le feu de la jeuneſſe.

Quelques jours après mon arrivée à *Perſépolis*, dit-il, à ſon pere, à qui je diſois volontiers tout ce qui lui étoit arrivé, je cauſois, vers le ſoir, avec *Usbeck*, votre ancien ami. Nous goûtions d'autant mieux le repos, que nous avions paſſé une partie de la journée à la vendange & le reſte à la chaſſe.

Nous entendîmes une voix douce (1) mélodieuſe, & dont les accens étoient ſi tendres, que mon cœur en fut ravi: c'étoit une voix de femme. Ah! m'écriai-je, quel organe, quels ſons enchanteurs! Il n'eſt pas poſſible que cette

(1) Ce qu'Euthime appelle une voix douce, étoit une voix mâle, mais veloutée, & non pas une de ces petites voix à *filets*, de ces petites voix *ſouffrantes*, & qui font ſouffrir ceux qui les écoutent. Il n'y en avoit pas alors de cette eſpéce; il n'y en a preſque plus d'autres aujourd'hui, du moins dans les villes.

femme

femme ne ſoit belle, & qu'elle n'ait toutes ſortes de vertus.—Il ſeroit très-poſſible, reprit Uſbeck, en ſouriant, qu'elle chantât très-bien, & qu'elle ne fût ni vertueuſe, ni belle. Il eſt cependant vrai, comme tu le crois, qu'elle a toutes les qualités aimables. Allons chez ſon pere, nous y ſerons bien reçus, il eſt mon ami.

Je courus ſans lui répondre, & il fut obligé de m'appeller, pour que je n'entraſſe pas avant lui dans une maiſon, où perſonne encore ne me connaiſſoit.

Le *ſage eſt ménager du tems & des paroles* (1). Un amant tel que moi, connaît encore mieux que le ſage, le prix de ces deux biens ineſtimables. Je laiſſai à peine à *Usbeck*, le loiſir de m'annoncer. Un regard que j'avois jetté ſur la famille qui étoit aſſiſe (2) autour d'une table, me parut devoir ſuffire pour

(1) Ce bon proverbe rajeuni par LA FONTAINE; (L. VIII, F. XXVI.) étoit déjà en uſage au ſiécle d'Euthime.

(2) La barbare coutume de tenir les femmes enfermées, n'étoit pas encore connue alors. Il eſt vrai ſeulement qu'elles ſortoient peu, qu'elles vivoient enſemble à la maiſon, & cela étoit très-bien.

me faire reconnaître la belle Aglaé, que je n'avois jamais vue. J'allai lui prendre la main, & lui dire hardiment que c'étoit elle qui venoit de chanter; que j'étois ravi de l'avoir entendue; que jamais accens n'avoient passé d'une maniere si délicieuse de mon oreille à mon cœur.

Je m'exposois à de grands dangers, en me jettant ainsi au-devant de l'amour; & j'étois bienheureux qu'Aglaé fût telle que je la croyois & la desirois. Tant d'autres ont été trompés pour avoir été aussi peu circonspects que moi!

Elle rougit, elle parut flattée de l'impression que sa voix m'avoit faite, & sur-tout de ce que j'avois démêlé d'un coup-d'œil le rapport secret, ou pour mieux dire, le rapport imaginaire de sa physionomie à sa voix. Je m'amusai avec elle, & sa mere & ses sœurs, à éplucher du riz, tandis qu'Usbeck & son pere s'entretenoient ensemble. Le reste de la soirée se passa fort agréablement, on se retira de bonne heure, parce qu'on devoit le lendemain dès l'aube du jour, aller cueillir du raisin.

Les vignes d'Usbeck étoient à peu près dépouillées. Je lui proposai, avant

ſortir, de me mener à celles de ſon ami, de ſon voiſin Raſès (1). Il y conſentit, & on accepta nos ſervices : je dormis deux ou trois heures ; je me levai avant l'aurore : j'aime tant à jouir du divin ſpectacle de l'Orient (2). Je devois voir encore ce jour-là ma chere Aglaé : ainſi j'allois jouir deux fois du ſpectacle de l'Orient. Je l'attendis peu, elle arriva avec ſa mere & ſes ſœurs....

Travaillons, me dit Uſbeck, c'eſt une vraie preuve d'amour que celle-là ; c'eſt en travaillant bien qu'il faut que tu mérites ta maîtreſſe..... Hélas ! ajouta-t-il en ſoupirant, un tems viendra peut-être où ce ne ſera plus ainſi qu'on prouvera l'amour ! Je plains les hommes qui vivront alors.

---

(1) Peut-être ce Raſès pere d'Aglaé, étoit-il parent du fameux Médecin Raſès, qui croit que la petite vérole nous eſt venue des Egyptiens, & que c'eſt une maladie épidémique, ou particuliere à ce pays-là, dont on pourroit arrêter la ſource, du moins dans le reſte de la terre, en ôtant à ceux qui en ſont attaqués, toute communication avec la ſociété juſqu'à ce qu'ils fuſſent guéris. Pluſieurs habiles Médecins de nos jours, penſent là-deſſus comme Raſès.

(2) Maniere de parler qui étoit uſitée en ce tems-là.

Nous partageâmes le reſte du jour entre le travail, le repos & un dîner frugal. Ce dîner fut pour moi un feſtin des Dieux; j'étois à côté d'Aglaé, & elle me regardoit, & nous cauſions enſemble, & après dîner elle chanta.

Il alloit continuer ce récit; mais craignant d'ennuyer le bon Ariſte ſon pere, qui, cependant l'écoutoit avec plaiſir, je m'apperçois, lui dit-il, que je commence le Journal de mes amours, & qu'il deviendroit peu amuſant pour tout autre que moi. Je vais en accélérer la fin, quoiqu'elle me coûte beaucoup, même à raconter, & parce qu'elle en eſt la fin, & parce qu'elle a été malheureuſe.

Depuis plus de ſix lunes, je voyois tous les jours Aglaé. Notre amour qui avoit été d'abord trop violent, ſe modéroit, ſe changeoit en une tendre amitié, en une douce habitude de nous voir; ainſi il étoit ce qu'il devoit être pour aſſurer notre bonheur. Le pere d'Aglaé ſe propoſoit de vous venir voir avec votre ami Uſbeck, de vous amener ſa fille, que la longueur du voyage n'effrayoit pas, & de vous l'offrir pour moi, qui me ſerois jetté à vos genoux, en arrivant, pour vous la demander.

Un coup de tonnerre nous a ſéparé,

c'en eſt fait, il n'y a plus de retour. Aglaé voyant ſa mere qui revenoit du jardin, portant des légumes, courut au-devant d'elle pour la ſoulager; il faiſoit en ce moment là un gros orage. La vîteſſe avec laquelle Aglaé couroit, détermina la chute de la foudre, qui écraſa à côté d'elle un arbre, dont une branche lui tomba ſur la tête. Je la vis expirante. Elle n'eut que la force de me dire, en me preſſant la main: *Epouſe une de mes ſœurs, conſole mon pere & ma mere*, & elle mourut. Je jettai un cris, j'arroſai ſes mains de mes larmes. Je m'échappai de cette maiſon ſans ſavoir où j'allois. Uſbeck m'arrêta; je ne l'avois pas vu..... Ah! mon ami, lui dis-je, viens avec moi; Aglaé eſt morte. Il me ſuivit, nous arrivâmes près d'un fleuve où les vaiſſeaux remontent; il y en avoit là pluſieurs. Je regardai Uſbeck, je le regardai fixement, je ne lui avois point parlé pendant tout le chemin. Sans toi, lui dis-je, ſans mon pere & ma famille, ce ſeroit dans le fleuve que je me jetterois; mais l'amitié doit l'emporter ſur un amour déſormais inutile; qu'on me mette dans un de ces vaiſſeaux, qu'il ſoit bien ou mal frété, cela m'eſt égal, ce n'eſt que pour n'avoir rien à me

reprocher, que je consens à vivre encore, s'il le faut. Charge le Patron de me nourrir d'ici à Athènes, où mon pere le payera. Ne me renvoie rien de ce que j'ai laissé à Persépolis, je ne voulois de tout cela qu'avec Aglaé.

Nous essuyâmes dans le voyage deux tempêtes. La premiere, le lendemain de notre départ, & elle me fit une sorte de plaisir, parce que j'espérai que ce seroit pour moi un moyen naturel d'aller rejoindre Aglaé dans l'empire des morts, sans m'être rendu coupable d'un suïcide, *sans avoir quitté mon poste avant l'ordre du Général.* Cependant lorsque nous fûmes hors de danger, je m'applaudis de vivre encore pour vous voir. La seconde tempête nous assaillit sur les côtes de la Grèce..... Je t'aime & t'adore toujours, ma chere Aglaé, m'écriai-je, en voyant la foudre qui déchiroit le ciel; mais je voudrois ne mourir qu'après avoir vu mon pere; il me tend les bras, je vais consoler sa vieillesse.

Ariste embrassa son fils; ils convinrent ensemble que, ni l'un ni l'autre ne parleroit plus d'Aglaé, pour ne pas r'ouvrir une plaie qui saignoit encore.

Ils furent agréablement distraits en ce moment, par l'arrivée d'un de leurs

anciens amis qui venoit se réjouir du retour d'Euthime. Ils voyoient volontiers tous deux cet homme qui ne plaisoit qu'à eux, & à un petit nombre d'autres honnêtes gens. Il se nommoit *Phaséas*; il avoit été en bute à bien des malheurs, par bonté pour les autres, par indifférence pour lui-même, & par une flexibilité de caractere qui, en le soumettant au premier qui vouloit s'emparer de lui, l'avoit plus d'une fois rendu victime de l'injustice de ceux auxquels il s'étoit livré. Il résultoit de sa froideur, de sa négligence à se faire connaître tel qu'il étoit, que le commun des hommes l'estimoit très-peu; il payoit ce qu'on appelle l'intérêt de sa mauvaise mine; (elle n'étoit en effet point de celles qui se font respecter). Il avoit long-tems négligé son bonheur & sa fortune (1), parce qu'il falloit pour

(1) Comme c'étoit un homme assez singulier, il étoit parvenu à faire ensorte que, *fortune* & *bonheur* fussent pour lui une même chose. Il jouissoit alors d'un revenu à-peu-près égal à ce que nous appellons cinq ou six mille livres de rente; il en employoit environ un sixieme à l'usage de sa famille, & le reste lui servoit à établir autour de lui d'autres familles, à faire leur bonheur. Les gens qui se rui-

cela preſſer, ſolliciter; & puis occuper quelque place; or il lui ſembloit que toutes les places pouvoient être bien & dignement remplies ſans qu'il en eût aucune; il craignoit d'ailleurs ce qui pouvoit le moins du monde gêner ſa liberté, & ſur-tout le retenir à la ville (1). Les villes lui paraiſſoient des monſtruoſités au Phyſique & au Moral. Partagez-les, diſoit-il, en beaux villages, ornés mêmes de quelques chefs-d'œuvres des Arts, (que les frontieres ſeules de chaque Etat ſoient défendues par des tours, par des foſſés, &c.). Donnez-moi dans un de ces villages, un emploi où je puiſſe me rendre utile, je m'en chargerai quand même il ſeroit pénible; mais dans vos villes mal-ſaines, triſtes & qui pis eſt, le réceptacle de tous les vices & de tous les crimes; non, je n'y veux pas reſter. Vous ne m'y verrez qu'autant qu'il le faudra, ou pour mes affaires, ou pour y admirer les Arts, & ſur-tout pour en enlever

noient en habits, en *oiſiveté*, en chevaux, en maîtreſſes, &c. diſoient, voyez que cet homme là eſt heureux, & cependant ils n'avoient pas le courage de vouloir l'être comme lui.

(1) Phaſeas étoit d'un caractere qui reſſembloit beaucoup à celui d'Ariſte.

quelques habitans, & les déterminer à être heureux à la campagne.

Il arrivoit d'Athènes, lorſqu'il vint voir Euthime; il avoit paſſé une heure avec un de ſes amis qui y demeuroit, pouvant auſſi bien demeurer à la campagne, & qui le blâmoit de venir quelquefois à la ville, & qui lui diſoit, ſi j'avois le bonheur d'être comme vous à la campagne, on ne me verroit jamais à la ville; vous paraiſſez aimer votre retraite, & vous la quittez ſouvent pour des riens. Phaſeas ne répondoit plus depuis long-tems à ces vieux propos que ſon ami ne ceſſoit de lui répéter chaque fois qu'il le voyoit; il étoit en cela plus ſage que Job, qui daignoit répondre ſérieuſement aux reproches de ſes cruels & injuſtes amis, qui, ayant oublié qu'ils étoient venus pour le conſoler, raiſonnoient d'une maniere ridicule ſur la Providence, & le tourmentoient plus que n'avoient ſu faire le diable & ſa femme.

Votre ami ne vous connaît pas bien, mon cher Phaſeas, reprit Ariſte, je ſuis perſuadé, moi, que vous aimez la campagne, tout s'y accorde trop avec le caractere de votre eſprit & de votre cœur, pour que vous ne l'aimiez pas. Vous vivez avec deux amis, qui ſans

doute, vous rendent auſſi juſtice là-deſſus ; vous avez de plus, votre conſcience qui vous en aſſure, & ſon témoignage eſt celui que vous préférez avec raiſon à tout autre... On eſt ſi ſouvent réduit à celui-là ſeul! mais on eſt trop heureux, quand on peut ſe dire à ſoi-même: tout le monde ignore que tel motif louable, me fait agir; mais, moi, je le ſais.

Allons, mon ami, continua-t-il, allons dîner enſemble, Euthime vous racontera ſon voyage ; il pleure une femme aimable qu'il a perdue, nous lui épargnerons ce récit..... Quand je dis perdue, il ſe trompe peut-être; car enfin..... Ah! mon pere, répondit le malheureux Euthime en l'embraſſant; ſeroit-il poſſible que je fuſſe parti trop tôt..... Je l'ai quelquefois cru pour un moment..... Hélas!

On entra dans la maiſon pour dîner, & pendant qu'on étoit à table, on vit arriver dans le Pyrée (1), dont cette maiſon étoit peu éloignée, un vaiſſeau orné de guirlandes de fleurs. C'eſt ainſi, s'écria Euthime, que la douleur & la joie voguent ſur le même élé-

(1) Port d'Athènes.

ment; la triſte nef d'où je ſuis deſcendu, il y a deux jours, auroit dû être couverte de cyprès: je me réjouis que celle-ci ſoit tout autrement décorée, un honnête homme ſe trouve moins malheureux à la vue du bonheur d'autrui.

On parla peu pendant le reſte du repas, & de tems en tems Euthime jettoit un regard vers le Pyrée. Il vit ſortir du vaiſſeau beaucoup de monde; il eut envie d'aller voir ce que c'étoit; on le retint quelques momens; & un jeune homme arriva portant des tablettes où étoit écrit: A *Euthime, fils d'Ariſte, ſon ami Usbeck. Salut.* « Tu » ne voulois avoir les choſes que tu as » laiſſées ici, qu'avec ta chere Aglaé; » je peux donc te les envoyer..... Je » fais mieux, je te les porte moi-même, » & j'accompagne ſon pere, ſa mere & » elle..... Oui, elle; oui, Aglaé..... » Tu étois à peine arrivé au fleuve, » qu'elle ouvrit les yeux, qu'elle de- » manda où tu étois: on te chercha; » je vins annoncer ton départ, elle » retomba pour un moment dans les » bras de la mort; elle y ſeroit reſtée, » ſi on n'eût eu le tems de lui dire, » qu'auſſi-tôt qu'elle ſeroit guérie, on » l'ameneroit à Athènes, où elle t'é-

» pouſeroit. Cet eſpoir l'a ſoutenue;
» elle a, peu après, repris ſes forces &
» la voici..... J'ai cru devoir te prévenir
» de ſon arrivée. Un homme auſſi hon-
» nête, auſſi vertueux que toi, ne peut
» pas mourir de chagrin, parce que ſa
» conſcience ne lui reproche rien; mais
» il peut mourir de joie dans une oc-
» caſion délicate, parce que ſon ame
» aſſez forte pour ſuffire au bonheur
» qu'elle va recevoir, peut ne l'être
» pas aſſez, pour ſuffire au ſentiment
» bien plus vif encore du bonheur qu'elle
» va procurer ».

A peine Euthime avoit fini de lire cette charmante miſſive, que Raſès, ſa femme & Aglaé, entrerent conduits par Uſbeck. De quelle ſcene de tendreſſe, la maiſon d'Ariſte fut le théatre en ce moment là!

Deux jours après on célébra avec peu de magnificence, mais avec une véritable effuſion de cœur, le mariage d'Euthime & d'Aglaé. Ils ſe faiſoient mille careſſes; la joie, le bonheur éclatoient dans leurs yeux. Ariſte, que ce ſpectacle enchantoit, ne pouvoit modérer ſes tranſports; on eût dit que le feu de la jeuneſſe recommençoit à pétiller dans ſes veines; il n'étoit plus reconnaiſſable, on le prenoit pour ſon fils.

Les réjouiſſances, les fêtes extraordinaires durent peu dans des maiſons auſſi bien gouvernées que celle d'Ariſte. Ces fêtes ſont de groſſes ſommes de plaiſirs, qu'il vaut mieux répandre économiquement ſur toute la vie, que de les prodiguer ſur quelques jours. (1).

Tous les travaux de la maiſon d'Ariſte recommencerent à l'ordinaire le lendemain du mariage; ſeulement ces travaux étoient rendus plus agréables par la préſence d'Aglaé, & par l'eſpoir d'une poſtérité heureuſe.

Dès que cette jeune épouſe fût un peu accoutumée à ſa nouvelle habitation, dès qu'elle fût liée d'amitié avec

(1) Je peux appuyer cette maxime de l'autorité, & ſur-tout de l'exemple d'un vrai ſage, KLIYOGG, ou le SOCRATE RUSTIQUE. « Chez » lui les Dimanches & les Fêtes, la clôture des » vendanges, de la récolte, la fête du village, » les baptêmes de ſes enfans, &c. n'ont aucune » ſorte de préférence, quant à la bonne chere » (& à la diſſipation)..... Il prévient ſes » gens, de ne s'attendre à aucun extraordi- » naire à la fin de la récolte; ce n'eſt point, » leur dit-il, par avarice que j'en uſe ainſi, car » je prétends employer tout le montant de la » dépenſe uſitée en pareil cas, à vous faire de » meilleurs repas, tout le tems que vous ſerez » dans le fort de l'ouvrage ». Cette économie de KLIYOGG, à l'égard de la bonne chere, peut & doit être appliquée aux autres plaiſirs.

les proches d'Euthime (ce qui étoit très aiſé dans une famille honnête, dont les individus n'avoient entr'eux aucune querelle d'intérêt, ou de luxe, ou de ſot bavardage, tous fruits amers de l'oiſiveté), ſes parens l'y laiſſerent; elle reçut leurs tendres adieux, & ceux de leur ami Uſbeck. Sa mere lui dit en la quittant:

« Nous nous arrachons d'auprès de » toi, parce que nous ne te ſommes » plus néceſſaires, & que nous le ſom- » mes à nos autres enfans. Nous t'a- » vons pleurée le jour terrible de ce » tonnerre; & moi ſur-tout qui te voyois » mourante, pour m'avoir voulu épar- » gner un peu de fatigue. Nous gémiſ- » ſions de te voir rentrer vierge dans » le ſein du néant. Ah! diſions-nous, » notre Aglaé va donc mourir (car » on ne meurt véritablement, que quand » on meurt ſans poſtérité (1)). Son » nom va être effacé du Livre de la » Nature; elle ne ſera plus..... Nos » vœux, & ton amour pour Euthime,

(1) La Religion des Perſes étoit celle de Zoroaſtre, (& c'eſt encore aujourd'hui celle des Guèbres); ſelon laquelle l'action la plus ſainte, eſt de faire un enfant, ou de labourer une terre, ou de planter des arbres.

» t'ont rendue à la vie; tu ſeras mere,
» oui, ma fille, oui, tu ſeras mere: &
» lorſque dans nos vieux jours, Raſès
» & moi, aſſis ſous un chêne, nous ſen-
» tirons, en tournant la face du côté du
» Péloponnèſe, le ſouffle des Zéphirs,
» nous le recevrons dans notre ſein, &
» nous tâcherons de l'y retenir, en nous
» diſant l'un à l'autre, il a careſſé
» Aglaé, Euthime & leurs enfans ».

Après de nouveaux adieux, plus tendres, plus touchans que triſtes, on ſe ſépara. Uſbeck & ſes deux amis retournerent à Perſépolis, où ils firent chacun le bonheur de leur famille. Euthime vécut dans la plus douce union avec Aglaé, ils eurent pluſieurs enfans; & Ariſte, qui ne connaiſſoit plus de plaiſir celui de les careſſer ſans ceſſe, diſoit en les accablant de baiſers: me voilà immortel. Je n'aime tant ces petites créatures, que parce qu'elles ſont *moi*, & mieux que *moi*; car elles me reproduiront dans leurs enfans, & j'ai perdu cette ineſtimable faculté..... Je croyois mon fils dans les abîmes, je le pleurois continuellement, parce que lui mort, il me falloit auſſi mourir tout entier, quand ma carriere ſeroit terminée. Le retour de mon fils m'a comblé de joie, & ſon mariage me rend immortel; je

ne crains plus le néant, ou ce qui revient au même, la diviſion infinie des parties de mon être. Un germe, un levain de mon ſang continuera de circuler dans des hommes, dont je ſerai la tige (1)

Euthime & les deux filles d'Ariſte, étoient mariés depuis pluſieurs années,

---

(1) Ariſte reconnaît ici de bonne-foi, qu'à proprement parler, il n'aime que lui, dans ſon fils & dans ſes petits enfans; & cela eſt vrai. Toutes nos vertus, la bienfaiſance même, décompoſées en derniere analyſe, ne ſont que l'égoïſme, que l'amour-propre bien entendus; & c'eſt un des plus précieux dons de la Nature, qu'il ne faille pour être juſte, vertueux, pour aimer à faire le bonheur d'autrui, que s'aimer bien ſoi-même: c'eſt auſſi pour cela qu'elle a ſi étroitement lié tous les intérêts particuliers avec l'intérêt commun. Nœud divin, nœud admirable, dont *la ſcience économique* nous développe aujourd'hui le méchaniſme & les effets!

Que les peres s'aiment eux-mêmes dans leurs enfans, c'eſt une vérité inconteſtable, & cet amour eſt un des grands reſſorts du ſyſtême général de la Nature. Mon fils eſt pour moi un moyen futur d'immortalité, & à ce titre il doit m'être bien cher. Je ne ſuis à ſon égard qu'un moyen paſſé, & déſormais inutile; auſſi, dit-on, que l'amour paternel deſcend, & ne remonte point. Cependant mon fils doit auſſi m'aimer beaucoup, & par reconnaiſſance, & pour mériter que ſes enfans l'aiment à ſon tour.

& ils avoient eu des enfans, lorſque ſa femme mourut de vieilleſſe, ſans infirmités, ſans douleurs & ſans regrets; car toute ſa vie avoit été partagée entre la vertu & le bonheur; le bonheur qui devroit toujours en être la récompenſe, qui, cependant ne l'eſt pas toujours, mais qui du moins n'eſt jamais celle du crime..... Non, jamais, & celui qui a parlé de *crime heureux*, auroit dit une abſurdité, s'il n'étoit trop Philoſophe, pour avoir entendu par ces mots, autre choſe qu'un *crime revêtu de la trompeuſe apparence du bonheur.*

Un an après la mort de ſa femme, Ariſte qui ne vivoit plus qu'à demi depuis qu'il l'avoit perdue, & qui ne déſiroit plus rien ſur la terre, aſſembla un jour ſes enfans, & leur dit: « *Je vais où ſont nos peres*; je » vois revivre en vous la plus précieuſe » partie de moi-même (1). Je ne regrette » plus rien, ſoyez unis, vous ſerez » heureux. Plaignez cette République » où s'introduiſent le déſordre & l'a- » narchie; gardez-vous d'y contribuer

(1) On n'a peut-être pas rendu ici exactement les paroles d'Ariſte; car, ſelon le ſyſtême d'immortalité phyſique, admis dans ce tems-là, il devoit dire: *Je me vois revivre en vous, avec ma femme.*

» en quoi que ce puiſſe être..... Un
» avenir heureux, pour elle & pour
» preſque toute la terre, ſe préſente
» à ma faible vue; je ne crois pas me
» tromper. Les hommes malheureux
» dans l'état de Nature, parce qu'ils
» étoient iſolés, ſe ſont raſſemblés,
» mais ſans principes, ſans bien diſcu-
» ter le rapport, cependant ſi ſimple,
» de l'intérêt de chacun à l'intérêt gé-
» néral. De ce premier vice de la Po-
» litique, ſont nés l'injuſtice, la violen-
» ce, & pour y remédier, une complica-
» tion de loix inutiles ou cruelles, mais
» que les circonſtances rendoient quel-
» quefois néceſſaires & juſtes, par con-
» ſéquent. Bientôt, mes enfans, on re-
» montera à l'origine de cette mauvaiſe
» légiſlation, les hommes verront qu'ils
» croyoient courir au bonheur, en lui
» tournant le dos; ils feront une con-
» tre-marche, & en peu de jours ils y
» arriveront (1). Cet eſpoir & celui
» d'une immortalité infiniment préfé-

(1) Ariſte croyoit, & ce fut une conſolation pour lui au moment de ſa mort, il croyoit que *bientôt* les hommes retourneroient au vrai bonheur; il s'eſt trompé de pluſieurs ſiecles; ils commencent ſeulement à s'appercevoir de leur erreur; mais dès qu'ils s'en apperçoivent, elle ſera bientôt réparée.

» rable encore à celle dont je vais jouir » par vous sur la terre, me font re» garder la mort, non-seulement sans » frayeur, mais avec plaisir. J'attends » le coup qu'elle me prépare, il me » fera tomber sans douleur & sans ef» forts. Je la souhaite, je la vois; l'é» ternité s'ouvre, mes yeux s'affermis» sent pour la contempler, & mon » ame y vole ».

A ces mots il se renversa dans son siége & mourut (1). Les rides de la vieillesse avoient à peine sillonné son front, quoiqu'il eût vécu près d'un siécle : sa vue n'étoit un peu affaiblie, que parce qu'il avoit souvent pleuré l'absence d'Euthime & les malheurs de la République. Il n'avoit point perdu ses dents, & il avoit encore l'estomac bon, (l'un est assez ordinairement une suite de l'autre). *Il mourut ayant bien rempli ses jours, & on le mit dans le tombeau de ses peres.*

---

(1) J'ai fait finir de la même maniere un autre *Ariste*, le Héros d'une petite Pastorale mise en action, que j'ai intitulée, l'*Heureux Vieillard.* J'aime à offrir l'image d'une belle vieillesse couronnée, d'une mort tranquille; j'ose dire *couronnée*, & j'ose ajouter que ce dernier moment d'une vie innocente, en est aussi le plus doux.

C'eſt ainſi que les Livres ſaints terminent l'éloge des Patriarches, & ils font valoir (comme je viens de faire en parlant d'Ariſte, qui avoit les mœurs innocentes des Patriarches) : ils font valoir les ſolides avantages, d'être parvenu à une grande vieilleſſe, ſans avoir perdu, ni la vue, ni les dents, ni même les cheveux; c'eſt-à-dire, ſans s'être jamais livré habituellement à la bonne chere qui fatigue, & détruit l'eſtomac; à la débauche, qui vicie la maſſe du ſang, & l'habitude entiere du corps; aux veilles, aux intrigues de toute eſpéce, qui échauffent la tête, qui brûlent le ſang. Voilà ce que ſignifie ce langage ſi ſimple, que nous paraiſſons ne plus même entendre; *il avoit conſervé ſa vue, ſes dents & ſes cheveux.....* Oui, ſe ſont là de vrais titres d'honneur, & auxquels de vieux parchemins ſuppléent très-mal.

La famille d'Ariſte a long-tems proſpéré dans les environs d'Athènes, & y fleuriroit peut-être encore, ſans les affreuſes révolutions qu'a cauſé dans ce pays-là, & dans toute la terre, une furie que l'on nomme la GLOIRE.

Les vertus d'Ariſte furent héréditaires dans ſa maiſon; ſes petits enfans ſe les racontoient, & s'excitoient mu-

nellement à les imiter. Que la même erre, disoient-ils, qui a été illustrée par es vertus, le soient aussi par les nôtres.

Tel est l'avantage de la succession, le l'hérédité non-interrompue, surtout à la campagne, où l'on se voit, où l'on s'observe les uns les autres; on set an nonneur de ne point dégénérer des qualités de ses peres; on veut être estimés comme ils l'ont été; & si quelques-uns d'entr'eux ont terni la réputation de la famille, on s'empresse de la rétablir (1).... Quand renoncerons-nous au séjour des villes tumultueuses, où la vertu & le vice, qui devroient être bien séparés, & exposés à tous les yeux, sont indignement mêlés ensemble, & souvent couverts d'un même voile, qui empêche qu'on ne les distingue l'un de l'autre (1).

« On ne sauroit trop priser entre les ar-

(1). On reproche quelquefois à une famille, ces taches passageres, malgré le soin que prenent les descendans de les effacer; c'est un reste de barbarie dont on rougira bientôt. Les crimes seront alors personnels comme les vertus le sont. Il faut combler d'honneur un homme qui imite les vertus de ses peres, ou qui répare leurs fautes & punir par le mépris, sans cependant le décourager, celui qui imite leurs vices, ou qui n'imite pas leurs vertus.

» rangemens que nous appellons *Loix*, » ceux qui tendent à engager l'homme » à naître, à vivre, à s'établir, à perpétuer sa race, à finir sous le même » ciel, sur la même terre, en présence » des mêmes témoins. C'est là sans » doute ce qu'on entendit par *la Patrie*, » dont l'amour est une si bonne vertu ». (*Ephémérides du Citoyen*, 1769, *vol.* 2, *pag.* 202).

---

(1) Heureux les hommes qui, attachés à la terre de leur naissance, y perpétuent leur postérité. C'est-là que la vertu brille & se transmet, que le crime se cache & s'anéantit; c'est-là que regnent l'abondance & le bonheur; c'est-là que la population double tous les vingt ans. On en voit une preuve sur la terre; mais ce n'est pas encore dans notre continent, c'est en Amérique, dans *la Nouvelle-Yorck*. Voyez la description admirable de cette Colonie dans *les Ephémérides du Citoyen*, année 1765, vol... p... Plus je lis les *Ephémérides du Citoyen*, qu'on pourroit aussi appeller les fastes de l'humanité, plus je me persuade que bientôt ce Livre sera celui que tout honnête homme voudra avoir à son chevet jusqu'au moment de la mort.

N°. XII.

FABLES.

FABLE PREMIERE.

L'Assemblée des Oiseaux.

JALOUX du bonheur des hommes qui commencent à renoncer à la gloire féroce de s'entretuer, les Oiseaux ont choisi un Roi paisible, c'est au lieu d'un Aigle, un Cygne qui les gouverne aujourd'hui. La blancheur de son plumage, son air majestueux, son regard fixe, mais plein de douceur, son port de tête aussi gracieux que noble, tout cela n'est qu'une faible expression de son ame. Il s'éleve souvent & plane dans les cieux; cette sphere est la sienne; mais attiré sur la terre par l'amour de ses Sujets, il y revient d'un vol facile.

Dernierement il fit assembler plusieurs especes d'Oiseaux dans une enceinte qu'environne une immense & superbe forêt, l'orgueil de la terre. Aucun n'y a manqué. Chaque espece re-

vêtue d'un plumage différent, & commandée par ſes Chefs, paſſoit en pluſieurs volées devant lui. Chacun des individus de ces diverſes troupes le regardoit, & ne déſiroit rien tant que le bonheur d'en être vu. Il étoit le centre de tous les regards & de tous les mouvemens, comme il eſt celui de tous les cœurs.

Il vit au ſommet d'un des plus grands arbres de l'enceinte, quelques Oiſeaux qui donnoient le ſignal, l'exemple des évolutions que l'on devoit faire. Voilà, dit-il à ſes enfans, le grand rôle que vous aurez un jour à remplir dans la carriere des vertus, je ſuis votre modéle & celui de mes Sujets : vous ferez un jour tout cela à l'égard de vos Sujets & de vos enfans.

FABLE II.

Le Cerf, ſon Fils & le Renard.

QUAND les Oiſeaux élurent le Cygne pour Roi, ils ne firent que ſuivre l'exemple des Quadrupedes, qui après avoir attendu patiemment, comme ils devoient, la mort d'un Lion leur Souverain, lui avoient donné pour ſucceſ-

ſeur

seur un Cerf rempli d'humanité, sous l'empire duquel ils furent heureux.

Le Roi, effrayé des suites de la mauvaise éducation d'un Prince, veilloit avec le plus grand soin sur celle de son fils. Un jour qu'il l'entretenoit avec amitié des charmes de la vertu, un Renard vint les interrompre. Le jeune Prince en fut fâché, le Roi lui dit : « Nous nous devons à nos Sujets, écoutons ce Renard. Je prévois d'ailleurs » qu'il va nous donner une bonne leçon » de Morale ».

On introduit le Renard, il approche, il vante son zèle, son attachement au service du Roi, se plaint qu'un Bléreau qui loge près de lui, & qui ne fait rien pour l'Etat, s'imagine que l'on doive lui savoir gré de ses méditations continuelles, de sa frugalité & de quelques autres vertus ridicules dont il se pique. De-là il passe à un éloge outré du Roi & de son fils ; puis il demande adroitement l'exil du Bléreau. « Je t'avois » donné le Bléreau pour voisin, lui » dit le Roi, parce que j'espérois que » l'exemple de ses vertus, que tu appelle ridicules, te corrigeroit un peu » de tes vices : je sais bien qu'un animal qui médite sans cesse & qui consomme peu, parce qu'il n'a ni cou-

» rage, ni induſtrie, n'eſt pas un ani-
» mal fort utile ; mais il eſt plus à
» plaindre qu'à blâmer : il n'en eſt pas
» de même d'un animal nuiſible &
» méchant, c'eſt celui-là qu'il faut pu-
» nir : c'eſt pourquoi je te condamne
» à l'exil ». Cet arrêt n'abattit point le Renard ; il parut tout d'un coup ſe repentir de n'avoir pas mieux profité des bons exemples du Bléreau ; il le combla d'éloges, ſi en prodigua plus que jamais au Roi, qui affectoit cependant de lui dire des choſes très-dures, & lui ordonna enfin de partir pour ſon exil. « Après tout ce que tu viens d'en-
» tendre, mon enfant, dit le Roi à ſon
» fils, quels de mes ſujets te paraiſſent
» être les plus à craindre pour toi ? »... *Les flatteurs*, répondit le jeune Prince en ſoupirant.

FABLE III.

Le Cheval & l'Agneau.

JE doute qu'il y ait aucun ſentiment plus agréable & plus naturel que la reconnaiſſance. Un cœur que la reconnaiſſance ne peut ébranler, eſt un tas de fumier ſous lequel on met du feu ;

l n'en ſort, au lieu d'une belle flamme, qu'une fumée infecte.

Semblable au beſoin, à la miſere qui dévore quantité d'honnêtes gens, un Loup have & décharné entra dans une prairie que parcouroit un Cheval de haute extraction, de race divine. Ce Cheval étoit au milieu de pluſieurs Agneaux qu'il combloit de biens : il ne broutoit que les ſummités des herbes pour leur laiſſer une plus ample pâture, il vivoit d'honneur, de gloire..... & d'ambroſie : (c'étoit un Cheval céleſte.) Il apperçut le Loup dont je viens de parler, qui vouloit emporter un Agneau ; il le joignit en un inſtant, le renverſa d'un coup de pied & lui dit : Malheureux, tu es, je penſe, une erreur ou même un tort de la Nature : ce n'eſt pas ta faute ſi elle t'a fait meurtrier, mais il faut que je te puniſſe de la ſienne, il faut que je délivre la terre d'un être vorace. Toute la grace que je puis te faire, eſt de ne pas te laiſſer ſouffrir, & mon cœur me porte à te l'accorder. Il n'avoit pas dit ces mots, que d'un nouveau coup de pied il lui caſſa la tête.

Dès ce moment, l'Agneau pénétré de reconnaiſſance ne ceſſa de ſuivre ſon bienfaiteur. Celui-ci qui faiſoit trop

d'heureux pour pouvoir se souvenir de tous, vit un jour notre Agneau qui lui jettoit des regards tendres & respectueux. Pourquoi, lui dit-il avec bonté, me regarde-tu ainsi? c'est, dit l'Agneau, que tu m'as délivré d'un Loup qui voulait me manger. Laisse, si tu veux, le souvenir de cette action s'échapper de ta mémoire, comme il s'en est échappé tant d'autres; il est écrit dans la mienne en caracteres ineffaçables, & tu pourras toujours le lire dans mes yeux, fidéles interprêtes de mon cœur.

FABLE IV.

Le Philosophe & l'Oie.

Une Oie pressée par le doux besoin de l'amour, traversait en dandinant, mais à pas redoublés, un marais au bout duquel étoient quelques Oisons. Tu cours bien vite, lui dit un Philosophe qui la rencontra, j'en devine la cause. Vous avez le bonheur de n'avoir jamais qu'une affaire, vous autres animaux, & cette affaire c'est l'amour. Souffre cependant que je t'arrête un peu, pour te communiquer une réflexion qui me vient. Les plumes d'Oie sont utiles &

funeſtes à la ſociété ; on s'en ſert pour écrire, & on écrit, parmi quelques bonnes choſes, tant d'autres choſes ou nuiſibles ou au moins inutiles (1), que je te conſeillerois volontiers & à toute ton eſpéce, d'aller, au tems de la mue, arracher dans les roſeaux vos plumes qui tiennent très-peu alors : par ce moyen les plumes devenant les plus rares, on écriroit peut-être moins. La pauvre Oie qui étoit bonne perſonne & qui avoit déjà appris par d'autres converſations du Philoſophe une partie de nos maux, lui dit en pleurant, je vais retourner ſur mes pas, je ne veux plus devenir mere, je ſuis trop fâchée que mon eſpéce ſoit la cauſe, même innocente, d'une partie des maux qui affligent la vôtre : non, ma chere amie (2), lui répond le Philoſophe, ne renonce point pour cela au plaiſir d'être mere,

(1) Les choſes en même-tems inutiles, & dangereuſes que l'on écrit, ſont les Romans tendres, &c. les choſes ſeulement inutiles, ſont les compilations, & les compilations de compilations, &c.

(2) Un Plaiſant pourroit dire qu'un Philoſophe & une Oie, ſont deux amis dignes l'un de l'autre, & il feroit, ſans y penſer, l'éloge de tous les deux.

de multiplier ton eſpéce & par conſéquent les plumes; ne ſuis pas même le conſeil que je viens de te donner, de cacher les tiennes dans les roſeaux. J'ai eu tort de te donner ce conſeil. Sois ſûre que le mal eſt à ſon comble & qu'il diminuera bientôt. On écrit trop aujourd'hui pour que cette fureur puiſſe durer encore long-tems.

FABLE V.

Les deux Feuilles.

IL ne s'agit ici, ni de ce que l'art typographique appelle feuilles d'impreſſion, ni de ce que l'on appelle en littérature feuilles périodiques, &c. en un mot il ne s'agit point ici de feuilles de papier, mais de deux Feuilles tombées d'un arbre dans un ruiſſeau.

Elles y jouoient enſemble pour s'épargner l'ennui du voyage. Des Feuilles dans un ruiſſeau vont ſouvent loin. Tu n'es pas prête à me joindre, dit l'une qu'un petit flot venoit d'avancer un peu. Au moment même un caillou l'arrête, ſa compagne paſſe & ſe moque d'elle à ſon tour. Ce jeu dura en-

ore quelque tems, & finit par leur hûte commune dans un abîme.

Que les hommes ne jouent-ils ainſi dans le chemin de la fortune (1)?

FABLE VI.

Le Cheval, le Dogue & le Roquet.

UN Roquet peut être un peu méchant de ſon naturel, (comme quelques hommes); mais qui l'étoit devenu infiniment davantage par l'éducation, (comme beaucoup d'autres) harceloit à tout moment chiens, chevaux, gens portant bâton, & même gens qui ne portoient rien. Il en vouloit ſur tout à un Dogue & à un Cheval ſes voiſins. Quoi! diſoit-il, je ne pourrai jamais parvenir à mettre un peu en colere ces deux grands lâches? ils me craignent, je le vois bien, & ils n'ont pas tort. Là-deſſus il les galope & les aboie de plus belle, ſans pouvoir ſeulement en obtenir un regard d'indignation: le Cheval ſemble ne pas même l'entendre. Le

(1) Je dois cette penſée à M. Greſſet, qui l'a orné de tous les charmes de la Poëſie.

Dogue, ſans le regarder, lui piſſe (1) ſur la tête. Un petit Chien paſſe, le Roquet furieux ſe jette ſur lui & alloit l'étrangler, quoiqu'il demandât grace de la maniere la plus touchante. Frere, ſe dirent à l'uniſſon le Cheval & le Dogue, vengeons ce pauvre malheureux. Un coup de gueule & un coup de pied le vengerent auſſi tôt.

FABLE VII.

La Poule & la Belette.

AH! bonne perſonne, je doute que tu m'échappes aujourd'hui, je vais bien vîte avertir le chien de notre baſſe-cour que tu es ici... Une Belette, à qui une Poule faiſoit cette menace, étoit alors au milieu d'une grande prairie, où elle mangeoit quelques œufs qui, cachés dans un petit buiſſon, avoient échappé aux regards des enfans du Fermier.

(1) On dit qu'il y a des oreilles délicates que ce mot pourra choquer : j'en ſuis fâché pour ces oreilles-là ; mais je ſuis perſuadé qu'elles ont quelquefois tort, & qu'il y a des choſes qu'il faut avoir le courage d'entendre appeller par leurs noms.

Le Dogue auroit eu le tems de le venir prendre, avant qu'elle pût gagner les champs; elle ſupplia la poule de ne la point perdre, & lui promit, foi de Belette, qu'elle ne mangeroit jamais ni elle, ni ſes petits, ni même ſes œufs... Tu te tromperas peut-être? ... Non, ma chere, non d'honneur; & pour ne me pas tromper, je vais vivre bien loin, bien loin d'ici, je vais m'éloigner de plus d'une lieue.

Quelques jours après, la Poule retrouve ſa Belette au même endroit. Hâtons-nous, ſe dit-elle, de purger la terre d'un tel monſtre, quiconque peut mentir, & être ingrat, doit périr. Elle alla auſſi-tôt avertir le chien de la baſſe-cour, & il vint étrangler la Belette.

FABLE VIII.

Le Bœuf & le Sanglier.

Ces deux animaux ſont doués d'un eſprit ſolide, ils aiment à raiſonner, à réfléchir. Un Bœuf cauſoit avec un Sanglier: au lieu de s'entretenir d'une maniére inutile ſur la pluie & le beau tems, ils ſe communiquoient les remarques qu'ils avoient faites ſur les ſignes les

plus assurés, qui annoncent l'un ou l'autre. Ils virent passer près d'eux un homme superbement couvert, & qui paroissoit fort content de lui-même, parce qu'il étoit habillé magnifiquement. L'homme, dit le Bœuf, seroit un bien bel animal, s'il n'étoit vêtu qu'autant qu'il le faut pour se mettre à l'abri des injures de l'air, & qu'il ne se fît point des vêtemens figurés d'une maniere bizarre, qui altérent la forme gracieuse de son corps. Il seroit aussi bien respectable, s'il étoit toujours bon, toujours compatissant. Il seroit un Dieu, reprit le Sanglier, si, à ces vertus & à la faculté qu'il a d'embrasser dans sa pensée le ciel & la terre, il joignoit la délicatesse de ne jamais mentir (1).

(1) Aimer ou n'aimer pas, dire ce qu'il pense ou ne le pas dire, sont les deux seules choses à quoi l'on ne puisse pas oublier un homme, & c'est pour cela qu'il doit regarder comme le devoir le plus sacré, de ne dire à personne qu'il l'aime véritablement, & de ne dire qu'il pense telle ou telle chose, s'il ne pense pas véritablement cette chose-là; car s'il nous trompe, c'est comme s'il attaquoit avec des armes quelqu'un qui est désarmé; c'est une lâcheté, une scélératesse affreuse.

FABLE IX.

Les Nouvelles.

DANS certain pays fort éloigné de l'Europe, dans un pays où tous les hommes ſont heureux, parce que tous ſont à peu près égaux, qu'ils travaillent à la terre, ſe levent matin, & vivent en commun (1). On ne connaît que deux ſortes de nouvelles, les unes Phyſiques, les autres Littéraires.

Trois hommes chargés de l'emploi ſacré d'écrire, fourniſſent enſemble, environ ſoixante pages par mois. On en imprime ſept cents Exemplaires, & on en envoye un au Temple de chacune des Villes ou plutôt des Bourgades de ce pays, qui ſont au nombre de ſept cents. Le Prêtre reçoit la brochure, & la lit devant le peuple, au premier *jour du repos*, après le ſacrifice du matin. Ce jour eſt le ſeptieme; c'eſt celui que nous appellons Dimanche.

(1) Je prouverai peut-être un jour que ſe lever matin & vivre, du moins un peu en commun, ſont deux choſes abſolument eſſentielles au bonheur. J'ai regret que cette vérité ſoit encore regardée comme un problême.

La moitié du Journal contient ce qui a été fait de plus avantageux à l'Agriculture, aux Arts utiles, & aux Lettres, dans le pays même, & en Europe, où le Triumvirat a des correſpondances. L'autre partie annonce en peu de mots les principales révolutions arrivées les mois précédens, ſoit dans l'air ou ſur la terre, tant dans l'Europe, que dans le pays où ſe fait ce Journal, cela s'appelle, les Nouvelles Phyſiques. On y trouve toujours de quoi ſe conſoler des malheurs arrivés dans tel ou tel coin de la terre, par la proſpérité de preſque tout le reſte (1): & cela eſt bien ſatisfaiſant pour des ames auſſi généreuſes que celles dont je parle.

---

(1) On pourrait dire qu'il vaudroit mieux ne ſavoir que ce qui ſe paſſe dans le pays où l'on eſt; mais quand il arrive des malheurs dans ce pays-là même, on ſe conſole en apprenant qu'ils ne ſont pas univerſels. D'ailleurs ignorer ce qui ſe paſſe dans l'univers, c'eſt s'expoſer à la juſte inquiétude qu'il n'éprouve plus de malheurs qu'il n'en éprouve en effet.

FABLE X.

L'Arbre & le Jardinier ou l'Éducation.

POURQUOI couper ainſi mes branches, diſoit un jeune Arbre au Jardinier qui le tailloit? La douce chaleur du Printems commence à me rendre la vie; mes fleurs & mes feuilles vont éclore, & tu ne me permets pas d'en jouir... Tu parle contre toi-même, lui répond le Jardinier. Vois ces Arbres du verger voiſin, que l'on ne taille jamais, & attend, ſans te plaindre, la ſaiſon des fruits... Cette ſaiſon arriva & le petit Arbre remercia le Jardinier.

FABLE XI.

L'Aigle, l'Alouette & la Pie.

UN Aigle planoit dans les cieux, une Alouette qui ne le voyoit pas, & qui s'élevoit en chantant, alla preſque juſqu'à lui. Il l'écouta, puis paſſa à côté d'elle, deſcendit comme un trait ſur la terre. Une Pie qui s'étoit preſque tord le col pour voir ce qui ſe paſſeroit entre

l'Alouette & l'Aigle, crut trouver dans la clémence de ce dernier, de quoi lui faire ſa cour. Seigneur, lui dit-elle, j'admire votre bonté, elle eſt extrême, & bien des gens pourroient vous blâmer. Je croyois que vous alliez punir cette étourdie, qui a oſé s'élever juſqu'à vous... Je n'ai point dû la punir, reprit l'Aigle, parce qu'elle ne m'a rien moins qu'offenſé. Je ne te punis pas non plus de ton malin vouloir contre cet aimable Oiſeau, parce que tu n'es qu'une folle, indigne même de ma colere.

FABLE XII.

Le jeune Moineau & ſon pere.

APRÈS avoir bien tendu ſon trébuchet, un enfant répandit des miettes de pain tout au tour. Un jeune Moineau qui le voyoit & croyoit lui devoir pour tant de ſoins, beaucoup de reconnaiſſance, dit à ſon pere : Que j'aime cet enfant ! j'irois volontiers le careſſer. Comment avons-nous mérité ce qu'il fait là pour nous... Mon fils, reprit triſtement l'autre Moineau, quand tu voltige autour d'une Mouche, ſi elle croyoit que tu ne veux

que l'amuſer par l'agitation de tes aîles, elle ſe tromperoit certainement beaucoup. Eh bien, tu te trompes de même. Cet enfant cherche à nous attirer dans un piége... Crois-moi, mon ami, je connois le monde, je vais t'apprendre une choſe, dont je ne ſaurois trop te recommander le ſouvenir. Rarement un homme fait du bien à ſon ſemblable, à moins qu'il n'eſpére que ce bien lui reviendra d'une ou d'autre ſorte (1). Mais à l'égard des animaux, preſque jamais un homme ne leur fait de bien pour eux-mêmes. Ainſi tu ne ſaurois trop craindre les hommes!... Un enfant t'attrapera peut-être. S'il te traite bien aime-le, & tu trouveras dans les douceurs de l'amitié, de quoi te conſoler de l'eſclavage. S'il te fait ſouffrir, ne le hais pas, la haine eſt un tourment, meurs plutôt ſans te plaindre, & que ton dernier regard tendre, lui diſe : deviens humain, deviens bon, fais des heureux, c'eſt-là le moyen de l'être.

---

(1) Je connois de belles exceptions à cet apophthegme, qui cependant n'eſt par malheur que trop généralement vrai.

FABLE XIII.

Les Arbres.

OUI, les Arbres de la Forêt de Dodone ont parlé, ceux du Parc de Verſailles, ceux de tout l'univers ont auſſi parlé en tout tems, & parlent encore. Mais au lieu de rendre des oracles captieux, voici ce qu'ils diſent.

Nous ſommes l'ornement de la terre. Vous ne trouverez le bonheur que ſous nos tendres ombrages. Nous ſuffiſons à vous nourrir, à vous vétir, à vous loger, & à vous chauffer. Cultivez-nous avec reconnaiſſance. Élaguez-nous un peu ſi vous voulez, mais ne nous abattez que quand notre extrême vieilleſſe vous le permet, ou que vos beſoins l'exigent.

Perſuadez-vous bien que quand vous aſſujettiſſez nos branches à des formes exactement réguliéres, vous prenez beaucoup de peines pour faire une choſe qui n'eſt rien moins que belle & agréable

Trop multipliés, nous empêcherions la chaleur bienfaiſante du ſoleil de pénétrer la terre : mais diſtribués avec ſageſ-

ſe, & dans les champs & dans les jardins, nous empêchons que le ſoleil ne brûle la terre (1).

Si vous continuez de vivre dans la molleſſe, & d'avoir beſoin, durant tout l'hiver, d'une chaleur continuelle, vous nous abattrez ſans pitié, comme vous faites déjà depuis quelque tems; nous ne pourrons pas renaître aſſez promptement pour vos inſatiables beſoins; & quand vous nous aurez entiérement détruits, vous ſerez les plus malheureux de tous les animaux.

L'un de nous porte un fruit très-ſalutaire, qui a le même goût que le pain, & vous ne cherchez point à multiplier cet Arbre (2)!

---

(1) Si les conjectures de quelques Naturaliſtes ſont juſtes, il faudra que la terre s'embraſe un jour, quand preſque toute l'eau ſera tarie; & elle ſera alors un bel aſtre habité par des êtres de feu.

(2) A la fin du ſecond & dernier volume du *Cours d'Hiſtoire dédié aux jeunes perſonnes*, je parle de cet arbre, dont le fruit eſt nommé *Rima* par les Habitans des Iſles *Marianes* ou des *Larrons*, & je rapporte la réflexion ſuivante de M. de Voltaire: « Tréſor réel qui, tranſ» planté, s'il ſe pouvoit, dans nos climats, ſe» roit bien préférable à ces richeſſes de conven» tion que l'on va ravir avec tant de périls, au » bout de la terre ».

FABLE XIV.

Les Statues mutilées.

UN Seigneur, qui avoit le bonheur d'être homme; c'eſt-à-dire, affable & populaire, (tous n'ont pas ce bonheur) cauſoit dans ſon jardin avec un payſan, qui n'auroit peut-être été que bel eſprit, ſi on l'avoit élevé à la Ville; mais qui ayant toujours demeuré à la campagne, étoit devenu un eſprit ſolide, un homme rêvant, & lui demanda ce qui l'occupoit ſi fort... C'eſt un triſte ſouvenir qui m'occupe, répondit-il: vous ſavez, Monſieur, que j'ai été à Paris depuis peu. J'ai paſſé un matin dans le magnifique jardin des Tuileries, j'y ai vu ces belles Statues, qui ont de ſi beaux bras, qui ont l'air ſi animé, qui font de ſi beaux geſtes; eh bien, on dit qu'on va leur abattre les bras, & peut-être la tête. — Cela ne ſe peut pas, on s'eſt moqué de vous. — On m'a dit que c'étoit afin que ces Statues reſſemblaſſent aux arbres que l'on taille, que l'on paliſſent aujourd'hui avec tant de propreté & de gentilleſſe (1). Le Seigneur,

(1) Cette critique ne tombe que ſur les

dont le jardin étoit trop peigné, entendit ce que cela vouloit dire, & fut obligé de convenir que cette fureur d'élégance eſt ridicule, & qu'elle dépare la Nature.

FABLE XV.

Le Bœuf & le Cochon.

CERTAIN Fermier riche, comme tous devroient l'être, & honnête homme, comme on l'eſt preſque toujours à

charmilles & autres paliſſades ſi artiſtement tondues, qu'elles reſſemblent à de longues & ennuyeuſes tapiſſeries de papier verd. Il faut que l'art corrige un peu la nature, mais qu'il ſe cache derriere elle & ne l'efface jamais. Laiſſez ſortir de votre charmille une quantité de petit rameaux naiſſans, on ne s'appercevra pas que les autres ſont coupés, votre allée ne ſera rétrécie que d'un pied, par la ſaillie de ces rameaux, les zéphirs joueront entre leurs feuilles, & la vue ne ſera pas fatiguée d'une ſymmétrie monotone.

Le plan de maroniers des Tuileries & l'allée couverte du Palais Royal ſont admirables, parce que l'art s'y montre à peine. L'allée du Palais Royal ſur-tout eſt de la plus grande beauté, elle a quelque choſe d'auguſte.

la campagne quand on eſt riche, avoi beaucoup de Chevaux & de Bœufs, & les traitoit bien. Tous les ſoirs on les voyoit revenir gaiement du travail, parce qu'ils avoient été bien nourris pendant le jour, & pas trop fatigués. Un Cochon ennuyé d'oiſiveté, & qui pis eſt, réduit par ſon état de Cochon au malheur de ne ſavoir que faire, voyoit tous les ſoirs avec jalouſie, mais ſans en deviner la cauſe, les Chevaux & les Bœufs rentrer dans la baſſe-cour. Enfin il réſolut d'interroger un de ceux-ci, & il lui dit : Comment ſe peut-il que moi qui ne fais que manger & me repoſer, je ne ſois pas heureux ? que je digere mal, que je ſois toujours mauſſade ; & que toi qui laboures continuellement, aies toujours l'air gai, & beaucoup plus éveillé qu'il n'appartient à un animal de ton eſpéce ? . . . Voilà, mon ami, lui répondit le Bœuf, la différence eſſentielle, qui eſt entre le travail & l'oiſiveté. Voilà pourquoi, notre bon maître, & les autres hommes utiles, le cheval & moi, ſommes toujours gais, & que les hommes & les animaux qui te reſſemblent, le ſont très-rarement.

FABLE XVI.

Le Sauvage de l'Amérique, & ſes Tyrans.

QUELQUES Eſpagnols du tems de Ferdinand Cortez, ſe promenoient, les armes à la main, dans les ſombres forêts de l'Amérique; ils y cherchoient ou quelque mine qui leur eût échappé, ou quelque Sauvage, dans le ſang duquel ils neuſſent pas encore trempé leurs mains. Ils en virent un, &, quoiqu'il fût un peu loin, comme ils étoient à cheval, ils le joignirent après l'avoir un peu pourſuivi. C'étoit pour eux une partie de chaſſe. Il tombe palpitant & à demi-mort. On l'environne, on veut ſe donner le plaiſir de le voir expirer. Je vais mourir, leur dit-il, je ne ſurvivrai pas à mes freres. La vie me devenoit inſupportable depuis que je reſpirois le même air que vous. Vous êtes des monſtres. Cet or, dont la ſoif vous rend ſi furieux, ſi inhumains, nous ſeuls en faiſions bon uſage; nous le façonnions en ſocs de charue, en uſtenſiles (1) d'agri-

(1) *Uteníles* eſt moins uſité, mais vaut mieux qu'*uſtenſiles*.

culture. Il vous punira lui-même des meurtres qu'il vous a fait commettre; sa funeste acquisition sera pour vous & pour vos descendans un plus grand malheur, que si on vous l'eût versé brûlant dans la bouche, & qu'ils ne fussent point nés. Au lieu de cette mort, qui n'auroit duré qu'un moment, il vous en fera souffrir mille dans le cours de votre vie... Les Espagnols ennuyés de tant de vérités, le poignarderent.

FABLE XVIII.

Les Fourmis.

Souvent trop de science importune, & cause encore bien d'autres maux.

Certaine Fourmi rêvoit depuis plus d'une heure, tandis que toutes les autres travailloient. On lui demanda si elle étoit malade (1)? Elle dit que non. Plusieurs de ses compagnes vinrent tour à tour l'interroger, lui marquer leur inquiétude, ne concevant pas comment,

(1) Il n'arrive guère que les Fourmis & les autres animaux qui ne vivent pas avec nous, soient malades; & quand ils le sont, le régime seul les guérit.

ans être malade, on pouvoit rester les pras croisés. Elle leur dit enfin : Laissez-moi vivre seule, apportez-moi de la pâture : j'ai de grandes idées qu'il faut que je combine, & que j'approfondisse à loisir. Je vous expliquerai les loix du mouvement, le méchanisme de nos corps, &c. & peut-être imaginerai-je aussi une nouvelle maniere de nous gouverner, qui nous rendra beaucoup plns heureuses que nous ne sommes... Voyez, s'écria une des anciennes de la fourmiliere, voyez combien l'oisiveté est funeste, notre sœur devient folle pour avoir un peu cessé de travailler. Ma bonne amie, lui dit-elle, en l'embrassant & en pleurant (1), viens avec nous, & ne pense plus qu'à travailler, qu'à te réjouir... J'ai entendu dernierement causer deux hommes, dont l'un disoit : Lorsque la société a commencé à se former, presque tous les hommes, (car la Nature les a rendu actifs & industrieux comme nous) se sont mis à remuer la terre, à faire des outils, des machines, en un mot, à créer les Arts. Quelques-uns, foibles &

(1) Puisque les Fourmis parlent, pourquoi ne pourroient-elles pas aussi pleurer, se baiser, rester les bras croisés? &c.

mal organisés, n'ont fait que tourner la tête de droite & de gauche, que regarder, que critiquer les Ouvrages des autres (1); ils ont pris un air important & sont parvenus à gouverner à leur gré, & souvent très-mal, ceux sans les travaux & les secours desquels ils ne pouvoient pas vivre... (2) Respectons, sans trop de curiosité, la conduite des hommes; ils sont si loin de nous! mais ne les imitons pas, n'ayons jamais de ce qu'ils appellent des Philosophes. Cela peut-être bon pour eux (3), & seroit certainement très-nuisible pour nous.

(1) Les fourmis ne savent pas combien quelques-uns de ces hommes, qui semblent ne faire que regarder, contribuent aux progrès des arts.

(2) L'idée de cette origine de la société, je la tiens d'un homme de lettres, qui m'a dit l'avoir vue dans une nouvelle traduction de Fables Allemandes, presque toutes excellentes.

(3) Il est bien prouvé que des Philosophes peuvent être pour nous des hommes utiles; mais il faut qu'ils travaillent & vivent comme nous, s'ils veulent être heureux & nous pouvoir donner de bons conseils: autrement, ils ne nous voient que de loin, ils nous voient mal, ils se dégoûtent de la société, ils vivent seuls, ils imaginent, ils soutiennent des choses absurdes... A l'égard des Fourmis, je crois qu'en effet les Philosophes ne seroient pas pour elles d'une grande utilité.

FABLE

FABLE XVIII.

L'Homme du monde, le Solitaire & le Serpent.

POUR ſe repoſer des plaiſirs faſtueux & pénibles du grand monde, un homme, que la bonne compagnie ennuyoit fort ſouvent, (& cela ne me paroît pas difficile à comprendre) alla voir un de ſes amis, qui vivoit dans une profonde retraite, qui faiſoit la moue au genre humain, & qu'un ſi triſte métier ennuyoit auſſi fort ſouvent, comme de raiſon. Ces deux hommes diſputoient beaucoup ſur le bonheur, parce que tous deux y tournoient le dos. Un Serpent, qui connoiſſoit les choſes humaines, & ſavoit les apprécier, dit au Solitaire : Tu n'es pas heureux, parce que tu ne répands point le bonheur à l'Homme du monde : Tu ne l'es pas non plus, ou parce que tu ne fais pas autant d'heureux que tu en pourrois faire, ou parce que tu ne *rumines* pas ton bonheur ; il le faut ruminer, c'eſt l'opération la plus néceſſaire au bonheur, mais elle demande un recueillement impoſſible dans le monde. Les ſeuls heureux ſont

donc les hommes qui vivent à la campagne, qui font valoir leurs terres (1), qui procurent une honnête abondance à tout ce qui vit autour d'eux. Ces hommes-là savent unir aux plaisirs simples de la Nature, aux plaisirs tranquilles de la solitude, tous les charmes & les avantages de la société civile.

FABLE XIX.

Les Corvoyeurs (2).

DE pauvres gens travailloient à un grand chemin. Ils faisoient ce chemin un peu trop large, ce qui prend beaucoup de terrein; & trop droit, ce qui le rend ennuyeux, & par conséquent péni-

(1) Quelqu'un qui se laisse peu éblouir par de belles spéculations, a dit: Je connais plusieurs Philosophes faits pour un monde qui n'existe pas; j'en connais un, fait pour celui où nous sommes, c'est *Kliyogg* ou le *Socrate Rustique*. Il cultive bien sa terre, il élève bien ses enfans; il a d'ailleurs de très-bons principes naturels de politique. Voilà ce qui s'appelle un Philosophe.

(2) *Corvoyeur* est un mot qui n'est que trop connu; ce n'est pas pour l'expliquer que je fais une note, mais pour rendre à César ce qui

bles (1); mais ils ne le pouvoient faire que comme il étoit tracé par les Ingénieurs. Bref, ils y travailloient, & avec autant de courage que l'on en peut avoir en travaillant à la corvée. En faisant une excavation, ils avoient laissé, selon l'usage, quelques mottes de terre en pyramide, par où l'on pût juger de la hauteur du terrein avant qu'ils l'eussent applani. L'un d'eux s'étoit amusé à historier cette pyramide, à en faire une espece de Statue. Le Piqueur ou chef des ouvriers, qui auroit voulu que l'on ne s'amusât pas un peu, même dans les momens qu'il étoit obligé d'accorder au repos, s'approcha de la pyramide, avec indignation, & la renversa à coups de pioche. Tel un Geolier tua par méchanceté une Araignée, qui depuis plus d'un an étoit la seule consola-

---

appartient à César; c'est-à-dire, pour reconnoître que je dois cette Fable & la suivante à un de mes amis, qui m'aide quelquefois à avoir de l'esprit. Nous vivons ensemble, depuis trois ans, dans une douce union. Je souhaite le même bonheur à tous les gens de Lettres.

(1) On ne sauroit croire combien de petites sinuosités ménagées de distance en distance, dans les chemins, soulageroient les hommes & même les chevaux, qu'un long chemin droit désespere.

tion d'un malheureux.... Que ne doit-on pas craindre des hommes du caractere de ce Piqueur & de ce Geolier ?

FABLE XX.

L'Eléphant.

EN vérité, les hommes ſont bien fous! Que diroit-on que veulent ceux-ci avec leurs chevaux, leurs armes, leurs cors de chaſſe (1)? Quelle grande affaire leur échauffe la tête? .. Hélas! je le devine: c'eſt que j'ai deux groſſes dents qui leur font envie... Pauvres gens, qu'en ferez-vous lorſque vous les aurez? vous en ferez quelques bagatelles inutiles, & vous meſurerez votre bonheur ſur la plus ou moins grande quantité que vous aurez de ces bagatelles. Un de mes amis qui a vécu long-tems parmi vous, & qui a été témoin de votre folie, m'a dit tout cela. Si vous étiez digne de ma colere, j'irois vous attaquer, j'étoufferois avec ma trompe quelques-uns de vous & de vos chevaux,

(1) La chaſſe eſt un bel & noble exercice; mais il y a dans celle dont je vais parler, beaucoup plus de dangers que d'avantage & de plaiſir.

& je diſperſerois le reſte; mais j'ai pitié de vous, je ne ſuis point cruel... Et puis, ils ſont méchans & adroits, ces hommes, que ſans cela leur foibleſſe rendroit fort peu redoutables. Je vais, pour éviter leurs pourſuites, arracher mes deux groſſes dents, & les leur abandonner.

FABLE XXI.

Le Ver à ſoie.

Plus petit que l'Eléphant, mais bien plus propre à nous donner de l'éclat, le Ver à ſoie tient une place plus diſtinguée que lui dans l'eſtime des hommes frivoles. L'un d'eux regardoit avec attention un de ces Inſectes qui filoit ſa coque. Ah! dit-il, on devroit adorer ce précieux Animal, & lui conſacrer des Temples, dont les Marchandes de Modes ſeroient les Prêtreſſes. Puis lui adreſſant la parole: Sais-tu tout le prix de ton ouvrage? Oui certes, répond le Ver à ſoie, car je connais les hommes, & je n'ignore pas que je fais du mérite pour qui en manque.

FABLE XXII.

L'Imagination & l'Esprit.

IL y eut, quelque tems après l'établissement de la société humaine, une querelle un peu vive entre l'Imagination & l'Esprit. Quand je dis un peu vive, ce ne fut que du côté de l'Imagination; car l'Esprit ne se fâchoit point alors.

Combien ne pourroit-on pas, lui dit-elle, orner la Nature, en multipliant les chefs-d'œuvres des Arts qui commencent à naître, & perfectionnant les spectacles, les plaisirs de toute espece! Je ne conçois pas, ajouta-t-elle, comment tu t'échauffes si peu sur tout cela. Tu t'y prêtes de mauvaise grace, & j'en suis presque découragée : heureusement qu'avec un peu d'efforts je peux me passer de ton secours... Console-toi, jeune indiscrette, lui répondit l'Esprit; un tems viendra, où tu feras de moi tout ce que tu voudras; tu me traîneras à ton char après m'avoir séduit par des récompenses plus brillantes que solides. Ce sera ton malheur & le mien : mais nous ne pouvons l'éviter; les Destins en ordonnent ainsi... Les Destins sont justes;

je régnerai ſur toi à mon tour. Je m'emparerai d'abord de l'Education ; j'accoutumerai les enfans à des jeux ſans apprêts, à une vie ſimple, laborieuſe, pénible, & ils n'auront ni loiſir, ni la volonté de devenir frivoles. Tu charmeras alors les doux inſtans où ils ſe délaſſeront ; tu parſemeras de fleurs, les plaiſirs courts, mais vifs & délicieux, dont ils jouiront ; & tu ne répandras plus, comme tu auras fait auparavant, ſur l'oiſiveté & la molleſſe, des parfums que l'odorat, émouſſé par l'habitude, auroit reçu avec dédain ; tu ne répandras plus à pleines mains ſur les lits des Cybarites, des roſes, dont les feuilles pliées les auroient bleſſées... Des Cybarites, reprit l'Imagination, dis-moi qui ſont ces gens-là? ... Il ne m'eſt pas permis de te le dire à préſent, tu les connoîtras un jour, tu les gouverneras, tu les tyranniſeras ; & ils en rougiront quand j'aurai briſé leurs chaînes.

FABLE XXIII.

Les Importuns (1).

PLUSIEURS chiens, que leur Maître ſouffroit autour de lui à table (2), en avoient pris droit, comme ils font ordinairement quand on les y ſouffre, de le fatiguer, lui & ſes amis. L'un mettoit hardiment deux pattes ſur la table, & prenoit la viande dans les plats; un autre, moins effronté, ne faiſoit que poſer la tête ſur les genoux d'un des conviés, & la remuer de tems en tems; d'autres ſe battoient pour un os, & malheur aux jambes voiſines. Enfin leur Maître voulut qu'on les chaſſât déſormais pendant qu'il ſeroit à table, & l'ordre fut exécuté. *L'un d'eux*, le plus gourmand, *& non pas le plus ſage*, trouvant qu'ils étoient fâcheux d'être chaſſé dans un ſi bon moment, perſuada à ſes camarades d'aboyer, de grater, de

(1) Cette Fable eſt du même Auteur que celle des *Corvoyeurs*, pag. 39.

(2) Il faut bien nourrir les chiens, il faut les careſſer; ce ſont pour nous de vrais amis: mais il ne faut pas vivre en commun avec eux.

aire le diable à quatre. Ils le firent, & on les laissa rentrer, parce que de deux maux il faut choisir le moindre; mais le soir même on les logea en un lieu assez éloigné de la maison, pour qu'il ne leur fût plus possible de se faire entendre.

J'ai connu des Importuns qui n'étoient pas chiens, & que l'on a traités de cette sorte, sans que personne les ait plaints.

FABLE XXV.

Les Moulins.

Une Meûniere, des environs de Paris, prenoit tous les jours son café, comme auroit pu faire une Dame de la Ville. (Je crois qu'elle avoit tort, je crois que le café n'est pas bon pour les gens de la Campagne). Or cette Meûniere étoit un jour assise à sa porte, & s'amusoit à moudre du café. Son mari, qui aimoit mieux le vin, se moqua d'elle, & lui dit en badinant: Tu es bien heureuse que mon Moulin vaille mieux que le tien, tu ne moudrois pas dix septiers de bled par jour dans ce bel outil. Comme il disoit ces mots, un

Philoſophe paſſa près d'eux, (il y a dans le monde quelques Philoſophes par-ci par-là, ſur-tout à la Campagne, & peu s'en faut que je ne le devienne auſſi depuis que j'y demeure). Celui dont je parle, dit au Meûnier : Tu viens de peindre, ſans y penſer, les deux eſpeces d'hommes qui partagent preſque toute la ſociété. Quand un homme travaille ſeul, quand il ne réunit pas ſes efforts à ceux de quelques autres, il fait peu d'ouvrage, & ſouvent nuit plus à la ſociété qu'il ne la ſert. Voilà le Moulin à café. Mais des hommes qui ſe raſſemblent, comme toi & tes garçons, pour travailler à des choſes utiles, s'encouragent, s'égaient les uns les autres, & chacun en fait, ſans ſe fatiguer, moitié plus qu'il n'en feroit ſéparément. Voilà le Moulin à bled.

N°. XIII.

LE SEIGNEUR *BIENFAISANT*, DRAME PASTORAL.

INTERLOCUTEURS.

AUGUSTE.

CADOR.

ELVIRE.

FANI.

SYLVAIN.

SOPHIE.

ANTOINE.

LISE, *un Cavalier de Maréchaussée.*

Le lieu des trois premieres Scenes, est l'entrée d'une avenue, vis-à-vis le Château d'Auguste; le reste se passe dans le salon du même Château, qui donne sur cette avenue.

SCENE PREMIERE.

ANTOINE, *en habit uniforme.*

AMOUR! ſi tu n'étois injuſte, tu me récompenſerois aujourd'hui : que n'ai-je pas fait pour toi ? Mais tu es injuſte, parce que tes yeux ſont couverts d'un bandeau..... Je le déchirerai ce bandeau, tu verras Liſe, tu verras de quels feux je brûle pour elle, & tu les couronneras ..... Né d'un pere qui m'a donné l'éducation ſoignée qu'il avoit reçue lui-même, je ſuis d'autant plus ſenſible que je ſuis plus inſtruit.... L'ignorance, la ſtupidité ſeroit-elle donc un bien?..... Non, non; car l'injuſte qui rampe ſur la terre, ne vaut pas l'aigle qui plane dans les cieux..... Liſe! tu me donne la nobleſſe & la rapidité de l'aigle, tu m'éleve au rang des Dieux: Ah! partage l'enthouſiaſme que tu m'inſpire, partage le bonheur dont toi ſeule me rend capable,... Mais tu veux que je m'éloigne, tu veux que je retourne à mon Régiment, ſans qu'un nœud ſolemnel ait uni nos deſtinées ... J'ai pris le parti des armes, parce que mon cœur m'y portoit, &

parce que j'y voyois un nouveau moyen de te plaire.... Je ſuis au ſervice depuis quatre ans, j'y reſterai encore, ſur-tout s'il vient une guerre ; tu le veux comme moi, & je t'en aime davantage ; mais du moins....

SCENE II.

ANTOINE, LISE.

LISE, (*qui a entendu ſes derniers mots*).

Mais du moins.... retourne à ton Régiment.... ton congé eſt expiré.... Antoine, je frémis pour toi.

ANTOINE.

Qu'ai-je de mieux à faire, que de mourir, puiſque tu ne veux pas que je vive ton époux ?

LISE.

Que tu es injuſte ! Et n'eſt-ce pas l'excès même de cet amour, qui fait que je refuſe de t'épouſer aujourd'hui ?... Aſſuré déſormais de ma perſonne, comme tu es déjà de mon cœur, tu m'aimerois peut-être moins, tu te laiſſerois peut-être entraîner à l'affreux torrent des vices d'une garniſon.... Ce n'eſt

pas, au moins que je craigne de te perdre pour quelque tems, lorſque j'aurai reçu ta foi. Je te mépriſerois, au contraire, ſi je ne te croyois pas capable de te partager entre ta femme & ton Roi....

ANTOINE.

Oui, j'en ſuis capable, & je te le prouverai.... L'un des motifs qui me faiſoit ſouhaiter notre Mariage, étoit que tu devinſſe mere. Tu ſais que mon pere n'a plus aujourd'hui que moi d'enfant, & combien il craint pour mes jours!.... (*Après avoir rêvé un moment.*) Liſe, tu deſires beaucoup que je m'en aille.... N'aurois-tu pas un commencement de paſſion pour quelqu'autre?... Avec la plûpart des femmes les abſens ont tort.

LISE.

Avec moi ils ont raiſon, ſur-tout quand l'honneur, le devoir ſont la cauſe de leur abſence.... Qui crois-tu que je puiſſe aimer ici après toi?... Antoine, tu viens de me faire une injure que je ne te pardonnerai jamais.

ANTOINE, (*à part*).

Quelle ſenſibilité! Quelle délicateſſe!... (*Il tombe à ſes genoux*). Grace, grace, ma chere Liſe, accorde-moi mon pardon à telle condition que tu voudras....

LISE.

Je te l'accorde..... Mais (*elle soupire*), part dans l'instant.

ANTOINE.

Malheureux! à quoi me suis-je engagé? (*Il se jette dans les bras de Lise.*)

LISE, (*après l'avoir tenu un moment embrassé, lui dit avec langueur*).

Te souviens-tu de la condition de notre raccommodement?

ANTOINE.

Je t'adore, & je pars..... (*Il fuit avec un geste de désespoir*).

LISE.

Le cruel! .... Il m'obéit! .... Mais il a raison, il le doit .... Si du moins, en le voyant partir, j'avois la consolation d'être sa femme .... Hélas! je le souhaiterois plus que lui-même .... Pourquoi l'avoir refusé? Devois-je craindre qu'il manquât jamais à l'amour, à l'honneur, à la vertu? ... Comme il s'éloigne! ... Il s'arrête, & me tend les bras .... (*Elle lui tend les siens*). Ah! cher Amant .... Mais .... que vois-je?... Des Cavaliers de Maréchaussée! .... On le poursuit! .... Il gagne le bois pour me dérober. — Ce spectacle.... Ciel!... Amour! ... Monseigneur, vous m'accorderez sa grace, ou je mourrai à vos

genoux. (*Elle tombe évanouie ; on l'a vue du Château, on vient à son secours*).

SCENE III.

ELVIRE, FANI, LISE, *deux Domestiques.*

ELVIRE, *à ses domestiques.*

ALLEZ, relevez-la, soutenez-la. (*Tandis qu'ils exécutent cet ordre, elle arrive un flacon à la main, avec Fani; elles portent Lise sous les bras. Elvire dit aux domestiques,*) éloignez-vous un peu, (*& à Lise*) desserrons son corset. (*Elle lui jette de l'eau de Luce & lui en fait respirer.*) La pauvre enfant! qu'elle est intéressante! (*Elle la baise au front*).

LISE.

Madame.... en me rendant la vie.... vous me rendez à tous les malheurs.... Mais vous les ferez cesser, Madame.... vous êtes bonne & sensible .... On vient ... On vient d'arrêter mon Amant comme Déserteur. (*Elle se jette aux genoux d'Elvire*).

ELVIRE, (*la relevant & essuyant ses larmes*).

N'ayez point d'inquiétude, il ne lui

arrivera rien : (*Aux domeſtiques*) Allez vîte dire à Cador que je le prie de deſcendre dans le Salon. Dites-lui pourquoi.

FANI.

Ah ! Madame, quel jour heureux pour vous !

ELVIRE.

Oui, ma chere Fani, je vais changer la douleur en joie.

LISE.

Le calme renaît dans mon cœur.... Ah ! Madame ! Madame ! (*Elle lui baiſe la main*).

SCENE IV.

ELVIRE, FANI, LISE, *entrent dans le Salon. Un Cavalier de Maréchauſſée les ſuit.* CADOR *arrive par une porte intérieure.*

ELVIRE, *à Cador.*

ON vient d'arrêter Antoine au moment où il quittoit Liſe : j'ai vu leurs adieux de ma fenêtre, & j'en ai été touchée.... Pourquoi l'arrête-t-on ? Eſt-il Déſerteur ?

CADOR.

Et quand il le ſeroit, je ne veux pas qu'on arrête, dans ma terre, un homme

de mon Régiment, un brave homme que j'eſtime .... Il a peut-être paſſé ſon congé de quelques jours. Si la loi vouloit qu'il fût traité comme Déſerteur, je repréſenterois ſeulement qu'elle eſt injuſte, & je demanderois grace pour lui ; mais cette loi n'exiſte pas .... Je punirai celui qui l'a dénoncé.

LISE, *voyant le Cavalier.*

Ah !.... Ciel ! .... Madame.

ELVIRE, (*la recevant dans ſes bras*).

Ne crains rien, mon enfant, ne crains rien.

LE CAVALIER.

Monſeigneur, voici une Lettre dont on m'a chargé pour vous.

CADOR, (*prend la Lettre & lit*).

Je viens d'expédier des ordres pour qu'on m'amène, pieds & poings liés, Antoine, ſurnommé Franc-cœur, ſoldat de votre Régiment, dont le ſémeſtre eſt expédié depuis près de trois ſemaines, (beau ſujet d'immoler un homme !) *Il faut, pour maintenir la diſcipline, faire des exemples de ſévérité :* (j'en ferai de clémence qui réuſſiront mieux). *On vous remettra cette Lettre quand on ſe ſera aſſuré du Déſerteur. Je ſaiſis avec empreſſement le moyen de vous faire ma cour.* (Dieux !)

Au Cavalier.

Allez, ſur le champ, dire à vos camarades qu'ils remenent ce jeune homme chez lui, que je me charge de l'événement.... vous viendrez enſuite prendre ma réponſe.

LISE, *au Cavalier.*

N'a-t-il pas fait de réſiſtance? n'eſt-il pas bleſſé?... Mais vous avez du ſang au viſage.

LE CAVALIER.

Ce n'eſt rien.... Nous avons eu de la peine à l'approcher; il s'eſt mis en garde, & m'a fait cette égratignure.... Puis il a lui-même jetté ſon épée, en diſant, il faut obéir.... Il paraît aſſez tranquille à préſent, excepté qu'il prononce, quelquefois avec de gros ſoupirs, ces mots: Ah! Liſe! Ah! ma mere! Ah! mon pere! (*Liſe pleure*).

CADOR, *à Liſe.*

Ne pleurez pas, vous allez revoir votre Amant chez ſon pere; il vous ſera rendu. (*Elvire embraſſe tendrement Cador, Liſe lui baiſe la main; il regarde l'une avec amour, l'autre avec bonté, & dit en ſortant: Je vais répondre à cette Lettre*).

ELVIRE, *à Liſe.*

Va, je ne te retiens plus; va vîte prévenir Sylvain qu'il n'a rien à craindre pour ſon fils.

(*Liſe s'enfuit après avoir fait à Elvire une révérence affectueuſe*).

FANI.

Madame, laiſſez-moi l'accompagner.

ELVIRE.

Oui, oui, ramene-la vîte, elle & ſon Amant & ſon pere.... & tout le monde....

FANI, *courant.*

Oui, Madame.... Liſe, Liſe, je te joins, nous allons enſemble. (*Elles ſe donnent la main*).

ELVIRE.

Que ce ſpectacle ſera délicieux! j'en veux ménager la ſurpriſe à mon beau-pere & à nos hôtes.

SCENE V.

AUGUSTE, ELVIRE, (*Perſonnages muets*), Meſdemoiſelles DUPLAN & MANDEVILLE, Meſſieurs DURAND & CAILLAU.

AUGUSTE, *embraſſe Elvire.*

QUE vous êtes jolie! vous avez le teint vif, l'air piquant d'une Nymphe, mais d'une Nymphe émue.... Il faut ou que vous ayez mal dormi ce matin, ou que vous ayez fait quelque bonne

œuvre depuis que vous êtes levée; car c'eſt encore là une jouiſſance qui peut donner le coloris charmant que je vois.

ELVIRE, *ſouriant.*

Vous devinez fort juſte.

AUGUSTE.

Je le ſouhaite, & n'en ſuis pas plus étonné.... Mais où eſt mon fils?

ELVIRE.

Il va deſcendre; il eſt allé écrire une Lettre.

Eh bien, travaillons toujours comme s'il y étoit.... A la campagne il faut travailler, & c'eſt une douce néceſſité... (*Il jette ſur une table des fleurs d'orange qu'il vient de cueillir. Tout le monde en fait autant.*) Cela eſt plus amuſant que des cartes ou un cornet, n'eſt-ce pas, ma fille?

ELVIRE.

Oui, certainement.

AUGUSTE.

Chantons un peu: le travail devient plus agréable quand on chante.... La joie, la ſérénité qui brûle dans vos yeux, quelle qu'en ſoit la cauſe, me rappelle ce morceau touchant du *Roi & le Fermier.*

Le bonheur eſt de le répandre,
De le verſer ſur les humains.....

Elvire.

Allons, ma fille.

Elvire.

Voici déjà l'aurore
Je ne vois point Tyrcis.
. . . . . .
. . . . . .
Par une autre Maîtresse
S'il étoit arrêté;
Je gémirois sans ceſſe
De l'avoir écouté.

A vous, Mademoiſelle Duplan... je vous prie de chanter, *Sommeil, pourquoi me fuyez-vous?* Ce morceau eſt un de vos triomphes. Après cela nous ne dirons plus que de petites chanſons, comme celle que je viens de dire.

Mademoiſelle Duplan.

Sommeil, pourquoi me fuyez-vous?...

Mademoiſelle Mandeville.

Mon cœur volage
Quand il s'engage,
Se promêt bien
De ne point garder ſon lien:
C'eſt bagatelle,
Une infidelle,

Ne fait ſouvent
Que prévenir un inconſtant.

Mon cœur volage, &c.

ELVIRE.

N'achevez pas celle-là, c'eſt une chanſon de Ville, qui ne vous va nullement; car on ſait que vous êtes ſage....

Mlle. MANDEVILLE.

Madame, en voici une que vous aimerez mieux.

J'avois égaré mon fuſeau.....

. . . . . .

Méme Air.

Un jour que j'étois dans ces bois.

M. DURAND *l'interroge.*

J'ons vu de notre Roi
La Cour & l'équipage.....

Mlle. MANDEVILLE *l'interroge.*

Ah! Monſieur, vous me coupez la parole.

M. DURAND.

Eh bien, Mademoiſelle, vous me la couperez ſi voulez.... je penſois d'ailleurs que vous aviez fini; mais je vais vous attendre.

Mlle. MANDEVILLE.

Non, non, continuez

M. DURAND.

J'ons vu de notre Roi
La Cour & l'équipage;
Mais Liſette avec toi,
J'aime mieux le Village. Oh, gai
J'aime mieux le Village.

On répéte J'aime mieux le Village.

Cador arrive.

ELVIRE, *à Cador.*

Elle lui parle à l'oreille, on entend ces derniers mots, ils vont venir, ils vont venir.... (*haut.*) Chante-nous auſſi quelque choſe, mon ami.

CADOR.

Eglé tient tous ſes biens
Des mains de la Nature.....

ELVIRE.

Ah! que ma voix me devient chere...

(*A Mlle Mandeville*).

Allons danſer ſous ces ormeaux.

Mlle MANDEVILLE.

Allons danſer ſous ces ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes.....

(*On répète en Chœur*).

Allons danser.....

M. DURAND.

Aimons, aimons toujours
Notre Bergere
La plus chere:
Aimons, aimons toujours
Notre Bergere, nos amours.

(*Le Chœur*).

Aimons, aimons toujours.

M. CAILLAU.

O Mai, ô Mai,
O le joli mois de Mai!
Toc, toc, ouvrez, s'il vous plaît....
Manon, ma bien aimée, &c.

ELVIRE.

Allons, nous avons dit assez de petites gaietés; je vous en prie, M. Caillau, soyez encore une fois le pere de Lucile.

M. CAILLAU.

Ah! ma femme! qu'avez-vous fait!
Méchante Mere!
De la misere voilà l'effet.

Comme il finit ce morceau, Fanî arrive en courant & en sautant de joie.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, FANI.

FANI.

LES voici, Madame, ils viennent tous .... Vous allez voir Sylvain, il a encore l'ardeur d'un jeune homme; le plaisir lui donne des aîles.

AUGUSTE.

Qu'est-ce donc ? Qu'est-ce donc, mes enfans ?

ELVIRE.

C'est une Fête que nous allons vous donner.

AUGUSTE.

Je ne sais comment cela arrive; mais il n'y a pas ici un seul jour qui, tout naturellement, ne devienne une Fête.

Ce n'est qu'ici, oui, ce n'est qu'au Village,
Que le bonheur a fixé son séjour:
Loin de la Ville, loin de la Cour.....

(*En Chœur*).

Ce n'est qu'ici, &c.

SCENE VII & derniere.

Les Acteurs précédens, SILVAIN, SOPHIE, ANTOINE, LISE, *Payſans & Payſannes.*

Elvire & Cador ſortent du Salon, & avancent vers les nouveaux venus qui leur tendent les bras, en prononçant ces ſeuls mots entrecoupés de ſoupirs. Madame ! Madame !... Monſeigneur ! Monſeigneur ! ... SYLVAIN, SOPHIE, ANTOINE & LISE *ſe jettent aux genoux d'Elvire & de Cador qui les relevent. Ils leur baiſent les mains, la robe.... (jeu muet de ces ſix Acteurs, étonnement des autres.) Sans ſavoir encore le ſujet d'une ſcene ſi touchante, Auguſte ne peut retenir ſes larmes, il ſort du Sallon, toute ſa Cour le ſuit.*

AUGUSTE, *à Sylvain.*

MON ami, je ne ſais rien de tout cela, il faut que tu m'en inſtruiſe.

SYLVAIN.

Madame.... & Monſeigneur viennent

de nous rendre la vie à tous quatre... Ah ! Monſeigneur ! Monſeigneur !

AUGUSTE.

Tâche de te calmer, mon cher Sylvain, & raconte-moi cette hiſtoire.

SYLVAIN.

Voilà mon fils, il ſert en brave homme, depuis quatre ans, le Roi & Monſeigneur.... C'eſt par trop de probité & d'honneur qu'il a déplu au Major de ſon Régiment. Il a paſſé de quelques jours, ſans me le dire, le ſémeſtre qu'il avoit obtenu. Il vouloit profiter de ce tems-là pour engager Liſe à l'épouſer.... Il partoit enfin, lorſque ſon Major l'a fait arrêter comme déſerteur.... Il alloit paſſer au Conſeil de Guerre, j'allois le perdre pour jamais.... C'eſt Madame & Monſeigneur qui l'ont ſauvé... Ah ! Monſeigneur, ſi Liſe n'étoit venu m'avertir avant que la Maréchauſſée me ramenât mon fils, je ſerois tombé mort en le voyant dans cet état.... (*à Auguſte & à Cador.*) Meſſeigneurs, vous êtes peres, votre cœur vous dit que je n'exagere pas.

SOPHIE, *à Elvire.*

Madame, vous êtes mere.... vous en avez toute la tendreſſe.... Hélas ! mettre au monde un enfant, quelques douleurs qu'il en coûte, ce n'eſt rien, on eſt trop

heureuſe quand il eſt né. Mais le perdre! Ah! Madame, & le perdre de cette maniere.... quand d'ailleurs on eſt prêt à ſe voir renaître avec lui, dans ſes enfans!

SYLVAIN.

Quelle ſecouſſe affreuſe alloit me précipiter au tombeau, où ſans cela, je deſcendois ſi doucement!... Je n'avois ni regrets ni remords; il ne me reſtoit rien à déſirer ici bas.... Depuis long-tems je me diſois à moi-même.... je vieillis, mais mon fils eſt jeune. Ma tête ſe dépouille de cheveux; eh bien, que m'importe? Celle de mon fils en eſt couverte.... Les rides ſillonnent mon front! Eh bien, que m'importe? Elles ſont encore loin de celui de mon fils.... Je mourrai, eh bien que m'importe! Mon fils vivra, & nous ſerons enſemble immortels dans ſes enfans!... Ce délicieux & ſublime projet d'immortalité alloit s'évanouir comme une ombre.... J'allois perdre mon fils! (*Antoine ſe jette aux genoux de ſon pere, Liſe s'y jette auſſi, il les releve.*)

AUGUSTE.

Vous ne le perdrez pas; non, vous ne le perdrez pas.... Votre cœur eſt fait pour ſentir tout le bonheur d'être pere, vous allez en jouir de nouveau;

je marie votre fils.... Qu'un froid célibataire que la Nature auroit dû ne pas tirer du néant, s'y replonge & le venge, cela eſt juſte.... Mais nous, mon ami, nous qui devons produire une race heureuſe & éternelle, ne manquons pas de remplir une ſi haute deſtinée.... Allons, allons, mes enfans, la nôce, la joie, le bonheur. (*Il prend les mains de Liſe & d'Antoine & les unit*).

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un manuſcrit ayant pour titre : *les Variétés Littéraires*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 31 Août 1772.

Signé, LOURDET, Cenſeur Royal.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur COSTARD, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *les Nouvelles Variétés Littéraires*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été

donnee, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier, ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le huitieme jour du mois de Juillet, l'an mil ſept cent ſoixante-douze, & de notre Regne le cinquante-ſeptieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1837, folio 707, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 31 Août 1772.

C. A. JOMBERT pere, Syndic.